

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[050] –
Embuscade à
Pittsburgh**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Embuscade à Pittsburgh

PAR DON PENDLETON

PLON  **HUNTER**

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

Embuscade à Pittsburgh

CHAPITRE PREMIER

Times Square ne dort jamais.

Ses enseignes lumineuses brillaient dans la nuit. Mais pas au point d'éclairer le sommet des buildings qui l'entourent. De sorte que personne ne vit la mort tomber du ciel.

D'ailleurs, qui aurait pu prévoir que la mort tomberait de là-haut ? Personne n'avait pensé à ça, car c'était tout simplement impensable.

Pas à Manhattan. Pas à New York. Pas en plein cœur de la « Grosse Pomme ». Et certainement pas au beau milieu de cette nuit sans lune.

Mais ce fut pourtant ce qui arriva quand Mack Bolan débarqua silencieusement sur le toit d'un immeuble de vingt-huit étages, coincé parmi d'autres à deux ou trois pâtés de maisons de Times Square.

Impensable mais pas impossible.

Les *mafiosi* qui occupaient l'avant-dernier étage de l'immeuble ne verraient pas se lever le jour. La Mort avait aiguisé sa faux pour trancher le fil de leur vie. Plus exactement, elle leur avait envoyé son bourreau.

L'Exécuteur rentrait d'une campagne en Europe, en France et en Corse, précisément, où il avait laissé un monceau de cadavres derrière lui. À présent, il était revenu dans son pays et il entraît une nouvelle fois en action.

Si la nouvelle *Commissione* l'ignorait encore, elle n'allait cependant pas tarder à apprendre, et le sang qui allait jaillir dans les minutes suivantes éclabousserait les *capi* des nouvelles Familles régnant sur le trafic mondial.

L'Exécuteur amorçait son blitz et la mafia allait saigner.

Moins de deux minutes après avoir atteint l'asphalte du toit-terrasse, Bolan était fin prêt.

Le grand sac de cuir qu'il avait emporté se trouvait à ses pieds. La première partie de son plan était bouclée. Sans bavure. À présent, son esprit tout entier se tendait vers ce qui devait suivre.

Il avait revêtu sa célèbre combinaison noire. Un ceinturon militaire était bardé de munitions destinées aux deux seules armes qu'il utiliserait cette nuit. Un pistolet-mitrailleur mini-Uzi 9 mm capable de tirer six cents coups à la minute pendait en sautoir sur sa poitrine. L'arme était équipée d'un frein de bouche réducteur de son, un tube épais, bien plus volumineux et beaucoup plus long que le canon lui-même. Plaqué sur sa hanche, son Beretta 9 mm était logé dans un

holster en cuir et équipé également d'un silencieux.

Une vague lueur montait de Times Square. Bolan distinguait nettement les façades des gratte-ciel qui l'entouraient. Surtout des bureaux. Le visage impassible, il saisit le sac de cuir et s'avança vers l'un des deux cubes de béton occupant en partie la surface du toit.

Le plus grand abritait la machinerie des ascenseurs desservant les vingt-six premiers étages ; l'autre, celle de la cabine privée qui menait au vingt-septième et au vingt-huitième. Bolan ouvrit tout doucement la porte de celui-là. Elle n'était pas fermée à clef, comme il s'y attendait. Qui aurait pensé à le faire pour une porte donnant sur le ciel ?

À l'instant précis où il pénétrait dans le cube de béton, il entendit un avion. Un Boeing 747, vol transatlantique, Paris-New York. Deux minutes de retard sur l'horaire. Il leva la tête, suivit du regard les feux de l'appareil qui s'éloignait en direction de Kennedy Airport. Puis il referma la porte derrière lui.

Un escalier s'enfonçait dans l'obscurité en contournant le puits de l'ascenseur. Ça sentait le ciment moisi. Le silence bourdonnait aux oreilles. Une main frôlant la paroi de béton, Bolan descendit, abandonna son sac sur le pas de la porte du vingt-huitième étage, descendit encore, tira le Beretta de sa gaine et l'arma avant de s'immobiliser sur le palier du vingt-septième.

C'était la première fois de sa vie qu'il mettait les pieds dans l'immeuble. Pourtant, l'endroit lui était familier. Il savait exactement où le menait chacun de ses pas. Les plans du building étaient gravés dans son esprit, il en connaissait les moindres détails. Tout comme il connaissait, à deux minutes près, l'heure à laquelle devait passer le 747 en provenance de Paris.

Et, de même, il n'ignorait pas grand-chose de ce qu'il devait savoir au sujet des hommes rassemblés en ce moment au vingt-septième niveau.

Dans la nuit noire de l'escalier, il se prépara à l'assaut. Les doigts de sa main libre se posèrent doucement sur la poignée de la porte.

Comme celle du toit, cette porte-ci était ouverte également.

L'une des rares erreurs que commettent volontiers les *mafiosi* est de croire qu'ils sont au-dessus de tout. Si haut, que personne au monde ne peut les atteindre. Cette idée est alimentée par l'impunité dont ils bénéficient à coups de pots-de-vin et par la conviction que tout peut s'acheter quand on y met le prix, y compris la justice.

C'est pourquoi il leur arrive donc de laisser des portes ouvertes...

Mais l'Exécuteur ne s'était pas introduit dans l'immeuble de la mafia pour se faire graisser la patte.

Vincente Gambino avait des fourmis dans les fesses. Il était à son

poste depuis cinquante-cinq minutes. C'était un gros type modelé dans la graisse, aux réactions plutôt lentes. Installé dans un fauteuil, juste en face de l'ascenseur, il surveillait distraitement l'entrée de l'immeuble sur l'écran d'un circuit vidéo.

Quand la porte s'ouvrit, à côté de l'ascenseur, Gambino leva la tête en souriant, ses dents en or accrochant la lumière du couloir. Il aurait dû s'étonner. Jamais personne ne passait par l'escalier. Sa première pensée fut qu'on venait le relayer avec cinq minutes d'avance. Ce fut aussi la dernière. Il ne vit même pas l'Exécuteur. Une balle silencieuse de 9 mm lui traversa le cerveau aussi proprement qu'une tringle chauffée à blanc et enfoncée dans un melon. Il s'affaissa avec un soupir entre les bras de son fauteuil, le menton sur la poitrine. Presque tout de suite, un jet de sang saccadé lui inonda les genoux. Exactement comme si l'on venait d'ouvrir un robinet.

Fugitivement, Bolan pensa que Vincente Gambino ne tuerait plus personne, comme il l'avait encore fait deux semaines plus tôt en étranglant de ses mains potelées le patron d'une petite pizzeria de Brooklyn qui refusait d'abandonner à la Mafia le tiers de ses bénéfices.

Il demeura un instant dans la position qu'il avait prise pour tirer.

Quelques secondes plus tard, une porte claqua bruyamment. Ernest Rupolo, dit l'Ecrabouilleur, s'avança dans le couloir. Un homme de poids, lui aussi, des poings énormes, dont il se servait pour écraser ses victimes. Littéralement.

Rupolo venait relever Vincente de sa garde. Il découvrit la porte ouverte à côté de l'ascenseur, plissa les narines. Ça sentait la poudre brûlée. Et le sang. Alors seulement, l'attitude du gros Vincente le frappa. Puis il vit l'horreur rouge qui jaillissait du crâne de Gambino.

— Nom de Dieu !

Il porta une main à sa ceinture.

Du pied, Bolan repoussa entièrement le battant de la porte qui le dissimulait jusque-là aux regards de Rupolo.

Et le Beretta toussa sèchement.

La balle blindée pénétra entre les yeux de l'Ecrabouilleur et ressortit par l'occiput. Jambes coupées, Rupolo tomba assis. Son torse bascula en arrière et sa tête frappa silencieusement l'épaisse moquette. Dans un étrange geste d'adieu, il leva la main qui n'avait pas eu le temps de saisir l'arme coincée sous sa ceinture. Mais ce n'était plus qu'un réflexe nerveux. L'Ecrabouilleur était mort avant de toucher le tapis.

Faisant volte-face, Bolan gagna rapidement le fond du couloir.

Il était satisfait. Malgré la mort de deux des leurs, les autres ignoraient encore sa présence dans la place. Les choses se présentaient donc plutôt bien.

Pour un début.

Il ouvrit sans précaution particulière la première porte au fond du couloir. Comme s'il était chez lui.

Gros Tony Busca n'aimait pas être dérangé. Derrière le bureau, à l'autre bout de la pièce, il leva la tête en fronçant les sourcils et abandonna les chiffres qu'il alignait amoureusement dans un registre après un bref regard pour Jimmy DeSimone assis en face de lui.

Gros Tony était un excellent comptable. Un expert. Il connaissait depuis longtemps toutes les ficelles du métier. C'est d'ailleurs avec elles qu'il étranguait les honnêtes gens, ce qui finissait par tuer ceux-ci aussi sûrement que s'il les faisait mourir de ses mains.

Bolan le reconnut à son crâne lisse et brillant et aux lunettes sans monture. Comme de petits miroirs, les verres renvoyaient au visage de l'Exécuteur la lumière étincelante d'un lustre de cristal.

Le pistolet automatique cracha et, simultanément, le verre gauche des lunettes se volatilisa, révélant un trou sombre à la place de l'œil. Du front, Gros Tony pulvérisa un cendrier sur le bureau devant lui. Des gouttelettes de sang éclaboussèrent le registre. Mais la grosse gonfle n'était plus en mesure de s'en émouvoir. Il venait d'en finir pour toujours avec les additions.

Quand sa tête s'abattit en avant, le déplacement de l'air souleva quelques-uns des billets rangés en piles sur le sous-main. Les dollars n'avaient pas encore touché le tapis que le Beretta toussotait une seconde fois.

Jimmy DeSimone, qui faisait face à Busca et tournait donc le dos à l'Exécuteur, se rassit brusquement, la nuque éclatée. L'assistant de Gros Tony avait eu le temps de quitter son fauteuil mais pas celui de voir venir sa mort.

Laissant la porte ouverte, l'Exécuteur bondit dans le couloir. Personne. Rien que les corps de Rupolo et Gambino qui continuaient à se vider de leur sang. Le plus extraordinaire, jusqu'à présent, c'était le silence. Un silence quasi d'irréel. Mais il savait très bien que ça ne durerait pas.

La porte suivante. Un autre bureau, lumière éteinte, pas un chat. Une autre porte. Bolan entendit des voix, saisit la poignée de la porte, ouvrit. C'était la grosse foule, cette fois.

Ils étaient sept, huit, neuf... Onze hommes. Dans un brouillard de fumée bleue. On tapait la carte autour d'une table encombrée de bouteilles, de verres. Et l'on parlait beaucoup trop haut pour entendre s'ouvrir une porte.

Seul l'un des types leva la tête. Paul Accardi. Une trentaine de meurtres à son actif, jamais condamné. Il lâcha ses cartes, se dressa en jurant, les yeux exorbités. Bolan ne pouvait plus faire de détail. Il avait replacé le Beretta dans son holster et braquait l'Uzi. Cependant,

Accardi cherchait désespérément à extraire son arme qui coïncidait stupidement dans sa gaine. Les premières balles furent pour lui. Puis le P.M. continua son chant de mort en une longue rafale. Bolan tirait, balayant l'espace devant lui, évitant de prendre les fenêtres dans la trajectoire des balles.

C'en était fini du silence.

D'une efficacité parfaite, le réducteur de son n'y était cependant pour rien. D'ailleurs, on n'entendait même pas le cliquetis des pièces mobiles, tandis que l'arme crachait la mort. Il y avait beaucoup trop de bruit. Verres et bouteilles éclataient. Des hurlements s'élevaient, que les balles coupaient net. Epouvante, colère, haine, douleur, agonie. L'écran d'une télé implosa sous l'impact d'une balle perdue. Touché le premier, Paul Accardi s'était écroulé en travers de la table, le ventre ouvert sur des débris de verre et des échardes de bois. Frank Terranova fila en arrière, cloué au dossier d'une chaise emportée par la rafale. Ciro LaPluma parvint à brandir un lourd Magnum. 357 et à tirer dans le plafond à l'instant où un pointillé sanglant apparaissait sur la blancheur douteuse de sa chemise. Dans un dérisoire réflexe de défense, Franco Casale jeta ses cartes en direction de Bolan avant d'avoir la main arrachée. Joe Capuzzi, glapissant de terreur, essaya d'atteindre la porte pour s'enfuir et tourna sur lui-même comme une toupie quand les balles le prirent à la hanche.

Les projectiles déchiraient les muscles et fracassaient les os, et la puissance de choc secouait furieusement les hommes, les agitant comme des marionnettes au bout de leurs fils, les entraînant malgré eux dans une danse grotesque et mortelle.

La première phase de l'exécution dura un tout petit peu plus de trois secondes. Exactement le temps qu'il faut pour épuiser un chargeur de trente deux cartouches à la cadence de 600 coups/minute.

Plongeant vers un coin de la pièce, Bolan fit sauter le chargeur vide, roula derrière un divan, renversa une lampe basse, se redressa en achevant de recharger le mini-Uzi.

Un mafioso beuglait, les doigts de sa main valide crispés en bracelet autour de son poignet, juste au-dessus du moignon d'où s'échappait un flot de sang artériel. À quatre pattes sous la table, grognant comme une bête, un filet de bave rougeâtre suspendu aux lèvres, un autre tentait vainement de se redresser. Un autre encore tendait une main ensanglantée vers le Magnum de LaPluma. Quelqu'un répétait sans arrêt sur un ton gémissant : « doux Jésus... doux Jésus... », inlassablement, comme une litanie.

L'Exécuteur lâcha une nouvelle rafale dans le tas. Quand la culasse claqua à vide, il mit en place un troisième chargeur. À tout hasard. Mais le type qui jurait s'était tu. Les autres aussi. C'était fini.

C'est alors que Johnny Dio – Diogardi – apparut dans

l'encadrement de la porte qu'il bouchait de toute sa masse.

Ce n'était pas fini du tout.

Dio dépassait d'un poil les deux mètres et pesait dans les cent trente kilos. Une force de la nature nourrie aux pâtes et à l'osso buco. La brutalité d'un buffle. Probablement pas l'intelligence.

Il était aux toilettes quand le coup de feu tiré par LaPluma dans le plafond lui avait coupé l'inspiration.

D'abord, Johnny avait cru à un accident. Ça devait arriver, à son avis, il l'avait assez dit. Certains des petits gars possédaient une arme dont ils ne seraient sans doute jamais capables de bien se servir. Mais lorsqu'un silence de mort avait succédé à la détonation, la panique avait envahi brusquement Dio et il s'était précipité dans le couloir en refermant son pantalon. Geste de pudeur qui devait sceller son destin. Il aurait mieux fait de prendre le Smith & Wesson suspendu crosse en bas dans son holster d'épaule.

Le corps de Vincente et celui d'Ernest lui firent écarquiller les yeux, accélérer encore l'allure. Un éléphant en train de charger. Et alors seulement, Johnny pensa à son arme. Mais il était déjà dans l'encadrement de la porte et il oublia aussitôt le revolver en découvrant le carnage, et surtout l'Exécuteur.

Bolan lui sourit, releva légèrement le canon de l'Uzi dont l'extrémité laissait échapper une fumée molle. Dio poussa un rugissement.

— Enfant de merde !

Et il fonça.

Les cinq premières balles l'arrêtèrent seulement, alors qu'elles auraient certainement repoussé de plusieurs mètres ou au moins renversé un homme moins bien bâti. Elle étaient pourtant bien groupées, toutes réunies au centre du formidable poitrail.

Bloqué en pleine course, le géant s'ébroua, battit des bras comme s'il cherchait un point d'appui, et Bolan appuya de nouveau sur la détente, expédiant une nouvelle rafale qui piqua Dio du pubis à la gorge.

Maintenant, Johnny pissait le sang de tous côtés. Il plia lentement les genoux, finit par s'effondrer, un vide affreux au milieu de la poitrine.

Comme devait le faire remarquer plus tard un policier : « J'aurais pu passer la tête dans ce trou sans même me mouiller les oreilles ! »

Mack Bolan contourna les morts et quitta la pièce.

Il fit rapidement le tour du vingt-septième niveau.

Mais Johnny Diogardi était bien le seizième et dernier *mafioso* à avoir respiré l'air de l'étage durant ces quelques minutes.

Dans le couloir, il s'arrêta pour observer l'écran du circuit vidéo, sentit à travers sa combinaison la chaleur dégagée par le canon du

P.M. L'image montrait le hall du rez-de-chaussée, avec son faux marbre, un philodendron poussiéreux et la porte de l'ascenseur qui communiquant avec les autres étages.

Personne ne pouvait passer devant cette porte sans s'offrir à l'objectif de la caméra. De plus, la cabine de l'ascenseur était commandée depuis le vingt-septième étage. Sauf si l'on possédait l'unique clef permettant d'ouvrir le boîtier de commande du rez-de-chaussée. Et cette clef se trouvait dans la poche de Vito Petrilli.

Le hall était désert. Bolan jeta un coup d'œil à sa montre. Son timing était bon. Il savait que Petrilli devait arriver dans moins de six minutes. Ses renseignements étaient précis.

Il passa dans le bureau de Tony Busca, rafla l'argent, faisant glisser les billets dans un sac de toile trouvé là, et qui avait dû servir au transport des dollars. Il s'empara également du registre maculé par le sang du gros mofioso.

Bolan en avait fini avec le vingt-septième. Il escalada l'escalier en vitesse, ayant allumé la lumière cette fois, retrouva le grand sac de cuir au pied de la porte donnant sur l'appartement de Petrilli, y fourra l'argent et le registre. Cette porte-là était fermée à clef et probablement au verrou. Il n'avait plus le temps de travailler en finesse. C'eût été d'ailleurs inutile, puisque l'appartement était vide et que ceux qui auraient pu l'entendre étaient morts. Il recula de trois pas, braqua le canon du P.M. sur la serrure et tira une courte rafale silencieuse.

Les projectiles déchirèrent le bois. D'un coup de pied, il acheva d'ouvrir le passage. Et alors, la lumière s'alluma dans l'appartement et une voix rauque s'éleva.

— Vito ? C'est toi, Vito, mon chéri ?

Bolan avait tout prévu, tout. Sauf ça.

CHAPITRE II

« Ça », c'était Julie Marshall.

Il la reconnut instantanément en pénétrant dans la chambre.

Julie Marshall en personne, oui. Fille unique du candidat sénateur Cyrus D. Marshall. Nue comme au jour de sa naissance, voluptueusement allongée parmi les draps de soie or d'un lit qui tenait de la gondole façon harem et de la soucoupe volante.

Il lui restait encore des bribes de sommeil au bord des cils. Le seul coup de feu tiré sans silencieux au vingt-septième ne l'avait pas réveillée. L'entrée fracassante de Balan au vingt-huitième, si. Il posa son sac à ses pieds. Comment une fille comme elle pouvait-elle partager le lit de Petrilli ? pensa-t-il. S'il n'en laissait rien paraître, il était cependant très étonné.

Elle ne l'était pas moins que lui, et ça se voyait. Mais pas pour la même raison. Elle attendait évidemment Vito « mon chéri ». C'était pour lui, manifestement, qu'elle avait adopté cette pose langoureuse, provocante, qui reléguait *Play boy* au rayon des brochures édifiantes. Mais dès qu'elle vit Balan, ses yeux s'agrandirent démesurément, tandis qu'elle s'emparait d'un drap de soie pour dissimuler sa nudité.

Avait-elle vingt ans ? Une vraie blonde, en tout cas. Balan venait d'en avoir la preuve. La bouche un peu large, peut-être. Mais ça n'était pas mauvais signe : elle devait être gourmande de tout ce que peut offrir la vie. Pour l'instant, elle mourait seulement de peur.

L'exécuteur remit le Beretta dans son étui, passa au-dessus de sa tête la bretelle du pistolet-mitrailleur qu'il déposa à côté du sac. Julie Marshall se recroquevilla sous le drap.

— Restez tranquille et il ne nous arrivera rien de désagréable, dit calmement Bolan. Mettez-vous quelque chose sur le dos et tirez-vous en vitesse.

Puis il ne lui accorda plus aucune attention.

Tout en parlant, il s'était penché pour ouvrir le sac dont il tira trois cylindres rouge vif, longs d'une dizaine de centimètres, un peu plus gros que le pouce. Ça ressemblait à des pétards, et c'en était, même si lorsqu'on dit « pétard » on pense généralement feu d'artifice plutôt qu'explosif.

Julie Marshall ne semblait pas avoir bougé quand il se redressa. L'or de ses cheveux se confondait avec celui des draps. Le drap qui la couvrait avait glissé, dévoilant ses seins. Elle était vraiment jolie, troublante et attirante, avec quelque chose d'enfantin et de très averti en même temps. Et dans ses yeux, la perplexité avait remplacé la

frayeur.

Bolan n'ajouta pas un mot. Il la dévisagea un petit moment. Elle ne baissa pas les yeux. Ramassant son fourbi, il quitta la chambre.

Dans le bureau de Vito Petrilli, aussi pompier que sa chambre à coucher, Bolan fit pivoter la copie minable d'un Paul Klee. Le tableau s'ouvrait comme une porte, révélant celle d'un coffre-fort encastré dans le mur.

Bolan en connaissait la combinaison par cœur. Il fit jouer les serrures et ouvrit la lourde porte blindée. Négligeant liasses de billets de banque, papiers et autres bricoles, il s'empara d'un carnet à couverture noire qu'il glissa dans une poche de sa combinaison. Et, là-dessus, il abandonna les trois pétards dans le coffre mural dont il claqua la porte.

C'étaient des charges de trinitrotoluène avec des détonateurs réglés sur douze secondes de retard.

À la porte du bureau, il attrapa le sac et le P.M. Quelque chose lui fit tourner la tête, et il jura intérieurement. Drapée dans le grand carré de soie or, ses jambes ramenées sous elle, Julie Marshall était installée dans un fauteuil, face au faux Paul Klee. Comme au cinéma, sa tenue mise à part.

Bolan ne prit pas le temps de réfléchir. Ça passe vite, deux secondes. Il devait en rester deux ou trois. Dans un même mouvement, il balança sac et P.M. dans le couloir et se précipita sur la jeune fille. Elle leva un coude, geste instinctif de défense. Il l'arracha du fauteuil, plongea vers la porte. Ils roulèrent enlacés sur la moquette du couloir. Elle hurlait de saisissement, et sans doute de terreur.

Ses cris furent couverts par le fracas de l'explosion. Le battant de la porte vola en éclats. Jaillissant en grêle, des débris de plâtre arrosèrent Bolan qui maintenait la jeune fille sous lui. Simultanément, le dossier d'une chaise franchit la porte et frappa le mur du couloir. D'épaisses volutes de fumée s'échappèrent du bureau.

Julie Marshall se mit à tousser comme un gosse à sa première cigarette. Le drap de lit était resté accroché quelque part. Elle était nue entre ses bras, douce et chaude. Il la remit gentiment sur ses pieds. Dorée comme un abricot, une main sur la poitrine, l'autre plus bas, elle le regardait fixement. Sa lèvre inférieure tremblait.

— Vous avez fait sauter le coffre !...

Elle avait presque hurlé le dernier mot. Et elle ajouta, avec un étonnement comique qui lui arrondissait les yeux :

— Et vous n'avez même pas pris l'argent !

Il haussa les épaules, ramassa une fois de plus le sac et le P.M. Elle avait dû le prendre pour un vulgaire monte-en-l'air. Et qu'est-ce que ça changeait ?

Elle sursauta au bruit de l'ascenseur qui se mettait en branle. Une lueur d'affolement passa dans ses yeux étonnamment verts. Bolan hocha la tête.

— C'est *lui*, dit-il tranquillement.

Et il marcha vers ce qui restait de la porte à côté de l'ascenseur. En même temps, il faisait un pari avec lui-même.

Il avait atteint le vingt-septième étage quand il entendit claquer les pieds nus de Julie Marshall sur les marches de béton. Amusé, il s'arrêta. Il venait de gagner son pari.

— Attendez-moi, bon Dieu !

Qu'est-ce qu'il faisait d'autre ?

Elle avait juste eu le temps de passer un slip, tenait à la main une paire d'escarpins et un sac, portait sur le bras un bout de chiffon qui devait être une robe et se battait avec les bretelles de son soutien-gorge. Et, avec ça, elle n'arrêtait pas de tousser.

Bolan se remit en marche et il l'entendit grommeler derrière lui. Il tenta d'ouvrir la porte du vingt-sixième, puis celle de l'étage suivant. Fermées. Au vingt-quatrième, Julie Marshall avait réussi à enfiler sa robe. Elle toussait un peu moins. Bolan pensa à Petrilli en train d'attendre la cabine de l'ascenseur, au rez-de-chaussée.

Ils durent descendre jusqu'au vingt-deuxième étage pour trouver une porte ouverte, passèrent dans un couloir à peu près semblable à ceux d'en haut, sauf que celui-ci était desservi par trois ascenseurs. Bolan pressa les trois boutons d'appel. À cloche-pied, Julie Marshall chaussait son second escarpin. La mine inquiète, elle ne cessait de regarder autour d'elle.

— Rien que des bureaux, dit-il.

— Je sais.

Mais ça ne l'empêchait pas d'avoir l'air anxieux. Elle était essoufflée, sa robe pendait lamentablement et ses cheveux lui cachaient la moitié du visage. Elle n'avait pourtant rien perdu de son charme un peu équivoque. À cause de cette allure de gosse paumée, peut-être. On avait envie de lui tendre un Kleenex en disant : « Mouche-toi. » Elle avait quelque chose de Marilyn Monroe. L'aspect fragile, la voix légèrement rauque. Et le reste, bien sûr.

Les portes d'un des ascenseurs s'écartèrent avec un bruit de succion. À ce moment-là, Vito Petrilli devait se faire hisser vers son appartement avec ses deux gardes du corps.

— Je n'y comprends rien, dit Julie Marshall quand ils furent dans la cabine et que les portes se refermèrent. (Elle avait cessé de tousser.) Les autres, là-haut, auraient dû nous tomber dessus. Ils sont bien une quinzaine, vous savez. Impossible que l'un d'eux au moins n'ait pas entendu l'explosion. C'est incroyable, non ?

— Ils sont morts.

Elle porta une main à sa bouche.

— Morts ?

— Tous.

Bolan appuya sur le bouton du quinzième étage. La cabine plongea. Il soutint paisiblement le regard de la jeune fille. Elle le dévorait des yeux.

— Vous... vous me rappelez quelqu'un. C'est pas possible !...

Elle venait de faire une découverte. L'ascenseur s'immobilisa. Il prit doucement le poignet de Julie Marshall, la fit passer dans le couloir.

Elle ne saisit pas tout de suite son intention, pensa sans doute qu'ils avaient dû atteindre le hall du rez-de-chaussée. Mais lui restait dans la cabine, pressait un autre bouton.

— Attendez !

Impassible, il se dressait devant elle, obstruant le passage. Elle fut obligée de lever la tête, reprit très vite :

— Écoutez. Si vous êtes réellement l'Exécuteur, vous devez m'aider. J'ai besoin...

Les portes se refermaient.

— On se reverra, Julie Marshall. Ne traînez pas par ici, ce ne sera plus vivable dans quelques minutes.

La dernière vision qu'il eut d'elle, cette nuit-là, ce fut son air éberlué. De toute évidence, elle se demandait comment il pouvait connaître son nom.

La cabine s'arrêta au sixième. D'un coup de pied, Bolan poussa le sac de cuir entre les portes pour les empêcher de se refermer. En même temps, il se débarrassait de sa combinaison, la fourrait dans le sac avec le P.M. et le Beretta. Sous la combinaison, il portait un pantalon et une chemise de toile bleu marine.

Il remit l'ascenseur en marche, referma le sac pendant que la cabine descendait.

Il quitta l'immeuble par la porte d'entrée, tout simplement, prenant soin de tourner le dos à la caméra, quoique Petrilli avait certainement autre chose à faire pour l'instant que d'observer l'écran du circuit vidéo. Et pour autant, d'ailleurs, qu'il fût déjà redescendu au vingt-septième.

Comme Julie Marshall avait dû appeler une autre cabine, Bolan était en avance sur elle de quelques secondes. Il ne la vit pas en traversant l'avenue déserte. Il espérait qu'elle était en train de mettre sa recommandation en pratique. Il ne pouvait rien faire de plus pour elle actuellement.

C'était encore la nuit mais, dans l'air, quelque chose annonçait l'aube.

Il entra dans un building faisant face à celui qu'il venait de quitter. Au vingt-neuvième étage, il pénétra dans un bureau dont les fenêtres

ouvertes donnaient sur celles de l'appartement de Petrilli, à quelque quatre-vingt mètres de là.

Le bureau était vide, si l'on ne comptait pas la chaise, la valise et les appareils d'écoute que Bolan avait installés. De loin, les appareils ressemblaient à des fusils. Ils étaient montés sur des trépieds et la bouche de ce qui faisait penser à un canon de fusil était pointée sur l'immeuble en face, l'une sur le bureau de Petrilli, l'autre sur une fenêtre du couloir, un étage plus bas, là où les corps de Gambino et de Rupolo commençaient à pourrir.

Collant un œil au viseur du second « fusil », Bolan en orienta l'extrémité dans la direction de la pièce où il venait de liquider le gros des troupes du *mafioso*. Chacun de ces appareils valait une fortune. Il avait acheté ces deux-là aux frais de la Mafia, regrettant seulement qu'elle n'en sache rien. Ils étaient l'œuvre d'un ingénieur de génie, probablement l'un des électroniciens les plus forts du moment. Le plus riche en tout cas. Ils fonctionnaient au moyen d'un système à laser dont le faisceau, dirigé sur une fenêtre fermée, pouvait recueillir les imperceptibles vibrations imprimées aux vitres par la voix humaine à l'intérieur d'une pièce. Les appareils ne permettaient pas une écoute directe, mais les sons enregistrés passaient par un décodeur qui restituait les paroles en discours parfaitement intelligible.

Bolan se redressa, ficha une cigarette entre ses lèvres, mais sans l'allumer. Immobile derrière l'encadrement d'une fenêtre ouverte, il attendit.

Le bureau de Petrilli était plongé dans l'obscurité. Les vitres avaient résisté au souffle de l'explosion, mais pas les lampes électriques. Ainsi que Bolan s'y était attendu, c'était surtout le mur en face du faux Paul Klee qui avait souffert de l'explosion.

Il dut attendre plusieurs minutes. Aucune importance. Il avait l'habitude d'attendre et sa patience n'avait pas de limite.

Bientôt une lumière mouvante éclaira le bureau de Petrilli. Un léger déclic se fit entendre à côté de Bolan, sur sa droite. L'un des appareils d'écoute venait de se mettre en marche. On parlait, là-bas.

Bolan posa sa cigarette et s'empara des jumelles posées sur l'appui de la fenêtre.

Depuis le hall de l'immeuble, Petrilli et ses deux gardes du corps, Max Boccia et Dick Pagano, avaient entendu l'explosion, mais il ne leur vint même pas à l'esprit qu'elle pouvait les concerner. Le bang d'un avion supersonique, pensa distraitement Vito.

Dans l'ascenseur, les trois hommes se dévisagèrent, légèrement surpris. À cette heure-là, c'était toujours Rupolo qui les accueillait. Son sempiternel « Salut, patron ! » tombait du haut-parleur installé dans un angle du plafond de la cabine.

— Y pousse sans doute sa crotte, grogna Boccia.

Mais le silence de Rupolo était tellement inhabituel que Vito décida de s'arrêter d'abord au vingt-septième, ce qu'il faisait très rarement. Le laisser-aller, c'était quelque chose qu'il ne pouvait supporter. Rupolo aurait dû être à son poste. Vito gonfla le torse. On allait l'entendre, bon Dieu !

Deux minutes plus tard, il était anéanti. À ce moment-là, Mack Bolan traversait l'avenue pour passer dans l'autre immeuble. Vito, lui, s'essuyait les pieds à n'en plus finir sur la moquette du couloir. Il avait failli s'étaler en glissant dans le sang de Gambino.

Max Boccia sortit du bureau de Gros Tony Busca. Il dut s'éclaircir la voix avant de pouvoir parler.

— Liquidé, patron. Une balle dans la tête. Jimmy aussi. Et ils ont pris le fric.

Hébété, Vito continuait à frotter sur le tapis la semelle de ses chaussures. Il ne s'était même pas rendu compte que Max avait parlé en sicilien. Pagano apparut dans le couloir. Il était blême, le visage luisant de sueur.

— Ils y sont tous passés, patron, tous. Abattus à la mitrailleuse. Nom de Dieu ! c'est un vrai massacre.

— Mais qui ? gronda Vito d'une voix étranglée.

Il aurait été incapable de citer le nombre approximatif des gens, hommes, femmes et enfants, dont il avait fait le malheur d'une manière ou d'une autre. Mais qu'il puisse figurer lui-même au rang de victime le dépassait.

Comme un automate, il se rendit dans le bureau de Gros Tony, ramassa machinalement les billets qui avaient glissé sur le tapis. Il n'arrivait pas à détacher son regard des yeux morts de Jimmy DeSimone. On ne voyait pas les yeux de Gros Tony Busca dont le front massif reposait sur le sous-main dans une mare de sang. Mais Jimmy, bon Dieu ! On aurait dit qu'il allait quitter ce foutu fauteuil et se mettre à lancer des blagues idiotes comme il le faisait toujours. Le dos bien droit, il avait l'air en pleine forme. Sauf qu'il avait dans la nuque une immonde blessure par où s'échappait des caillots rougeâtres.

Vito frissonna.

— Ferme-lui les yeux, Max.

Max Boccia et Dick Pagano échangèrent un coup d'œil, puis Boccia obéit. Vito soupira, se détendit légèrement, fourra les billets de banque en vrac dans sa poche.

— Prends le registre, Dick.

Pagano tourna autour du cadavre de Gros Tony, remua quelques papiers, souleva une serviette vide.

— Y a pas de registre, patron.

— Il *doit* être là.

Mais il n'y était pas. Vito accusa le coup. Tony Busca ne se séparait jamais de son registre, et si celui-ci n'était pas à portée de main du gros, c'est qu'on l'avait fauché. Vito s'arrêta de respirer pendant plusieurs secondes. Oh ! non, mon Dieu ! Pas ça, pas le registre. Une seule chose au monde pouvait lui faire plus de tort que la perte du registre mais, Dieu merci, le petit carnet noir se trouvait en sûreté dans son coffre, là-haut, et...

— Putain de... !

Il venait brusquement de se rappeler le bruit de cette explosion entendu tout à l'heure depuis le hall et il se précipita dans le couloir, ses deux gorilles sur les talons, les entraînant vers l'appartement par l'escalier.

Maintenant, Vito s'attendait au pire.

Et il n'avait pas tort.

L'Exécuteur reposa les jumelles. Sans quitter des yeux les fenêtres de Petrilli, il s'assit sur l'unique chaise meublant la pièce et se pencha pour attraper le combiné du téléphone posé sur le parquet.

Il dut attendre un bon moment avant qu'une voix ensommeillée n'interrompe la sonnerie à l'autre bout du fil.

— Ouais ?

— Nesbit ?

— Capitaine Nesbit, ouais. Qui est à l'appareil ?

— Ecoutez-moi bien, Nesbit, je ne répéterai pas. Vous connaissez certainement l'immeuble de Vito Petrilli, à deux pas de Times Square, n'est-ce pas ?

— Ouais ! grommela le flic. Qui est à l'appareil ?

Bolan éluda :

— Seize hommes viennent de mourir là-bas.

— Quoi ? Quoi ?... (Le capitaine éclata d'un rire incrédule.) Qu'est-ce que vous racontez ? Seize mecs refroidis chez Petrilli ? C'est une blague, ou quoi ? Qui est à l'appareil ? Allô ?... Allô ? Répondez ! Écoutez, mon vieux, vous ne croyez quand même pas que je...

Bolan raccrocha, reprit les jumelles, s'approcha de la fenêtre.

— Pose cette lampe quelque part, Max. T'as l'air vraiment trop con, comme ça.

Boccia eut un vague sourire d'excuse. Il tenait une lampe de chevet à bout de bras au-dessus de sa tête, qu'il avait été prendre dans la chambre de Vito en même temps qu'une rallonge électrique. Son attitude l'apparentait à la statue de la Liberté. Du revers de la main, il balaya un coin du bureau, écartant des débris de toutes sortes, posa la lampe.

— Trouvez-moi le téléphone, dit Petrilli.

Son bureau n'était plus qu'un invraisemblable fouillis, un abri dévasté par une bombe. En entrant, et avant même que Max n'apporte la lampe, Vito avait tout de suite vu le trou noir à la place du coffre. Instantanément, la panique qui l'habitait s'était évanouie. Elle l'avait lancé comme un fou dans l'escalier, lui avait fait escalader les marches quatre à quatre. Mais à présent, il se sentait très calme. Curieusement et désespérément calme. Je suis foutu, pensa-t-il. Un truc comme ça, Charley ne me le pardonnera jamais.

— Voilà le téléphone, déclara Pagano.

Il brandissait un bout de fil à l'extrémité duquel pendouillait une masse informe. Vito ne s'énerva même pas.

— Connard ! brailla-t-il. Va me chercher celui qui est au salon et branche-le ici.

En attendant Pagano, il fixa le vide à travers les vitres obscures dans lesquelles la lampe de chevet se reflétait un nombre incalculable de fois.

Sans le savoir, il regardait l'Exécuteur droit dans les yeux.

— Le téléphone, patron.

Vito forma le numéro de Charley Maranzano et débita quelques phrases rapides. Un long silence succéda à son récit.

— T'es toujours là, Charley ?

— Tu parles !

À ce moment précis, le regard de Petrilli accrocha un reflet doré. Il se redressa.

— Charley, j'ai peut-être une piste.

— Ouais ?

— J'avais une grognasse qui m'attendait ici. Elle a filé.

— Tu rigoles, Vito ? Ta pisseuse aurait effacé l'équipe à elle toute seule, fait sauter ta piaule – qui est d'ailleurs la mienne – et se serait taillée en emportant le fric des collectes ? Chapeau ! (Petrilli n'avait pas encore parlé du registre, ni du carnet noir.) Faut absolument que tu me présentes cette gonzesse, Vito ! Si t'arrives à lui remettre la main aux fesses... Elle a l'air d'avoir quelque chose dans le ventre, et comme il va y avoir un poste vacant dans la Famille...

Petrilli ignore la ton sarcastique et l'allusion en coup de Jamar.

— Charley, c'est la petite Marshall, Julie Marshall.

— La fille de... ?

— Exactement. Et elle est peut-être dans le coup. Les types qui ont foutu la merde ici, quelqu'un a dû leur ouvrir, tu comprends ?

— Bon, admit Maranzano après un moment, y a peut-être quelque chose là-dedans. D'accord. Faut qu'on se voie, toi et moi.

— Tout de suite ?

— Non, Vito, pas tout de suite. Ça sent mauvais chez toi pour l'instant, et je tiens à finir ma nuit peinard, moi.

— Je passerai demain.

— Pour m'amener je ne sais quoi dans ton sillage ? Ça va pas, non ? On se retrouvera demain, ouais, mais au Guggenheim Muséum, à 11 heures.

— Guggenheim Muséum, 11 heures. OK, Charley. J'y serai.

— T'as intérêt, dis donc ! Hé, Vito !...

— Je t'écoute, Charley.

— T'es sur la corde raide, petit.

— Je sais.

Petrilli reposa le combiné, alla jusqu'à la porte et ramassa le drap de lit en soie or qui traînait parmi les gravats. Pensif, il le tourna et le retourna entre ses mains.

— *Padrone...*

Quand Boccia s'énervait, il s'exprimait toujours dans la langue du pays. Lui et Pagano se tenaient à la fenêtre et regardaient dans l'avenue. Pagano se tourna vers Petrilli.

— Les flics, patron.

À ce moment-là seulement, Vito prit conscience du hululement des sirènes. Qu'est-ce qu'il venait de dire, Charley ? *Ça sent mauvais chez toi...* Tu parles ! Ça commençait à puer, oui. Et drôlement !

CHAPITRE III

Bolan avait assisté à l'arrivée de la police chez Petrilli et reconnu le capitaine Peter W. Nesbit, brosse grise, grand, gras et suant et plutôt efficace. Et il avait vu Petrilli et ses deux gardes du corps fuir leur propre repaire comme des voleurs, en passant par le toit puis par une échelle de secours, et par le toit d'un autre immeuble ensuite, jusqu'à ce qu'ils se fondent tous trois dans la nuit qui touchait à sa fin.

Après le départ de la police, Bolan lui-même avait quitté son poste d'observation, emportant les appareils d'écoute, le sac de cuir et tout ce qui aurait pu laisser une trace de son passage.

À ce moment-là, il était sept heures du matin. Il avait alors rejoint les quatre pièces en sous-sol qu'il louait dans Park Avenue, non loin de Grand Central Station. Vieillot mais confortable et discret. Tout en livrant les bandes magnétiques au décodeur, il avait mangé un hamburger et bu un verre de vin californien. Il avait écouté ensuite la conversation téléphonique de Petrilli-Maranzano, puis les commentaires des flics découvrant le carnage. Puis il avait épluché le registre et le carnet noir, qui ne lui avaient pas appris grand-chose mais qui intéresseraient certainement la police ou le F.B.I. Enfin, il avait démonté et remonté le mini-Uzi et il venait de tirer d'un placard une salopette bleue et un képi de même couleur quand la radio qui marchait en sourdine annonça 10 heures.

Il avait le temps de prendre une douche avant de se rendre au Guggenheim Muséum.

Le Guggenheim Muséum est un édifice cylindrique d'une hauteur équivalant à quelques six étages et à l'intérieur duquel une unique galerie se déploie en pente douce et en colimaçon sur cinq cents mètres de long.

Salomon R. Guggenheim avait fait fortune dans les mines et légué deux millions de dollars pour la construction du musée qui devait porter son nom et dont la première tonne de béton ne fut coulée que bien après sa mort.

Vito Petrilli faisait fortune dans divers rackets et avait passé les trente-neuf années de son existence à New York avant de pénétrer pour la première fois de sa vie dans le patio du musée, ce jour-là, à 11 heures pile.

— Tu as une sale gueule, constata Maranzano.

— J'ai passé une sale nuit, répondit morne Vito.

Avec un geste de propriétaire, Maranzano désigna la vaste spirale

qui s'élevait à plus de vingt mètres.

— Rien que des modernes. Kandinsky, Picasso, Klee...

— J'ai un Klee. Enfin, j'avais.

— Un faux.

— Fallait le savoir ! Charley, les flics se sont pointés juste après notre coup de fil, et j'ai...

— Pas ici, Vito. On parlera en haut. Et épargne-moi la vue de tes mastodontes. Ils sont beaucoup trop voyants, tes bonshommes. C'est une promenade culturelle que je t'offre, petit. Pas une virée dans le Bronx. T'as rien à craindre dans ce temple des beaux-arts.

— Bon, soupira Petrilli.

D'un signe de la main, il congédia Boccia et Pagano.

Les deux hommes s'éloignèrent vers le centre du patio. Passant un bras paternel sous celui de Vito, Maranzano l'entraîna en direction des ascenseurs. L'un de ceux-ci était en panne, comme l'indiquait un avis. Un technicien en salopette et képi bleus travaillait du tournevis sur le tableau de commande intérieur. Rien d'un feignant : il ne prenait même pas le temps de s'accorder une pause pour manger le sandwich qu'il tenait entre les dents.

— Et voilà ! fit Maranzano quand ils quittèrent l'ascenseur tout en haut de la spirale. C'est la conférence au sommet, ajouta-t-il avec un petit rire.

Il reprit le bras de Vito, s'avança jusqu'au garde-corps bordant la rampe de béton.

— Regarde...

Un bref instant, Vito pensa que l'autre avait l'intention de le pousser dans le vide, et il se raidit. Le mouvement n'échappa pas à Maranzano qui se mit à rire.

— Qu'est-ce qui t'arrive, petit ? Regarde, je te dis.

Il pointa un index boudiné sur le garde-corps, en face. Puis, du même doigt, il dessina dans l'air le mouvement hélicoïdal de la rampe.

— Tu vois, petit, ça descend comme ça jusqu'en bas. Cinq cents mètres en tout. T'as un demi-kilomètre devant toi pour vider ton sac. Je t'écoute.

Il pouvait bien se montrer magnanime, faire le généreux, plaisanter. Le ton patelin ne donnait pas le change. Petrilli l'avait vu condamner à mort certains de ses propres hommes. Avec ce même sourire et cette mine cauteleuse. Vito lui-même avait tué pour lui. Ce bon papa Maranzano ! Petrilli sentit un goût de bile lui envahir la bouche. On allait probablement le mettre une fois pour toutes hors d'état de « nuire ». Il laissa couler son regard jusqu'au patio, tout en bas, reconnut Pagano et Boccia, écrasés par la distance. Même eux changeraient de camp sur un seul ordre de Maranzano. Il était fini. Qu'est-ce qu'il foutait ici ?

— J'écoute, Vito.

Ils descendaient lentement, passaient devant les œuvres exposées. Un pas de procession. D'enterrement ! Il n'y avait pas grand monde, quelques groupes ici et là. Maranzano se tenait entre le garde-corps et Vito afin de garder celui-ci dans le champ de son regard et de pouvoir, en même temps, jeter un coup d'œil aux toiles.

Petrilli avala péniblement sa salive.

— Je te l'ai pas dit cette nuit, Charley, mais ils ont aussi piqué le registre de Busca et le carnet où je notais tout.

Cette fois, Maranzano lui lâcha le bras.

Le technicien en salopette bleue serra les dents sur son sandwich et appuya sur le bouton du cinquième niveau. Les portes de l'ascenseur se refermèrent et la cabine s'éleva en emportant Mack Bolan.

D'un coup sec, il manœuvra la culasse du Beretta pour engager une balle dans le canon. Quand les portes s'écartèrent de nouveau, Bolan faisait mine de s'activer sur le tableau de commande.

Petrilli et Maranzano passèrent lentement devant l'ascenseur ouvert, à moins de cinq mètres. Maranzano regardait fixement devant lui. Son visage était écarlate, ses lèvres pincées. Les deux hommes étaient dans la ligne de tir du pistolet, et Bolan les laissa passer, le doigt sur la détente. Il fit un pas en avant, visa soigneusement et tira.

La tête de Petrilli parut exploser sous l'impact de la balle silencieuse. L'Exécuteur entrevit le visage de Maranzano, figé d'horreur et maculé de sang. Simultanément, il recula dans la cabine et pressa le bouton de commande du deuxième niveau.

Quelque part, une femme poussa un hurlement strident. L'écho n'en finissait plus de rebondir sur la paroi circulaire du gigantesque cylindre de béton.

Dans la patio, tout le monde leva la tête. D'un seul coup, le hurlement avait éteint le murmure des voix. Presque tout en haut de la spirale de béton, un étrange masque rouge vif apparut par-dessus le garde-corps.

Boccia et Pagano réagirent à la surprise qui les avait cloués sur place. Contournant une sculpture abstraite posée sur un socle de granit, ils foncèrent vers l'amorce de la spirale.

Ils négligèrent stupidement les ascenseurs, sans penser qu'ils ne pourraient soutenir longtemps le rythme de cette course qui les jetait au secours de leur patron. Quatre cents mètres au moins les séparaient encore de l'endroit où le visage de Maranzano venait d'apparaître.

En entamant à toute vitesse l'escalade de la pente, tous deux eurent le même geste pour plonger une main sous leur veston, à la place du cœur. Les visiteurs s'écartèrent précipitamment sur le passage de ces

deux énergumènes aux yeux fous qui brandissaient des armes à feu.

À hauteur du deuxième niveau, Pagano fut stoppé net par une balle qui lui arracha la calotte crânienne et heurta le garde-corps qu'il marqua d'une trace sanglante avant de basculer dans le vide. Un concert de cris accueillit sa chute dans le patio.

Pétrifié, Boccia s'était arrêté. Impossible de savoir d'où était parti le coup de feu. Il n'avait même rien entendu. Tournant sur lui-même, il pointa son arme dans toutes les directions. Un peu partout autour de lui, des gens se mirent à hurler de terreur, s'écrasant contre le mur sous les tableaux. Boccia résista à l'envie de vider son chargeur dans le tas. Tous ces cons ressemblaient à des cloportes affolés. Il était furieux. Il avait la tête vide, n'arrivait pas à réfléchir. Il aperçut un type en bleu dans l'ascenseur ouvert.

L'homme tenait un sandwich entre ses lèvres serrées. C'était tellement incongru que Boccia mit deux bonnes secondes pour réaliser que le fumier le braquait avec un flingue prolongé par un silencieux. Et dans la seconde suivante, une balle lui ouvrait le front, s'éparpillait dans sa tête et le projetait en arrière.

Les portes de l'ascenseur se refermèrent.

Charley Maranzano était intimement convaincu que l'attentat le visait, lui, et non Petrilli. On ne l'avait manqué que grâce à la protection de la Madone. Pour la dixième fois au moins, il fit le signe de la croix. Et c'était Petrilli qui avait écopé.

Il quitta le musée en fendant brutalement les groupes de badauds, se demandant pourquoi on le regardait fixement. Personne ne pouvait pourtant deviner qu'il était à côté de Vito quand celui-ci s'était fait descendre. Descendre, c'était bien le mot qui convenait ! Charley laissa échapper un ricanement nerveux, porta une main tremblante à ses yeux.

Il entendit hurler des sirènes. Les flics. Flics de merde ! On ne pouvait vraiment pas compter sur eux. À quoi ça servait de payer des impôts ? Ces putains de flics s'aminaient pour faire semblant de mériter leur salaire, alors qu'ils auraient dû être là quand il avait eu besoin d'eux.

Il pressa le pas pour gagner le parking, ne s'attendant pas à retrouver vivants les deux hommes qu'il avait laissés à l'extérieur. Il les imaginait avec du sang partout, des traces de balles dans la carrosserie de sa voiture.

Ils étaient pourtant là, Spina et Profaci, debout sur leurs pattes, se demandant sans doute pourquoi leur patron les dévisageait tous les deux avec cette sorte de curiosité hébétée. Rico Spina ouvrit la portière arrière et Charley s'écroula sur les coussins de la Mercedes blanche.

— Ça va, patron ?

Il était inquiet, Rico Spina, inquiet ou curieux, ou les deux. Charley hocha la tête, et Spina reprit sa place devant, à côté de Joseph Profaci qui tenait le volant.

— Où on va, patron ?

Maranzano ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. C'était bloqué, là, dans sa gorge. Il dut faire un effort immense pour s'arracher trois mots :

— Chez le Don.

Il devait absolument voir le Don. Tout de suite. *Infamita !* pensa-t-il, on voulait sa mort ! Il était persuadé que c'était lui qu'on visait et non pas ce petit con de Petrilli. Ses mains ne cessaient de trembler. Il les posa sur ses genoux largement écartés. Et pour la quatrième fois depuis que la voiture roulait, elle longeait maintenant Central Park, Maranzano vit Spina se retourner et lui décocher un bref coup d'œil. Du coup, il retrouva sa voix.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder ?

— Vous...

— Parle, nom de Dieu !

— Vous avez du sang plein la figure, patron.

— Je sais ! cracha Charley qui venait tout juste de l'apprendre. C'est pas le mien ! Passe-moi ce paquet de Kleenex et regarde devant toi.

Avec des gestes malhabiles, il s'essuya le visage. Le fumier qui avait fait ça devrait payer l'addition. Maranzano allait lancer un maximum d'hommes sur l'affaire.

La main sous le menton, les doigts en crochet sur la corde, la corde elle-même tendue jusqu'à lui effleurer le nez, Giuseppe Belloncini cessa d'expirer, gardant ses poumons à demi remplis d'air. Il visa posément, concentra son attention sur sa mire plutôt que sur la cible circulaire, là-bas, à quatre-vingt-dix mètres. Puis, après s'être accordé un temps de stabilisation d'une durée de trois secondes, l'esprit totalement décontracté, il ouvrit les doigts, lâchant la corde. L'arc se cabra dans sa main gauche, la corde vibra longuement. Il prit les jumelles des mains de Folco et examina le résultat de son tir. La flèche s'était plantée parmi celles qui l'avaient précédée, dans la zone or, en plein centre du blason. Satisfait mais cependant impassible, Giuseppe Belloncini rendit les jumelles à Folco, lui tendit l'arc.

— Qui vient ? demanda-t-il doucement.

Tout absorbé qu'il fût par l'exercice, il n'en avait pas moins entendu Enzo murmurer : « Qu'il vienne. » Enzo avait parlé dans le micro du talkie-walkie qui ne le quittait jamais lorsque, avec Folco, ils accompagnaient le Don au cours de sa séance de tir à l'arc, de onze à treize heures chaque jour de la semaine. Et ce fut Enzo qui répondit :

— Charley Maranzano, Don Giuseppe.

Sous l'éclatant soleil de midi, ils formaient un curieux trio. Grands et minces tous les trois. Folco et Enzo, dans la trentaine, en complet noir, le veston déformé par l'arme qu'ils portaient toujours sur eux, des lunettes de soleil sur le nez, même à l'intérieur. Le Don, en pantalon léger, blouson de sport sur une chemisette de soie à manches courtes, des cheveux gris fer coupés en brosse courte, la peau tannée par le grand air, une allure de jeune homme en dépit de ses soixantedix ans.

Maranzano était l'un des derniers grands cafi de la Cosa Nostra. Il avait traversé sans dommage les guerres de gangs, les opérations coup de mains des Fédéraux, les atteintes perfides et odieuses de nombreux congressistes. Même la croisade sanglante de Bolan la Pute ne l'avait pas atteint. Il avait su se tenir à l'écart au moment critique.

Il consulta sa montre, leva la tête et parcourut du regard les vertes pelouses qui s'épalaient jusqu'aux bungalows invisibles du club de tir. Le Don adorait ce coin qui repoussait Manhattan à mille années-lumière. Massifs de buissons en fleurs, arbres majestueux et plusieurs fois centenaires, allées magnifiquement entretenues. Dix familles de gagne-petit auraient pu vivre douze mois sur ce que payait le Don chaque année pour avoir le droit de se promener avec ses arcs dans ce paradis. Il y pensait vaguement en faisant mentalement le trajet que devait parcourir Maranzano pour le rejoindre ici. Et alors il tendit la main vers l'arc que tenait Folco.

— Il n'arrivera pas avant dix minutes. Nous allons encore tirer quelques flèches.

Façon de parler, car les deux autres ne tiraient jamais. Du moins pas à l'arc.

La Mercedes blanche avait franchi l'East River par le Queens Midtown Tunnel pour emprunter la voie express de Long Island. Elle traversa le comté de Queens, dortoir de Manhattan, laissa derrière elle les petits pavillons entourés d'arbres et pénétra dans le domaine des milliardaires de New York.

Long Island.

Long Island et ses vastes étendues boisées, ses hectares de parcs et de pelouses, ses manoirs somptueux, ses fastueuses piscines.

Dès lors, Mack Bolan sut où se rendait Maranzano. Il laissa la Mercedes prendre un peu d'avance pour éviter de se faire repérer par Joe Profaci, le chauffeur de Charley.

En quittant le Guggenheim Muséum, il avait pris le volant d'une Golf GTI passe-partout et nerveuse. Des gens fuyaient le musée, d'autres s'y précipitaient. Lui en sortait, à travers la pagaille. Personne n'avait prêté attention à ce technicien qui trimbalait une boîte à outils.

Après, il n'avait eu qu'à attendre le passage de la Mercedes pour la suivre.

Durant la plus grande partie du trajet, il mit au point la tactique de sa prochaine intervention. Il allait improviser, mais il s'agissait d'une improvisation qui entrerait dans l'ensemble plus vaste d'un plan mûrement réfléchi ! La liquidation de la racaille nouvellement implantée à New York.

La radio jouait du Country. Il tendit la main pour l'éteindre, car la musique le faisait toujours penser à sa petite sœur Cindy assassinée par la Mafia. Et son souvenir était toujours aussi vif dans sa mémoire. Cindy adorait la *Country music*.

Il devait garder l'esprit lucide. La partie ne faisait que commencer.

CHAPITRE IV

Quand la voiture de Maranzano s'engagea dans l'allée menant au club de tir à l'arc, Bolan poursuivit sa route pendant une petite centaine de mètres, braqua, roula encore un peu et gara la Volkswagen sur le bord d'un chemin de terre qui s'enfonçait sous les arbres.

Il connaissait déjà l'endroit et les habitudes de Giuseppe Belloncini.

Il ôta sa salopette et quitta la Volkswagen. Il portait un pantalon de flanelle et un polo. Il avait enfilé une veste de daim. Sous la veste, il portait son gros Automag en holster et avait glissé le Beretta sous sa ceinture. Il tenait à la main un sac contenant quelques pains de plastic, chacun d'eux muni d'une charge-relais interne de mélinite reliée à un cordeau détonant. Dans une autre poche, il avait deux chargeurs pour le Beretta, bien qu'il pensait n'en avoir probablement pas besoin.

Dans l'ombre du sous-bois, des oiseaux chantaient, s'appelaient, se chamaillaient. Soudain, tout se taisait, et le silence était alors surprenant. Puis ça repartait de plus belle.

Il s'avança jusqu'à l'orée du bois et passa sur le terrain du club en contournant un massif de rhododendrons, puis s'approcha des bungalows par l'arrière, se figea en entendant un rire pointu de femme chatouillée. Les riches membres du club y rencontraient volontiers leur petite amie du moment. Bolan se détendit. Le rire ne provenait pas du bungalow de Belloncini. D'ailleurs, Giuseppe Belloncini n'aimait pas les femmes. Il avait passé l'âge. En outre, il venait vraiment au club pour le sport, lui.

Cassé en deux, Bolan s'avança encore. Les bungalows étaient séparés les uns des autres par d'épais buissons. Deux voitures étaient garées côte à côte devant l'un des pavillons : la Mercedes blanche de Maranzano et une longue limousine noire décapotable. La Rolls-Royce de Belloncini.

À cette heure-là, le Don était dans la nature, non loin d'un superbe cèdre géant vieux de trois siècles au moins, et qui se dressait majestueusement à soixante-dix ou quatre-vingt mètres des grandes cibles, celles de cent vingt-deux centimètres de diamètre. Les frères Venturi, Enzo et Folco, étaient certainement avec lui. Maranzano traversait le parc pour les rejoindre tous les trois, jurant et suant, car il avait horreur de marcher et détestait le soleil. Ils devaient donc être trois également à l'intérieur du petit pavillon. Spina et Profaci, ainsi que le chauffeur de Belloncini, Thomas « Fidel » Castro et son

inséparable talkie-walkie.

L'Exécuteur marcha rapidement vers l'entrée du bungalow où il pénétra comme chez lui par l'une des portes-fenêtres largement écartées.

La Mort n'est-elle pas chez elle partout ?

Tête renversée, Tom Castro buvait un coke au goulot. La bouteille éclata. Castro perdit son visage depuis le menton jusqu'au front.

Cette fois, Bolan utilisait des balles à ogives creuses. Ce type de projectile pousse devant lui une masse d'air comprimé aussi dure qu'une boule d'acier. La vitesse de la balle est subsonique ; dans les trois cents mètres à la seconde. Son pouvoir de pénétration est limité, mais elle est conçue pour écraser, non pour perforer.

La puissance de choc souleva « Fidel » et le jeta sur le plancher à trois mètres de l'endroit où il vivait encore un instant plus tôt.

Il n'avait pas encore touché le plancher qu'Enrico Spina mourait à son tour. Debout, adossé au pilier soutenant le toit, Rico Spina feuilletait une revue porno en salivant abondamment. Quand les brancardiers le ramassèrent, ses doigts serraient encore les pages de la revue, mais il n'avait plus sa tête. Elle était incrustée en grande partie dans le béton du pilier.

Joe Profaci eut le temps de sauter sur ses pieds. Que peut-il bien se passer dans l'esprit d'un homme qui voit sa mort en face ? Au lieu de saisir son arme pour tenter de changer le cours de son destin, Profaci voulut s'emparer du talkie-walkie posé sur une table basse. La troisième balle l'atteignit silencieusement en pleine poitrine et le repoussa dans le fauteuil qu'il venait de quitter. Ses yeux grands ouverts étaient injectés de sang.

Au-dehors, en guise d'oraison funèbre, la femme chatouilleuse fit entendre son rire perçant.

Bolan ferma les portes-fenêtres et tira les tentures. Il ne voulait pas que l'on découvre les cadavres trop tôt. Dans la vitrine qui occupait un large pan de mur, il choisit avec soin un grand *Easton* de quatre à cinq livres.

L'arc était équipé d'une corde en Kevlar. Il prit aussi trois flèches métalliques à pointe de chasse. Egalemeⁿt des *Easton*.

Le Beretta était déjà rangé dans son holster, de même que le réducteur de son dont il sentait la chaleur sur sa peau, à travers le cuir de l'étui.

La clef du bungalow était sur la porte, à l'intérieur. Il inspecta attentivement les alentours avant de sortir, referma la porte à clef et lança la clef dans les buissons.

Le rire en vrille de la femme salua son départ.

Giuseppe Belloncini se débarrassa de la palette de cuir protégeant

les doigts de sa main droite. Il enleva également le large bracelet de plastique fixé à son avant-bras gauche. Puis il défit la ceinture qui pendait sur ses hanches, soutenant le carquois et la poche à talc.

Au fur et à mesure que le Don les lui tendait, Folco s'emparait des divers accessoires de tir. À quelques mètres de là, aussi immobile qu'une statue, Enzo observait Charley Maranzano qui se sentait très mal à l'aise sous le regard indéchiffrable de ces yeux dissimulés par des verres fumés.

Enfin, le Don prit place sur le banc de bois à haut dossier, installé à une quarantaine de mètres d'un magnifique cèdre du Liban qui étalait ses branches basses jusqu'à plus de vingt pas du tronc.

— Assieds-toi, dit aimablement le Don.

Il avait tout de suite remarqué l'état de panique dans lequel se trouvait son *caporegime*, mais il n'en laissait rien paraître.

Avec un involontaire soupir de soulagement, Charley s'avachit à l'autre bout du banc. La sueur ruisselait sur son visage. Il l'épongeait avec une poignée de Kleenex qui laissaient sur ses joues de minuscules fragments de papier. Encore sous le coup du malheur qui l'avait frappé, assommé de chaleur, il fixait sans le voir l'arc appuyé contre le siège, entre lui et le Don, attendant patiemment que ce dernier veuille bien lui donner la parole.

Le Don se méprit sur ce regard fixe.

— C'est un *Easton*, dit-il. Exactement le même que celui de Darell Pace.

— Oh ! Vraiment ?

Charley ignorait que Pace était le champion du monde de tir à l'arc. Il entendait d'ailleurs ce nom pour la première fois de sa vie, de même que celui d'*Easton*. C'était également la première fois qu'il voyait un arc d'aussi près. Il s'efforça de prendre un air intéressé. Il dut faire un gros effort. Il se sentait sale. Il aurait peut-être dû se changer. Il devait sans cesse chasser de la main une grosse mouche bleue qui s'obstinait à vouloir se poser sur sa braguette. Du bout du doigt, il caressa avec respect l'une des quatre longues tiges dont le corps de l'arc était hérissé.

— C'est quoi, ce... machin, Don Giuseppe ?

Le Don réprima un sourire. Il avait compris que l'intérêt manifesté par Charley Maranzano était de pure politesse. Mais c'était plutôt bon signe. Un homme qui s'efforce de faire bonne figure doit encore avoir quelque chose dans le ventre.

— C'est un stabilisateur. Maintenant, Charley, parle-moi de ce qui t'amène.

Maranzano se redressa.

— On a essayé de me tuer, Don Giuseppe. On a tiré sur moi, mais c'est Vito qu'ils ont eu. Sous mes yeux ! C'est arrivé il y a une heure,

au Guggenheim Muséum. Don Giuseppe, c'est un miracle si je suis ici !

Il s'animait, parlait aussi avec les mains, oubliait de chasser la mouche qui lui explorait l'entre-jambes.

— Et ce n'est pas tout, Don Giuseppe. Cette nuit, ils ont foutu en l'air toute l'équipe de Vito...

Cela, le Don le savait déjà. Il avait ses informateurs. Ses « amis », à Manhattan, et même à Washington. On l'avait averti dès l'aube. Mais il laissa parler Charley. Qui n'entends qu'une cloche n'entend qu'un son.

— Continue.

— Ils ont pris le registre des comptes, Don Giuseppe, ainsi qu'un carnet dans lequel Vito notait tout. Tout, Don Giuseppe ! Je ne veux pas dire du mal d'un mort, mais Vito a été très imprudent.

— Vito était sous tes ordres, fit sèchement remarquer le Don.

Maranzano se tortilla sur le banc.

— C'est vrai, Don Giuseppe, c'est vrai. Mais il y avait des choses que j'ignorais.

— Quelles choses ? Que veux-tu dire ? Parle.

— Vito entretenait une fille.

Le Don haussa les épaules, leva les yeux au ciel, et Charley s'empessa de préciser :

— La fille Marshall, Don Giuseppe.

Pour la première fois depuis qu'il avait commencé de vider son sac, Charley eut l'impression qu'il était parvenu à retenir l'attention du Don.

— Elle était chez lui cette nuit. Vito me l'a affirmé. Mais quand il est rentré, elle s'était fait la malle. Je ne croyais pas qu'elle pouvait être pour quelque chose dans tout ça, Don Giuseppe, mais maintenant que...

Charley se tut : le Don avait levé une main.

— Tu as bien fait de venir me trouver, Charley. Tu vas reprendre tout depuis le début. Tu vas me répéter tout ce qu'a pu te dire Vito avant de mourir.

Comme Charley ouvrait la bouche, il leva la main de nouveau :

Mais avant ça, je veux que tu me dises : Vito t'a-t-il parlé de Michael Shapiro ?

Charley secoua la tête. La grosse mouche bleue s'envola.

— Non, Don Giuseppe.

On entendait chanter des oiseaux. Le Don demeura silencieux quelques instants, les yeux mi-clos. Depuis qu'il avait appris la nouvelle du massacre de la nuit, trois questions le harcelaient. *Qui, pourquoi et comment ?* Quand il avait su que Michael Shapiro, le second de Vito Petrilli, ne figurait pas sur la liste des victimes – l'informateur du Don avait, été formel à ce propos –, il avait pensé

qu'il tenait peut-être le début d'une, réponse à la troisième question.

Il se pencha vers Maranzano.

— As-tu vu Shapiro récemment ?

Charley Maranzano ne répondit jamais.

Tout son corps se tendit brusquement, comme s'il venait d'être traversé par un flux de courant électrique. Un long trait d'argent s'était planté en vibrant dans sa gorge, le clouant au dossier du banc avec un bruit sec et dur.

Charley poussa une sorte de grognement qui mourut en gargouillis. La boule de Kleenex s'échappa de ses doigts. Il roula des yeux épouvantés, voilés déjà par la mort. Ses mains se portèrent sur le fût métallique de la flèche, mais elles étaient sans force. L'homme était piqué au banc aussi solidement qu'un papillon dans une boîte. Son sang l'étouffait. Il fut pris soudain d'une toux rauque et sèche qui le secoua atrocement.

Horrifié et fasciné à la fois, impuissant, le Don assista à l'agonie de son *caporegime*. Il aurait pu dégager la pointe de la flèche, la dévisser afin de pouvoir extraire le fût et libérer Maranzano. Mais à quoi bon ? Il était trop tard, de toute façon.

Une grande bulle rosée se forma entre les lèvres de Charley et y demeura suspendue. L'une de ses jambes fut agitée d'un dernier spasme. Il mourut en fixant ce soleil qu'il n'avait jamais aimé. Bourdonnante et affairée, la grosse mouche bleue se posa au coin de ses lèvres.

Réprimant une nausée, le Don se leva.

Une seconde flèche fendit l'air et se ficha dans le gazon, à ses pieds.

Subitement, les frères Venturi se précipitèrent pour s'interposer entre le Don et le tireur. Ils brandissaient chacun un Buntline Special, avec un interminable canon de trente centimètres.

— Du calme, dit le Don. Du calme.

Il s'était repris. D'un coup sec, il arracha la flèche plantée dans le sol. Il pensait à juste titre que si le tireur avait voulu le tuer, lui, il serait déjà mort. Il fouilla du regard les buissons qui formaient une tache sombre au-delà des cibles et couronnaient une légère élévation de terrain servant à arrêter les traits perdus. C'était là que l'archer se tenait, ou avait dû se tenir. Malgré lui, en professionnel, le Don éprouva une pointe d'admiration pour le tireur invisible. Quarante-vingt-dix mètres jusqu'aux grandes cibles, et encore vingt de plus jusqu'aux buissons. Un coup de maître. Et même deux, en comptant la seconde flèche. Chapeau !

— Laisse-moi te rapporter la peau de ce fumier.

Pas plus que Folco, Enzo ne tutoyait jamais le Don. Même pas dans leurs moments de grande intimité. Pour qu'il se laisse aller à une telle

familiarité, il fallait qu'il fût très secoué. Le Don le regarda sévèrement.

— Reprends-toi. Garde ton calme.

— Excusez-moi, Don Giuseppe. Je suis calme. Voyez.

Enzo tendit le bras, le Buntline pointé en direction des cibles et bien serré dans son poing. Tenu horizontalement, le long canon ne bougeait pas d'un millimètre. Le Don ne put s'empêcher de sourire un bref instant.

— Bon. Mais je ne veux pas la peau de cet homme, Enzo. Pas encore. Je le veux vivant, tu m'entends ?

— Oui, Don Giuseppe. Vivant, oui.

— Et je ne veux pas entendre un seul coup de feu sur le terrain du club.

— Très bien, Don Giuseppe.

— Va. Et sois prudent.

Enzo se débarrassait déjà de sa veste, la tendait à son frère, avec le talkie-walkie. Il ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Le holster, dit Folco. Tu te ferais remarquer.

Docile, Enzo ôta l'étui. Le Don approuva d'un hochement de tête distrait. D'une main, il tenait la flèche qu'il venait de tirer du sol et s'en servait pour se tapoter la paume de l'autre main. Un geste machinal. Pourquoi avait-on tué Maranzano de cette façon. Et qui ? Le Don soupira imperceptiblement. Il s'agissait évidemment d'une sorte d'avertissement. Quelqu'un voulait jouer au plus malin avec lui. C'était un jeu que le Don connaissait mieux que personne. Il y jouait depuis cinquante ans. Et il n'avait jamais perdu.

Il regarda Enzo s'éloigner en courant, traçant des zigzags à travers la pelouse. Un pli soucieux barrait le front de Folco. Il éprouvait beaucoup de tendresse pour son petit frère.

Sans cesser de courir, Enzo contourna les cibles en décrivant un large demi-cercle pour prendre le tireur à revers.

Le sourire n'avait pas quitté ses lèvres. Il desserra le nœud de sa cravate, défit le bouton de son col. Sa médaille de La Vierge, une grande médaille en or, jaillit de l'encolure pour sauter sur sa poitrine au rythme de la course.

Il escalada la butte surplombant les cibles et s'enfonça dans les buissons.

L'année dernière, avec le Don, ils avaient chassé le puma dans les Rocheuses. Pas d'arme à feu, rien que les arcs et les flèches. Et seul le Don tirait. Un fameux sport. Une expérience dont Enzo gardait un souvenir inoubliable. Il s'était découvert une âme de chasseur. À présent, il ressentait la même exaltation. Mais il était devenu chasseur d'homme.

Il était très excité. Il allait ramener au bout du canon de son Colt l'ordure qui avait buté le gros Charley. Dommage qu'il ne puisse lui vider dans les tripes les six balles de son barillet. Mais peut-être que le Don lui permettrait de le faire, après. Sur les lèvres d'Enzo, le sourire s'accentua.

Arrachés au Bronx quand ils avaient quinze et vingt ans, Enzo et Folco avaient passé ces douze dernières années auprès du Don. Un père pour eux, le Don. Et même plus qu'un père, quand on savait que tous trois partageaient une égale aversion pour les femmes. Un seul point noir au tableau, dans l'idée d'Enzo : le Don ne se mouillait jamais, ne trempait jamais directement dans les combines qu'il élaborait et dirigeait à distance. Il tenait cependant la Famille bien en main – une Famille qui totalisait un bon millier d'hommes. Un ordre du Don, et des gêneurs disparaissaient pour toujours sans que lui-même ait une seule goutte de sang sur les mains. Discretion avant tout. Mais il imposait la même règle à ses proches. De sorte que la vie avec lui manquait parfois de sel.

Mais pas aujourd'hui, nom de Dieu ! Enzo laissa échapper un ricanement de plaisir. Une arme au poing et une proie à capturer, ça c'était la vraie vie !

Il déboucha des buissons et s'arrêta pile. Le sourire se figea sur ses lèvres minces. Une bande de terre descendait en pente douce vers les premiers arbres d'un bois tout proche. Et dans l'herbe folle qui poussait là, légèrement courbée par un petit vent frais, un homme était étendu de tout son long, une flèche plantée dans le dos. Enzo distinguait nettement l'empennage écarlate qui faisait comme une fleur sur le fond vert des graminées.

— Et merde ! souffla-t-il.

Encore un ! Soulevant ses lunettes de soleil, il essuya de l'index les gouttelettes de sueur qui roulaient sur ses paupières et lui piquaient les yeux. Putain de bordel ! cet enfoiré avait buté un autre gars. Sans doute un des hommes de Charley. L'enfant de salaud qui jouait les indiens allait payer pour celui-là aussi. Il repoussa les lunettes sur son nez, se remit en marche, descendit la pente à pas comptés.

Arrivé près du corps, il glissa dans sa ceinture le canon du Buntline. Puis il se pencha, posa une main sur l'épaule de l'homme pour le retourner. Et alors seulement, Enzo découvrit le stratagème. La flèche n'était pas plantée dans le dos du type mais seulement coincée entre son torse et un bras.

Il s'était fait posséder comme le dernier des cons. En jurant, Enzo se redressa. Mais il était trop tard, et ce fut en jurant qu'il mourut. Bolan avait roulé sur lui-même et tiré de bas en haut.

Enzo fit un bond énorme. La balle l'avait pris sous le menton, en uppercut. Elle brisa la chaînette qu'il portait autour du cou, pénétra

dans sa bouche, lui fracassa les mâchoires et se fraya un passage à travers le palais en semant du plomb partout.

Un éclair d'or dans l'herbe attira l'attention de Bolan. Il ramassa la médaille, la mit en poche, et s'éloigna d'un pas tranquille. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire avant de quitter le terrain du club : flanquer en l'air cinquante mille dollars. Au moins.

Paupières closes, Charley Maranzano paraissait dormir, le dos appuyé au dossier du banc, le menton sur la poitrine, le col du veston relevé jusqu'aux yeux dissimulant la blessure de sa gorge, et le veston soigneusement boutonné pour cacher la chemise rouge de sang.

C'était Folco qui avait extrait la flèche, suivant les directives du Don. Le Don n'avait touché à rien. « Nous nous débarrasserons du corps de Charley », avait-il décidé. « Nous », c'était évidemment Folco et son frangin. Il fallait donc attendre qu'Enzo revienne. Pour l'instant en tout cas, Charley ne risquait plus d'attirer l'attention d'un tireur de passage.

Folco s'essuya les mains avec son mouchoir. Il s'était mis du sang partout. Une vraie boucherie. Répugnant. Charley avait saigné comme un porc. Folco soupira. Paix aux défunts, rectifia-t-il pour lui-même. Il prit sur le banc les affaires de son frère, regarda avec nervosité du côté des buissons. Mais qu'est-ce qu'il foutait, Enzo ?

Non loin du banc, le Don faisait les cent pas. Lui aussi était nerveux. Il avait toujours à la main la flèche arrachée du sol. La pointe était pleine de terre, certainement ébréchée. Un crime que de tirer dans le sol avec une pointe pareille, pensa machinalement le Don. Il connaissait très bien ce type d'enferon. Il avait utilisé le même modèle l'année dernière, quand il avait emmené Folco et Enzo chasser le puma, dans l'Ouest. Quatre lames d'acier méchamment aiguisées. Ça vous tranchait muscles et chairs aussi proprement que des rasoirs. Pauvre, pauvre Charley...

Tout en songeant qu'il allait falloir le remplacer – après tout, Charley commençait à se faire vieux –, le Don ramassa une brindille avec laquelle il entreprit de nettoyer les lames souillées. Le geste quasi automatique du spécialiste appréciant la valeur d'un excellent outil, et qui ne supporte pas que celui-ci soit maltraité.

Et quand la pointe de chasse fut propre, nette, brillante, le Don examina la flèche d'un peu plus près, tout aussi machinalement. Alors, pendant quelques secondes, il cessa de respirer. Oh ! mon Dieu, non, non, non ! pensa-t-il, tandis que ses cheveux se dressaient sur sa nuque.

C'était une de ses propres flèches.

Pas d'erreur possible. Ses initiales – G. B. – étaient soigneusement appliquées sur le fût, en décalcomanie, juste devant la plume coq de

l'empennage, celle qui ne touche pas l'arc au départ de la flèche. On avait dû dérober celle-ci au bungalow. Et, dans ce cas... Péniblement, le Don se remit à respirer, voulut appeler Folco, dut s'y reprendre à trois fois tant la voix lui manquait.

— Folco !

— Don Giuseppe ?

— Appelle Thomas.

À cause du ton inhabituellement altéré, Folco fixait le Don avec inquiétude. Il avait subitement l'impression que le Don faisait bien ses soixante-dix ans, sinon davantage.

— Le talkie-walkie, Folco, nom de Dieu !

Le juron fit sur Folco l'effet d'une gifle.

C'était la première fois qu'il entendait le Don lâcher un gros mot. Qu'est-ce qu'il lui prenait ? Les joues aussi rouges que s'il venait réellement d'être giflé, il pressa la touche d'appel de l'émetteur-récepteur.

— Thomas ? Thomas ? Tom ?

Durant une bonne demi-minute, Folco appela Thomas « Fidel » Castro. Il se trouvait ridicule à cracher dans le micro de cet appareil qui demeurait obstinément muet, finit par le secouer, puis par lui donner de petites tapes du plat de la main.

— Il est peut-être en panne, Don Gius...

— Laisse tomber.

Le Don fit brusquement volte-face et s'éloigna à grands pas.

— Suis-moi ! jeta-t-il par-dessus son épaule.

Un peu perdu, Folco hésita. Merde alors !

On abandonnait Charley sur son banc, comme ça ? Il s'élança derrière le Don, s'arrêta net. Et Enzo ? On n'allait quand même pas le planter là, Enzo ? Le Don marchait très vite dans la direction des bungalows. Folco ne savait que faire. Finalement, il haussa les épaules, se remit en marche. Le plus simple, c'était encore d'obéir.

L'explosion le cloua sur place. Cette fois, le Don s'immobilisa lui aussi.

Un bruit terrible. Folco ouvrit des yeux ronds. Du côté des bungalows, une gerbe de feu grimpait à l'assaut du ciel. Il y eut une seconde déflagration, et une autre colonne de feu se mêla à la première. Un nuage de fumée noire et grasse obscurcit le ciel pendant quelques instants.

Belloncini semblait soudain pétrifié. Un goût de bile lui emplissait la bouche. Il avait tout de suite compris qu'il pouvait dire adieu à sa Rolls Royce décapotable. Une caisse de plus de cinquante mille dollars ! La première explosion, c'était ça. Et la seconde, c'était la voiture de Charley. Il se sentit envahi par une colère froide qui le remit en mouvement.

Maintenant, il savait à peu près ce qu'il allait trouver là-bas, en plus des voitures réduites à l'état de ferrailles. Mais ça se remplaçait, les hommes, tout comme les voitures. Ce qui mettait surtout le Don en rage, c'était que les salauds avaient fait ça sur le terrain du club. Il allait devoir fournir des explications, répondre aux questions de la police. Bien sûr, il ferait l'âne. Mais sa réputation allait quand même en prendre un sacré coup.

Les salopards ! Pas moyen d'y voir autre chose qu'un affront personnel. Sur son propre terrain ! Dans son propre club ! Est-ce qu'il n'y avait pas de quoi pleurer ?

CHAPITRE V

Cyrus D. Marshall jubilait.

Il se tenait bien droit, debout à l'avant du tank, à côté de la tourelle mobile, une cuisse appuyée au fût du long canon de 75 mm. Jambes écartées, pieds fermement collés au blindage du char d'assaut. L'allure virile et martiale.

L'homme fort dont le Pays a besoin !

Le tank, un Sherman, avait participé à la bataille des Ardennes, en 1944. Pour l'instant, il roulait au pas, imprimant l'empreinte de ses chenilles dans l'asphalte de l'avenue. Bras tendus au-dessus de la tête, toutes dents blanches dehors, Cyrus D. Marshall saluait la foule qui formait deux épaisses haies vivantes sur le passage du char.

Suivez-moi : nous gagnerons !

On l'acclamait. Les cris couvraient par vagues la musique précédant le tank, elle-même précédée des inévitables majorettes aux cuisses dodues. Un succès. Une réussite incontestable.

Et une idée de génie, le tank. Il illustrait magnifiquement les intentions politiques de Cyrus – *Rien ne nous arrêtera !* Avec Reagan à la Maison-Blanche, on ne devait plus feindre de jouer les colombes de la paix. Cyrus bomba le torse, avança le menton. Ne pas oublier de féliciter Mike tout particulièrement, pensa-t-il.

Mike Garrett était le responsable principal – question pub et shows – de la campagne que menait Cyrus pour décrocher le privilège de siéger au Sénat après les prochaines élections. Un type tout à fait à la hauteur de sa tâche. Et Cyrus ne doutait pas un instant d'être bientôt l'un des deux sénateurs de l'État de New York.

— On est tous avec toi, Cyrus, mon chou ! hurla une femme aux cheveux franchement mauves.

Cyrus Marshall lui adressa le signe de la victoire, index et médus largement écartés, avec son fameux sourire en prime. La femme agita follement une énorme pancarte, modèle super-géant du badge – *I like Cyrus !* – dont on avait distribué des milliers d'exemplaires.

Le tank drainait lentement la foule vers le terrain réservé à l'exposition organisée par Garrett et son équipe. Une exposition consacrée à l'armement utilisé au cours de la Seconde Guerre mondiale. Rien que du matériel U.S., bien entendu. On avait laissé de côté le Viêt-Nam, encore trop frais dans les mémoires. La vue des bombes au napalm, par exemple, aurait pu réveiller des souvenirs cuisants, avait fait observer Garret avec son habituel sourire sardonique.

Le Sherman passa sous un grand calicot surmontant l'entrée de l'exposition et flanqué de deux immenses portraits en couleur de Cyrus. Encore une réussite, ces affiches. On les voyait partout, dans tout l'État, de New York à Niagara Falls. Excellent.

Levant la tête, le candidat sourit à sa propre image, une fois à gauche, une fois à droite, et il relut avec satisfaction le texte figurant sur le calicot :

POURQUOI NOUS AVONS GAGNE LA SECONDE GUERRE MONDIALE !

Et pourquoi, s'il le faut, nous gagnerons la Troisième !

Excellent, excellent. Cyrus eut presque envie de se frotter les mains. Un peu provocant, peut-être, mais possédant un évident pouvoir de choc. De quoi secouer une bonne fois les timides, les mous, ces toupies de l'opinion.

Sautant du char – souplesse, légèreté –, Cyrus tâta sa poche. Les feuillets de son discours étaient à portée de sa main. Parfait. Il regarda du côté de la tribune, s'éclaircit machinalement la voix.

Tout naturellement, la foule se massait devant l'estrade. Encadré par ses gorilles qui ne le quittaient pas d'une semelle, Cyrus escalada les quelques marches qui le plaçaient au-dessus de ses futurs électeurs et se dirigea vers les micros.

Des applaudissements crépitèrent. La claque était à son poste. L'orchestre attaqua un air entraînant avec une vigueur renouvelée.

Cyrus parcourut la foule des yeux. Un public très mélangé. Des gens de tous âges. Très bon, ça. Son regard s'arrêta sur un homme maigre et pâle, vêtu de noir, portant des lunettes solaires. Dans les trente, trente-cinq ans. Où ai-je déjà vu cette tête ? se demanda Cyrus. Il se tourna vers Cari Bernstein, dut crier pour se faire entendre.

— Le grand type, là-bas, près du pylône, juste à côté du groupe de jeunots... En noir, des verres fumés. Vous le connaissez ?

Bernstein était le chef de l'équipe de gros bras protégeant Cyrus. Il répondit immédiatement :

— Folco Venturi.

Cyrus hocha la tête. Oui, cela lui revenait, à présent. Il y avait deux Venturi qui accompagnaient Giuseppe Belloncini partout. L'autre ne devait pas être loin. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien trafiquer par ici ?

Leur présence mettait Cyrus vaguement mal à l'aise. Il n'éprouvait aucune sympathie pour les Italo-américains en général, et Belloncini en particulier lui faisait un peu peur. En partie parce qu'il lui devait trop. Sans Belloncini, sa campagne n'aurait pas été ce qu'elle était. N'empêche. Il avait été bien convenu qu'on ne pourrait deviner que

Cyrus Marshall et Giuseppe Belloncini marchaient la main dans la main. Alors ? Pourquoi se montraient-ils ici, les Venturi, au risque d'éveiller la suspicion d'un journaliste à la recherche d'un papier juteux ?

Cyrus se rappela que Mike Garrett, toujours cynique, avait surnommé les frères Venturi « les Cosaques du Don ». Cosaques de mes fesses, pensa-t-il, connards de Ritals !

On le tira par la manche. Le fait de remuer de sombres pensées n'avait pas altéré son éblouissant sourire. La musique venait de se taire. À lui de jouer la sienne. Il empoigna le support d'un micro, se pencha vers la foule, fixant tout le monde et personne.

— Mes amis..., commença-t-il en tirant de sa poche les feuillets de son discours.

Avec Cyrus D. Marshall, vous savez où vous allez !...

À Détroit, dans le Michigan, et comme Cyrus Marshall entamait son discours à quelque mille kilomètres de là, Willie Masseria se dressa d'un bond derrière son bureau, le regard braqué sur un point précis au-delà des fenêtres.

— Bobby !

— Ouais ?

— Les jumelles !

Bobby Petillo se précipita pour satisfaire son *caporegime*. Quand Willie exigeait quelque chose, valait mieux se magner le train. L'instant suivant, Willie Masseria adaptait à sa vue les jumelles à prismes et jurait entre ses dents.

Son bureau, rien de luxueux, était installé au sein de l'entreprise qu'il gérait pour son patron, Dominick Valachi, le Don de Détroit. *Voitures – Achat, Vente, Occasions*, annonçait un panneau à l'entrée. Et l'on pouvait réellement acheter ou vendre une voiture. Mais on aurait dû ajouter : *Assassinats sur commande – Rackets en tous genres*. Car l'entreprise n'était qu'une couverture dissimulant les véritables activités de la famille Valachi.

— Je rêve ! s'exclama soudain Masseria.

Les bâtiments de l'entreprise occupaient le fond d'une vaste cuvette naturelle, à la limite sud de la ville. En haut d'un talus d'une douzaine de mètres qui encerclait la cuvette, une voiture était en train de brûler. C'étaient les flammes qui avaient attiré l'attention de Masseria. Et maintenant, les binoculaires toujours vissées aux yeux, il voyait une seconde voiture rouler en haut du talus, s'approcher de la première.

— C'est pas vrai !

Si ! La seconde voiture venait de tamponner celle qui brûlait, laquelle quitta le bord du talus et dégringola la pente de plus en plus vite.

— Bordel de merde !

La voiture en flammes rebondit au fond de la cuvette et continua de rouler au centre d'une large allée aménagée parmi les véhicules du parc automobile de Don Valachi. Au bout de l'allée se trouvaient les installations de distribution d'essence de Don Valachi. Et au-delà des pompes, où un gars remplissait justement le réservoir d'une voiture, il y avait le bureau de Don Valachi, présentement occupé par un Masseria qui ouvrait des yeux comme des assiettes en comprenant subitement ce qui allait arriver. Inexorablement.

— Planque-toi ! hurla-t-il en se jetant de tout son long sur le plancher.

Il ne pouvait absolument rien faire pour les trois hommes qui s'occupaient des pompes. Du coin de l'œil, il vit Bobby se laisser tomber derrière le bureau. Il rentra la tête entre les épaules, se plaqua les mains sur la nuque. Il entendit le choc sourd que fit la voiture en flammes en heurtant quelque chose, une autre bagnole ou l'une des pompes, et il se raidit tout entier dans l'attente de l'explosion.

Le salaud, en haut du talus, avait calculé son coup de façon magistrale.

Ça n'explosa pas vraiment. Ou bien Willie ne s'en rendit pas compte. Ce fut plutôt, pour lui, comme un fantastique coup de vent. Une sorte de tornade brûlante qui balaya les vitres des fenêtres et renversa tout dans la pièce.

Il se sentit soulevé du sol, se retrouva à genoux, une longue aiguille de verre plantée dans le gras du bras. Il ne parvint pas à accepter tout de suite l'idée qu'il ne lui était rien arrivé de plus grave. Il arracha l'éclat de verre, regarda autour de lui. Assis sur la tablette du bureau, qui avait perdu ses pieds, Bobby le fixait avec des yeux hagards. Un rire nerveux le secoua soudain et, du coup, Willie recouvra son sang-froid.

— Sortons d'ici, grogna-t-il en se dirigeant vers la porte.

Il n'en restait que l'encadrement. Tous deux passèrent dans le couloir, se retrouvèrent au-dehors. À l'endroit où s'étaient dressées les pompes, le tableau était hallucinant : un vide noir au milieu duquel ronflaient les flammes d'un feu d'enfer.

La chaleur était insoutenable. Le *caporegime* et son second reculèrent de plusieurs pas. Il n'y avait pas un souffle de vent, et la fumée montait tout droit dans le ciel. Les pompiers ne mettraient pas moins de vingt à trente minutes pour arriver jusqu'ici. Ils n'auraient rien d'autre à faire que de laisser s'éteindre le feu. Un accident, pensa Willie, rien qu'un sale foutu accident de merde. Mentalement, il répondait déjà aux questions qu'on ne manquerait pas de lui poser. Et tout en réfléchissant, il avait pris les jumelles qui pendaient contre sa poitrine, les pointait devant lui.

Il faillit hurler. Là-haut, le type qui avait déclenché tout ce bordel se tenait assis sur le bord du talus, bien tranquillement, silhouette noire et sinistre. Un dingue, se dit Willie. Mais dingue ou pas, ce mec allait regretter que ses parents l'aient fabriqué.

Il abandonna les jumelles. Pendant qu'il observait l'enfant de salauds, les hommes s'étaient approchés, les entouraient, Bobby et lui. Tous étaient ahuris, stupides. Willie serra les poings. Il était manifestement le seul à avoir compris d'où soufflait le vent.

— Ben, dites donc !

— Quelqu'un a vu c'qui s'est passé ?

— J'sais pas, moi. J'étais en train de pisser, et...

— J'croisais qu'on avait balancé une bombe sur...

— Jamais vu un truc pareil, merde !

Willie leva une main.

— Vos gueules ! cracha-t-il.

Plus un mot. Il fit rapidement le compte de ses effectifs. Une quinzaine d'hommes. Trois au moins étaient restés dans l'explosion. On verrait qui plus tard. Il y avait plus urgent.

Il avisa le gros Marino.

— Toi, Sam, tu prends cinq gars et vous éloignez rapido les chignoles qui n'ont pas été touchées par le feu. J'suis pas sûr que le second réservoir de carburant ait sauté. Faites gaffe, hein !

Comme ils s'éloignaient, dociles mais guère enthousiastes, il les retint.

— Attendez ! C'qui vient de se passer, c'est un accident. *Un accident !* Rien d'autre. Pigé ?

Il y eut des murmures d'acquiescement et des hochements de tête.

— N'oubliez surtout pas quand on aura les pompiers et les flics sur le paletot, hein ! Allez, go ! Exécution !... Bobby !

— Ouais ?

— Tu vois c'te tire, là-haut ?

Tous les regards se tournèrent dans la direction indiquée.

— Ouais.

— Y a un gus assis tout près. Tu l'vois ?

— Ben, ouais, j'le vois.

— Bon. Avec les mecs qui s'occupent pas des bagnoles à dégager, tu vas aller m'le chercher. Ecoutez-moi bien, les gars. C'fumier-là, c'est le fils de pute qui vient d'foutre la merde ici. Faut pas le ménager. Faites-lui sa fête. Fendez-lui la gueule et cassez-lui les couilles. Mais ses couilles, justement, j' veux les couper moi-même et les lui faire bouffer, j'le veux entier ! Vu ?

— Ouais, Willie. Suivez moi, vous autres.

Ils filèrent dare-dare. Légèrement soulagé, Willie reporta les jumelles à ses yeux, chercha le type, le localisa de nouveau au-dessus

du talus. Il n'avait pas bougé. Ce fils de garce ne savait pas ce qui l'attendait.

— Merde !

D'étonnement, la bouche de Willie s'ouvrit toute grande. Il n'avait pas remarqué ça tout à l'heure. Trop énervé, sans doute. D'ailleurs, ses mains tremblaient encore un peu, ce qui lui brouillait la vision. Il serra plus fermement les jumelles entre ses pognes. Ouais, pas de doute : cette ordure était entièrement vêtue de noir.

Il plissa les paupières, happa d'un coup de langue une goutte de sueur qui lui chatouillait la lèvre supérieure. Non, ça n'était pas possible ! Pas ici !... Willie laissa échapper un gloussement d'incrédulité. Cette charogne de Bolan ne pouvait pas se pointer comme ça, au grand jour, dans un territoire aussi calme. Ça ne pouvait pas être le grand fumier en combinaison noire !

Pétrifié, il laissa retomber les jumelles sur sa poitrine.

— C'est pas vrai ! fit-il tout haut. Ce connard est vraiment siphonné.

Il faillit hurler pour avertir ses hommes. Mais il était trop tard. Ils gravissaient déjà la pente, hors de portée de voix.

Assis au sommet du talus, Mack Bolan les regarda s'approcher. Une dizaine d'hommes. Il reconnut Bobby Petillo, en tête, puis Gus DiLano et le petit Ted Cagli, un vicieux qui aimait les filles à sa manière – ce qui finissait toujours très mal pour elles. Et puis les autres. Tous très sûrs d'eux, balançant de lourds calibres avec négligence.

Quand ils ne furent plus qu'à trente ou quarante mètres, l'un d'eux hurla soudain, d'une voix aiguisée par l'ébahissement :

— Hé, les mecs ! On dirait... Oh Putain !...

Bolan l'entendit distinctement mais ne bougea pas d'un poil. Il les laissa s'approcher encore et escalader le talus jusqu'à mi-pente. Alors seulement, il saisit l'Uzi posé dans l'herbe à portée de sa main et se leva.

Si la combinaison noire les avait stupéfaits, l'apparition du pistolet-mitrailleur les paralysa de surprise. Pas plus d'une ou deux secondes, mais ce fut bien suffisant. Ils n'avaient même pas pris la précaution de se disperser, formaient un groupe compact, une cible idéale. Il ne restait plus qu'à tirer dans le tas. Bolan leur lâcha une quinzaine de balles en trois rafales de cinq chacune.

L'aboiement rauque de l'arme retentit sèchement à l'intérieur de la cuvette. Les cris cessèrent tout de suite. Les hommes dégringolèrent comme des quilles, fauchés par cette grêle de plomb.

Terminé !

Une balle s'enfonça dans la terre du talus à plusieurs mètres de Bolan. Une autre siffla assez loin au-dessus de lui. Par-dessus les voitures rangées côte à côte en longues files régulières, il vit Willie

Masseria qui accourait de toute la vitesse de ses petites jambes grasses et courtes, un automatique au poing. Ce dernier déboucha dans l'allée centrale, celle qu'avait empruntée la voiture en feu, fonça vers le talus, tira précipitamment une troisième fois mais sa balle se perdit dans le ciel.

Sans se presser, Bolan engagea un chargeur neuf dans le P.M., quitta le bord du talus et grimpa dans sa voiture, une vieille Chevrolet achetée sous un faux nom le matin même à Détroit.

Willie entendit tousser le démarreur, vit disparaître la voiture dans laquelle ce fils de pute venait de monter. Le talus n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres. Poumons en feu, vue brouillée, pétant de rage, Willie accéléra le mouvement. Cet enfant de merde était en train de se tailler tranquillement. Pas question, nom de Dieu !

Un mec tout seul, putain ! Et il avait pratiquement anéanti le *regime* !

Willie cessa de penser. La voiture de ce salaud venait de réapparaître, là-haut. Le capot d'abord, puis la calandre, puis les roues avant.

Horriifié, la peur au ventre, Willie s'arrêta net. Comme si c'était un monstre qui venait de faire son apparition au sommet du talus.

— Oh non ! gémit-il.

Bolan écrasa la pédale de l'accélérateur. Moteur hurlant, la Chevrolet bondit dans le vide. Deux tonnes de métal vibrant lancées comme un boulet de canon. Toute la carcasse grinça abominablement lorsqu'elle atterrit sur la pente. Les roues mordirent dans la terre meuble du talus et un nuage de poussière enveloppa immédiatement la voiture qui glissait de côté. Bolan donna un violent coup de volant. Dans un bruit de ferraille la vieille Chevy frappa des quatre roues le fond de la cuvette.

Bolan contre-braqua. Il avait dû claquer les amortisseurs, ou les ressorts. La Chevrolet penchait très fortement d'un côté. Garde-boue et pare-chocs raclaient le béton recouvrant le sol. Pied au plancher, pesant lourdement sur le volant, il parvint à maintenir le véhicule dans le prolongement de l'allée au milieu de laquelle, transformé en statue, Masseria se tenait planté.

L'homme tira pourtant. Bolan entendit les coups de feu, le claquement strident des balles perforant la tôle. Masseria hurla bien avant que la voiture ne le touche. De panique ou de colère. Le capot le prit en pleine poitrine comme aurait pu le faire un taureau furieux. Il disparut aux yeux de l'Exécuteur cramponné au volant.

Tanguant follement, heurtant au passage les voitures de Don Valachi garées de part et d'autre de l'allée, la Chevrolet poursuivit sa course en direction des flammes qui ronflaient toujours devant les bâtiments.

De loin, Sam Marino et les autres avaient tout vu.

Aux quatre hommes qui aidaient le gros Sam à déplacer les voitures pour les placer hors d'atteinte du feu, trois autres s'étaient joints. Sonnés par l'explosion, ils avaient manqué le petit briefing improvisé par Willie, et Sam s'était empressé de les mettre au courant.

Ils étaient donc huit en tout, dont Anthony Verga, dit « Petit Augie » : cinquante-quatre kilos et demi en costume et chapeau.

Quand Bobby Petillo et ses gars furent abattus, et comme Willie fonçait là-bas tout seul, Sam décida de prendre les choses en mains. Il n'était pas mécontent. Dans la hiérarchie du *regime*, Bobby occupait l'échelon au-dessus du sien. En mourant, il venait de céder sa place. Ça, c'était de l'avancement rapide et qui ne venait pas trop tôt : Sam végétait depuis quarante ans en troisième position. Il tira de sa ceinture un gros Smith & Wesson en acier inoxydable, chambré en 38 Spécial.

— Les gars, commanda-t-il avec calme, allez m'chercher les pompes à graisse. Et magnez-vous le cul. J'ai comme dans l'idée qu'ce rigolo n'a pas fini de nous faire marrer.

À dix-huit ans, le gros Sam faisait la guerre. C'était en 1944. Il avait été l'un de ces héros anonymes qui arrachèrent Bastogne aux Allemands cette année-là, mettant ainsi fin à l'offensive Von Rundstedt. Lui en était sorti vivant. Il avait été mitrailleur dans les blindés. Trop stupide pour être sous-off., ou juste pas assez, il n'était pourtant pas dénué de courage. Par une curieuse coïncidence, son char était ce même Sherman que chevauchait Cyrus D. Marshall pour mettre un peu de poids dans sa campagne électorale. Qui prétend que le monde est vaste ?

Les hommes revenaient en courant. Sam les disposa de chaque côté de l'allée. Trop occupé par ce qui se passait en haut du talus, il ne remarqua pas l'absence du Petit Augie Verga. La Chevrolet avait fait un tour complet et le type qui la pilotait devait se prendre pour Lindbergh, car il lança sa caisse cahotante dans le ciel.

Planque-toi, Willie ! hurla intérieurement Sam. Ce fut pourtant d'une voix paisible qu'il donna ses consignes.

— Foutez-moi cette bagnole en l'air, les mecs ! Et si elle arrive jusqu'ici, cessez d'tirer quand elle passera entre vous, pour éviter de nous flinguer mutuellement.

C'est à ce moment-là que Willie se fit écrabouiller. Sam se sentit grimper tout en haut de l'échelle hiérarchique. Il avait attendu ça quarante ans, et voilà qu'il se retrouvait propulsé au sommet en moins de cinq minutes, montre en main.

— Gaffe ! recommanda-t-il, ne tirez que quand j'donnerai l'signal.

Merde alors ! pour un peu, il se serait cru à Bastogne !

Bolan fonçait vers les bâtiments. Légèrement crispé, il avait l'impression que la voiture allait lui fausser compagnie d'une seconde à l'autre. Elle pétaradait méchamment. Le pot d'échappement s'était détaché, et les balles tirées par Masseria avaient dû se perdre dans les œuvres vives du moteur qui faisait entendre un énorme bruit de moissonneuse-batteuse. Des jets de vapeur fusaient de sous le capot. Pour quelques instants, la Chevy était encore une voiture, mais elle ne serait jamais plus cotée à l'argus.

Il avait bien vu le petit groupe se scinder, et aperçu les pistolets-mitrailleurs. Même si ces types tiraient comme des pieds, ils étaient six au moins, ce qui représentait un feu roulant de cent-quatre-vingts balles dont certaines pouvaient fort bien se loger dans la Chevrolet, et peut-être même dans la peau du type qui tenait le volant.

Il ne réfléchit pas. Il sut tout cela d'instinct.

Brusquement, Bolan vit là-bas des fleurs oranges s'épanouir au bout des canons. Il ouvrit la portière, avisa une trouée dans la masse des voitures parquées et y jeta la sienne d'un brusque coup de volant. La direction répondait mal, il ne réussit son virage qu'à demi, planta la Chevrolet dans la voiture d'angle, plongea au sol, boula sur le béton, se releva pour filer entre une Mustang et une vieille Caddy, le souffle court, les oreilles bourdonnantes. Indemne.

Il se trouvait au bord d'une allée plus étroite qui coupait l'autre. Le staccato des P.M. était assourdissant. Les balles piaulaient sur les carrosseries, des pare-brise volaient en éclats. Les hommes de Masseria n'étaient pas à plus de vingt-cinq mètres. Ces innocents vidaient leurs chargeurs. Dans le sac accroché à sa ceinture, Bolan prit deux grenades à fragmentation US-MK11.

L'un après l'autre, les P.M. se turent. Il y eut encore quelques détonations isolées. Le moteur de la Chevrolet avait calé, Bolan le découvrait maintenant seulement. Le silence paraissait surnaturel. Dégoupillant les deux grenades à fragmentation, il lâcha la cuillère de l'une d'elles, attendit quatre secondes, se redressa soudain et balança l'engin de mort à droite de la grande allée. Il lançait la seconde grenade quand la première explosa, et la seconde explosion retentit comme l'écho de la précédente.

Un genou au sol, son Automag au poing, il attendit. Dans le silence de mort qui s'étalait à présent sur toute la cuvette, un bruit ténu s'éleva. Un léger frottement. Bolan mit un moment pour identifier le son. Tout près, des semelles frôlaient le béton.

Sam Marino avait été touché à la tête par un éclat de grenade. Une blessure superficielle, mais le choc l'avait légèrement traumatisé. De plus, le cuir chevelu largement entaillé laissait pisser le sang. Le mafioso en avait plein les yeux. Il avait vu claquer les autres autour de

lui. C'était comme en Europe, quarante ans plus tôt. Cette fois-là, il avait gagné la guerre. Il avait bien l'impression que cette fois-ci il venait de la perdre.

Il n'entendait plus rien, ou bien l'explosion des grenades l'avait rendu sourd. Il se croyait salement touché, précisément parce qu'il ne sentait rien. Et avec tout ce sang sur le visage, il n'y voyait plus grand-chose. Tenant son Smith & Wesson à la hanche, il s'avança lentement vers la Chevrolet. Il n'était pas du genre à se planquer. Surtout pas pour se faire abattre comme un rat dans son trou.

Marino semblait s'être plongé de la tête à la taille dans un bain de ketchup.

Il fit encore quelques pas d'une démarche hésitante, pivota brusquement en entendant un bruit métallique sur sa gauche et pointa son arme dans cette direction, les yeux exorbités.

— Je suis là ! fit soudainement une voix glaciale venue de l'autre direction.

Une voix qui semblait jaillir d'outre-tombe. Ce fut comme un coup de fouet qui tétanisa le gros mafioso. Il se secoua, fit un effort démentiel pour se retourner et aperçut une grande silhouette noire qui le braquait avec un flingue immense. Il vit une flamme infernale vomie par le gros calibre mais n'eut pas le temps d'entendre la détonation. Sa tête s'arracha littéralement de son cou sous l'effrayant impact du projectile de .44 magnum et un flot de sang jaillit de ses artères mises à nu. Puis le corps décapité de Sam Marino roula dans la poussière. L'échelon manquant à sa promotion venait de lui péter à la face.

Quand les hommes avaient été chercher les pistolets-mitrailleurs, Augie Verga courait avec eux. Mais lui n'était pas ressorti du bâtiment. Si bien qu'il fut le seul rescapé du massacre. L'alerte passée, il se précipita sur le téléphone. Il était mort de trouille, mais pas aussi mort que Willie, Bobby, Sam et les autres.

— J'veux parler au Don, lâcha-t-il, la voix rauque, au garde qui prit la communication. C'est urgent.

Il donna son nom au type, répéta que c'était « vraiment très urgent » et dut attendre quelques minutes avant que le Don s'annonce sur la ligne.

— Valachi, dit Don Valachi.

En plein après-midi, il était au lit avec une blonde plantureuse possédant une solide expérience de la chose.

— C'est Anthony Verga, ici, Don Valachi. J'vous présente mes respects. J'suis un des hommes à Willie. Willie Masseria...

— Je connais Willie, oui. Alors ? fit la voix rocailleuse du capo de Détroit.

— Il est mort, Don Valachi.

Dominick Valachi se raidit. Qu'est-ce que tu racontes, petit ?

— Il s'est fait bousiller par un salaud, débita d'un trait Verga. Les autres aussi sont morts.

— Quels autres ?

— Ben, les hommes, Don Valachi. Nos gars, j'veux dire.

— Tous ?

— Sauf moi.

Valachi demeura sans voix quelques instants. Sa partenaire lui chatouillait le ventre avec la pointe de ses ongles laqués bleu pâle et longs de trois centimètres au moins.

— Fous-moi la paix, nom de Dieu !

— Je comprends pas, Don...

— Ce n'est pas à toi que je parlais. Attends...

D'un coup de pied, le Don repoussa la blonde.

— Casse-toi, petite, je t'ai assez vue.

Puis, à Verga :

— Qu'est-ce que tu me racontes ? Que s'est-il passé exactement ? Qui a fait le coup ?

— J'sais pas, Don Valachi. Y a un type qui s'est pointé comme ça et qui a foutu l'bordel en deux temps, trois mouvements, c'est tout.

— Un type ! hurla le Don. Il était seul ?

— Oui, Don Valachi.

— Qui c'est, ce mec ?

— Mais, j'en sais rien, Don, gémit Verga.

— Comment ça, t'en sais rien ? coassa le capo.

— J'vous jure que... enfin, il m'a semblé... je peux dire que ce type ressemblait à l'ordure...

Le petit mafioso s'emmêlait dans ses phrases. Il reprit en affermissant sa voix :

— Il était loin de moi, mais je crois bien que c'était cette pute de Bolan...

— Quoi ?... T'es dingue !

— Excusez-moi, Don, mais je vous raconte pas d'histoire. J'oserais jamais vous...

— Bon. Bon, bon. Ça va. Bouge pas de là-bas. J'arrive.

— Vous devriez pas, Don Valachi.

— Quoi ?

— Vaudrait mieux pas. J'entends des sirènes. C'est les pompiers, j'crois bien. À moins qu'ça soye les flics. Ou les deux. Y a tout qui brûle, ici, Don Valachi.

— Oh ! nom de Dieu ! Nom de Dieu de nom de Dieu !

CHAPITRE VI

Sur la route menant à l'aéroport de Détroit et contournant le centre de la ville, Bolan croisa les pompiers d'abord, puis les voitures de la police.

À l'aéroport, il acheta un billet pour Pittsburgh, Pennsylvanie. Sa prochaine cible l'y attendait.

Cyrus D. Marshall présidait une fois de plus l'exposition *Pourquoi nous avons gagné la Seconde Guerre mondiale*.

Il commençait à en avoir l'habitude. Itinérante, l'exposition était déjà passée par Utica, Montpelier, Buffalo, Bringhamton et Albany. Et maintenant, Cyrus se trouvait chez lui, à Richbrook, Long Island. C'était peut-être pour cette raison que son discours avait soulevé des applaudissements et des hourras plus chauds encore qu'à l'accoutumée. Exceptionnellement, l'expo demeurerait deux semaines entières à Richbrook et Cyrus allait en profiter pour s'accorder quelques jours de détente.

Les gens allaient et venaient sous l'immense hangar dont on écartait les portes coulissantes pendant les heures d'ouverture. Ce fut entre un canon autopropulsé de 155 mm et un halftrack antiaérien équipé de quatre mitrailleuses et surnommé « hachoir à viande » que Cyrus et Folco se trouvèrent brusquement face à face.

Le bain de foule faisait partie des obligations du candidat sénateur. Il ne pouvait refuser les poignées de main, les claques sur l'épaule, les bourrades dans le dos. Ce qui ne simplifiait évidemment pas la tâche de Cari Bernstein et de ses gros bras.

Folco tenait les mains enfoncées dans les poches de son veston noir, pouces à l'extérieur.

— Faut vous le virer, monsieur Marshall ? demanda Bernstein.

Il partageait le profond mépris de son employeur à l'égard des Italo-Américains et pensait lui plaire en le montrant. Il ne s'était donc pas gêné pour poser la question à haute voix. L'imbécile ! pensa Cyrus. À présent, il était bien forcé de faire bonne figure.

— Voyons, mon vieux ! vous n'y pensiez pas sérieusement ? M. Venturi est un ami. (Souriant de toutes ses dents, il se tourna vers Folco.) Hello ! Vous êtes Folco, n'est-ce pas ? Appelez-moi Cyrus. Comment va votre frère ? Et comment trouvez-vous l'exposition ?

— M. Belloncini veut vous voir.

Cyrus fit celui qui n'a pas entendu.

— Impressionnant, tout ça, pas vrai ? Vous avez vu ce tank, là ? Un

Sherman, évidemment. Le M4 A3 E8, perfectionnement final du fameux M4 A4, avec le canon duquel, malheureusement, on n'arrivait pas à percer le blindage frontal des Panther et des Tigre. Mais, en définitive, nous avons quand même gagné cette sacrée guerre, non seulement parce que nous étions plus forts que ceux d'en face, mais aussi parce que la technologie américaine...

— M. Belloncini veut vous voir, répéta obstinément Folco.

Cette fois, Cyrus ne pouvait plus jouer les durs d'oreille. Folco avait parlé beaucoup trop fort. Une veine grossit soudain sur la tempe de Cyrus. Son sourire disparut pour la première fois de la journée.

— Eh bien, fit-il sèchement, qu'il me passe un coup de fil. Nous nous fixerons rendez-vous.

— Vous devez certainement savoir que M. Belloncini a déjà fait téléphoner plusieurs fois chez vous depuis hier.

— Je ne suis pas au courant, mentit Cyrus.

— Maintenant vous l'êtes. M. Belloncini veut vous voir chez lui. Ce soir au plus tard.

Tout à coup, Cyrus vit rouge.

— Qui peut donner des ordres à Cyrus Marshall ? Vous croyez qu'on peut se permettre de lui dire ce qu'il doit faire ?

Imperceptiblement, Folco haussa les épaules. Derrière les verres fumés, son regard était impénétrable.

— Ce que je crois n'a aucune importance, je me contente de transmettre. *Don* Belloncini serait très contrarié que vous ne veniez pas.

Don Belloncini ! Mais qu'est-ce qu'ils s'imaginaient, ces Ritals ? Qu'ils faisaient la loi dans le pays ? Rien que des crapules, Belloncini en tête, avec ses airs de gentleman parvenu. Ils trempaient tous dans le crime jusqu'au nez... S'ils pensaient qu'un *White Anglo-Saxon Protestant* comme lui allait leur montrer ses fesses pour se faire botter le cul, ils se fourraient le doigt dans l'œil. Cyrus était un vrai WASP. De vieille souche. Ses arrière-grands-parents avaient pignon sur rue depuis longtemps à Richbrook quand ces foutus Macaroni débarquèrent à Manhattan avec leurs frusques noires, leurs croquenots de paysans et leurs saucissons à l'ail.

Mais si les colères de Cyrus étaient promptes à s'allumer, elles pouvaient s'éteindre tout aussi rapidement. Surtout quand elles étaient susceptibles de nuire à ses intérêts.

Il avait failli saisir Venturi par la cravate pour le secouer comme un *shaker*. Il était aussi grand et beaucoup plus lourd que Folco, et Bernstein ne demandait pas mieux que de lui prêter main-forte. Au lieu de quoi, colère ravalée, il tira un badge de sa poche – *I like Cyrus* ! – et le piqua sur le revers du veston de Venturi. Il avait retrouvé son sourire de commande et, amical tout à coup, tapota

l'épaule de l'autre.

— Ça va, mon vieux, ça va bien. Vous avez fait votre petit boulot. Le reste me regarde. Okay ?

Le futur sénateur ne pouvait se payer le luxe de se mettre à dos *Don Belloncini*.

Avec ses hauts fourneaux qui n'arrêtent jamais de cracher le feu, Pittsburgh a quelque chose de l'enfer. Surtout la nuit. D'énormes gerbes d'étincelles jaillissent dans le ciel noir, tandis que le minerai de fer est transformé en gueuses de fonte. Et dans les quartiers environnants, toutes les maisons ouvrières sont recouvertes d'une épaisse couche de poussière rougeâtre. De sorte que, même à la clarté du jour, Pittsburgh-la-Rouge a encore quelque chose de l'enfer. Comme si les feux de celui-ci couvaient au cœur même des habitations.

Pittsburgh est le plus grand centre sidérurgique du monde. Gian Giovanni « G G » Ferrigno y possédait trois hauts fourneaux, une verrerie et des intérêts dans la plupart des usines de la région. C'était un homme d'une soixantaine d'années. Cheveux blancs, teint rose, un visage souriant de grand-papa-gâteau. La voix douce mais ferme quand il le fallait. Son influence dans le comté était prépondérante. La politique du comté, c'était la sienne. Le syndicat des ouvriers métallurgistes ne prenait jamais une décision importante sans en référer à G G Ferrigno.

G G Ferrigno avait offert à Pittsburgh son plus grand hôpital. La police lui devait un immeuble ultramoderne, et les enfants quatre plaines de jeux superbement équipées.

Récemment, les journaux avaient fait état d'un nouvel hôtel de ville dont les fonds pour la construction seraient avancés par qui ? Par G G Ferrigno, évidemment.

Pour G G Ferrigno, Pittsburgh n'avait rien de l'enfer. C'était plutôt le paradis. *Son paradis*. Il est vrai que G G n'habitait pas à Pittsburgh même. Son manoir – copie d'une gentilhommière française de la fin du XVIII^e siècle – se dressait fièrement au fond d'une vallée souriante, entouré de bois et de prés à proximité d'une rivière. La propriété était située à quarante minutes en voiture du centre de la ville. Le vent n'y soufflait que rarement quelques particules de cette poussière rouge que tout le monde respire et mangé à Pittsburgh.

Là vivait la digne et bonne vieille maman de Gian Giovanni, sa femme, ronde et grasse *Mamma*, ses enfants, beaux-enfants et petits-enfants. Dans la richesse et l'abondance des biens de ce monde qu'ils devaient à Dieu et à G G. Là, vivait aussi une kyrielle de domestiques : secrétaires, bonnes, cuisiniers, maîtres d'hôtel,

jardiniers, chauffeurs...

À peu près tous ignoraient que les hauts fourneaux servaient principalement à convertir en placements légaux les gains des rackets que G G tenait fermement en main depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les quelques personnes qui avaient découvert cela étaient mortes depuis longtemps.

Tel était Gian Giovanni « G G » Ferrigno, le Don de Pittsburgh. Un homme avide, impitoyable et redoutablement rusé qui avait su se mettre à temps à l'abri pour éviter, une année auparavant, l'abominable massacre perpétré par un fumier nommé Mack Bolan.

L'Exécuteur attendit la nuit dans une planque de Lincoln Street, ruelle tortueuse de la vieille ville. La plupart des maisons ne possédaient qu'un seul étage et affichaient encore des façades de bois. Le quartier faisait inévitablement penser à une ville fantôme de l'Ouest. Très pittoresque, pour ceux qui ne font que passer. À cinq minutes à pied s'étalait un dépôt de camions-benne des services municipaux de la voirie.

Bien après que la nuit fut tombée, Bolan vola un de ces camions et déposa dans la cabine du 30 tonnes les deux sacs qu'il avait préparés dans sa baraque de Lincoln Street.

Il gara le poids lourd à deux cents mètres d'une des trois fonderies dont Ferrigno était propriétaire et se dirigea à pied vers l'usine. Il était vêtu comme n'importe quel ouvrier. La nuit était fraîche et il avait rabattu sur son visage le capuchon de son anorak. Il portait l'un de ses deux sacs en bandoulière. Contrairement à celui d'un ouvrier, le sien ne contenait pas le traditionnel casse-croûte pour la pose.

L'usine respirait comme une bête dans la nuit. À cette heure – 23 h 10 –, on y entrait comme dans un moulin. Bolan dépassa les baraquements des ouvriers, laissa derrière lui les ateliers de laminage, fila vers les bureaux de la direction.

Il avisa la cabine de surveillance, non loin des bureaux, en plein centre de la fonderie. Montée sur pilotis métalliques, elle ressemblait à un mirador. On y accédait par un escalier de fer aux marches à claire-voie.

Il n'y avait qu'un homme dans la cabine, cigarette aux lèvres. Bolan l'assomma proprement.

Par-dessus l'épaule du type, il appuya sur un gros bouton rouge encastré dans une console. Sous le bouton figurait la mention : *Alarme*.

Le dragon se mit à tousser. Un son bref et rauque, mille fois amplifié, qui devait retentir jusque dans les coins les plus éloignés de l'usine.

Il dégringola les marches de l'escalier, courut en direction du haut fourneau, croisant des ouvriers qui fuyaient l'endroit. L'un d'eux le

bloqua en pleine course, s'empara de son bras.

— Pas par là ! Faut foutre le camp, vieux...

— Je reviens tout de suite, dit Bolan en se dégageant.

Il reprit sa course. Il n'y avait plus personne au pied du four. Il franchit une passerelle au-dessus des creusets, descendit. Dès qu'il atteignit la cuve, il se sentit inondé de sueur. Derrière les épaisses portes, le feu ronflait avec rage. La chaleur était suffocante.

Il coiffa une cagoule ignifugée abandonnée là, doublée d'amiante, renforcée à la place du visage et munie de verres noirs à hauteur des yeux. Puis il tira de son sac deux pains de plastic avec leur charge-relai interne de mélinite et leur cordeau détonant. Pas question de les fixer directement sur la paroi brûlante du four. Il trouva une paire de grandes moufles également doublées d'amiante, glissa un pain d'explosif dans chaque moufle, et les cala de part et d'autre du four, entre la paroi et les grosses tuyères destinées à insuffler de l'air chaud à l'intérieur du four. Le four était chargé. On venait de le remplir. Coke, minerai et fondant. Ça allait faire mal. Bolan alluma les cordeaux. Leur longueur lui donnait un délai de deux minutes avant l'explosion. Laissant son sac sur place, il se débarrassa de la pesante cagoule et fila.

Le haut fourneau sauta au moment où il quittait l'usine. Peut-être fut-il le seul à discerner le bruit de l'explosion dans le tohu-bohu général et les hurlements de la sirène. Il y eut un grondement bref, sourd, qui parut venir du fond de la terre. Et soudain, une colonne de feu s'éleva dans le ciel, comme si un volcan venait de s'ouvrir. Des tonnes de scories incandescentes s'épanouirent très haut en une corolle flamboyante qui se détacha sur le velours sombre de la nuit, telle la fleur rouge et magique d'un gigantesque feu d'artifice.

Le dragon à l'agonie crachait ses dernières flammes.

Bolan imagina le four s'ouvrant à la base, les parois de la cuve éclatant, crevées par les explosifs, la cheminée qui s'écroulait sur elle-même, le fer en fusion s'écoulant comme de la lave en ruisseaux de feu dévorants qui allaient ravager l'atelier.

Il grimpa dans la cabine du camion-poubelle, lança le moteur, jeta un dernier coup d'œil vers la fonderie. On ne voyait presque rien. Juste une lueur rouge et dansante qui se reflétait sur les murs. Mais quelque chose manquait maintenant dans le ciel de Pittsburgh : la cheminée de trente mètres de l'un des trois hauts fourneaux appartenant à Gian Giovanni Ferrigno.

Et la nuit était loin d'être terminée...

Pressant l'écouteur du téléphone contre son oreille, Gian Giovanni Ferrigno s'adossa plus confortablement dans son lit. Sa voix fut plus douce encore que d'habitude, car sa femme dormait à côté de lui.

— C'est arrivé quand, Guido ?

— Tout juste maintenant, Don Ferrigno, répliqua son correspondant. Dans l'heure, je veux dire, le premier four a sauté vers 23 h 15. À l'usine, tout le monde a cru qu'il s'agissait d'un accident, jusqu'au moment où ils ont découvert le surveillant principal dans la cabine de contrôle. Il avait été assommé. Quant au second four, il vient d'exploser, il n'y a pas vingt minutes. Cela me gêne de vous déranger en pleine nuit, Don Ferrigno, mais j'ai pensé que vous aimeriez être tenu au courant.

— Tu as bien fait, petit. Sait-on déjà comment ils s'y sont pris ?

— De la même manière chaque fois. Le surveillant mis hors circuit, ils ont tout simplement déclenché l'alarme, et comme les ouvriers et les contremaîtres avaient quitté leur poste, les autres en ont profité pour faire sauter le four.

— Combien étaient-ils ?

— Nous n'en savons rien, Don Ferrigno.

— Des victimes ?

— Personne.

— Est-ce que ça ne pourrait pas être un accident ?

— Aux yeux de la police, vous voulez dire, Don Ferrigno ? Je ne le pense pas. Il y a eu *deux accidents*. Un seul, ça irait. Deux c'est trop, à mon avis. Et comme Gian Giovanni ne disait rien :

— Les types du syndicat vont mettre leur nez là-dedans. De même que la presse...

— Je vois...

Le matelas remua. Gian Giovanni tourna la tête. Appuyée sur un coude, les yeux bouffis de sommeil, Eisa le considérait avec inquiétude.

— Qu'est-ce qu'il y a, G G ?

— Rien, rien du tout, fit-il en plaquant sa main sur le combiné.

— Tu es tout pâle.

— Ce n'est rien, je te dis...

Les yeux au plafond, il fit une grimace comique.

— Les affaires ! Toujours les affaires !

Il retira sa main pour s'adresser de nouveau à son interlocuteur.

— Ne quitte pas, Guido. Je reprends la ligne dans mon bureau.

Il raccrocha, se pencha pour poser un baiser rapide sur le front d'Eisa, enfila sa robe de chambre. Dans son bureau entièrement tapissé de palissandre massif, il réfléchit un moment avant de décrocher le combiné.

— Guido ?

— Je suis toujours là, Don Ferrigno.

— *C'est* un accident. Il s'agit de deux regrettables accidents, Guido.

— Très bien, Don Ferrigno.

— Maintenant, écoute. Rassemble rapidement une équipe de nos hommes et filez tout de suite à la troisième fonderie. Je veux que...

— Excusez-moi, Don Ferrigno...

— Je t'écoute, mon petit.

— Nous sommes déjà à la troisième fonderie, Don Ferrigno. Je vous téléphone depuis la cabine de contrôle. Rien à signaler ici pour l'instant.

Gian Giovanni se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Un bon point pour Guido Nervi. Assurément le meilleur de ses lieutenants. Calme, efficace. Et il avait fait des études universitaires, ce qui ne gâtait rien. Dans quelques années, s'il était à la hauteur de ses promesses, il ferait le meilleur des *consiglieri*.

— Tu as bien réagi, Guido. Tu as pensé comme moi, n'est-ce pas ? Jamais deux sans trois... Bon. Ouvre l'œil et n'hésite pas à me rappeler si tu penses que c'est nécessaire. Je ne dormirai plus cette nuit.

Durant les cinq minutes suivantes, le Don de Pittsburgh demeura planté devant la fenêtre ouverte de son bureau, respirant l'air frais de la nuit. Six cents mètres de pelouse s'épalaient sous ses yeux. L'impeccable tapis de gazon tondu le matin même brillait doucement dans la lumière argentée de la lune. Tout au bout de l'immense jardin, Gian Giovanni pouvait deviner la présence de la haute grille et celle d'une partie du mur séparant le manoir des autres terres de sa propriété. Il poussa un léger soupir. Une vengeance ? pensa-t-il. Ou le début d'une guerre de gangs ?

Il s'installa à son bureau pour mieux réfléchir, se versa un verre de barolo, un *castiglione* de vingt ans qui avait vieilli dans ses caves. La vraie question, se dit-il, la question vraiment importante, ce n'était pas *quoi ?* mais *qui ?*

Il y avait bien la bande de Jerzy Gomorka. Surtout des Polonais, comme il se doit en Pennsylvanie. Mais leur partie, c'était la drogue, et sur une petite échelle. D'excellents ouvriers, les Polaks, mais de piètres gangsters. Ils travaillaient dans le sordide, en minables. Le Don, lui, fournissait en acier les chantiers de l'U.S. Navy. Au département de la Défense, il était quelqu'un. Le secrétaire à la Marine avait goûté et apprécié son *castiglione*.

Le Don en but une gorgée, la fit rouler sur sa langue. Jerzy Gomorka ? Non. Impensable. Un monde les séparait, le Polonais et lui. Alors, *qui ?*

Gian Giovanni se carra dans son fauteuil. Avec une lenteur distraite, il fit tourner son verre entre ses mains. Un très beau verre de cristal taillé qui mettait en valeur le rubis profond et chatoyant du vin.

Qui ?

Graduellement, il eut dans la tête l'image d'un spectre vêtu de noir

et harnaché comme un Commando ; la vision lui arracha un gémissement et il sentit sa bouche se dessécher. Était-ce possible ? Il ne voulait pas y croire. Il rejeta avec effort cette pensée qui venait brusquement le torturer et avala une gorgée de Castiglione.

Après avoir effacé du ciel la haute cheminée d'un second haut fourneau appartenant à G G Ferrigno, Bolan reprit le volant du camion de la voirie et se dirigea vers le sud-est de Pittsburgh.

La destruction des fours avait réveillé la ville. Par intermittence, on entendait les trompes des voitures de pompiers. Toutes les escouades devaient être sur les dents. Annoncées par les éclairs bleus des gyrophares et par le hurlement lancinant de leur sirène, des voitures de police traversaient les carrefours sans ralentir. Des lumières s'allumaient partout aux fenêtres.

Personne ne prêtait attention au camion que conduisait Bolan. Il atteignit les faubourgs de la ville, prit la direction de Smithton. Il lui restait une petite dizaine de kilomètres à faire pour atteindre la verrerie de G G Ferrigno.

CHAPITRE VII

L'Exécuteur fit entrer le camion de la voirie dans la cour d'une petite ferme en ruine, coupa le moteur et éteignit les feux.

On ne cultivait plus rien alentour, sinon la tristesse. Sur ces terres autrefois souriantes, l'agriculture avait depuis longtemps cédé le pas aux fumées et aux scories de l'industrie. Et dans la baraque à demi écroulée, seule une grange aux murs épais opposait le blindage de sa porte toute neuve à la curiosité d'éventuels visiteurs.

Quinze jours auparavant, quand il était venu à Pittsburgh pour mettre au point les détails de son offensive contre la Famille Ferrigno, Bolan avait acheté ces vieux murs. L'ancienne ferme était plantée à deux pas de la route de Smithton et à quatre kilomètres de la verrerie Ferrigno. Et la grange avait été convertie en mini-dépôt d'armes et de munitions.

D'une rafale de l'Uzi, étouffée par le gros réducteur de son, il fractura la porte de la grange, sortit les armes et les munitions dont il avait besoin et les chargea dans la cabine du camion.

Cinq minutes plus tard, il stoppait de nouveau le 30tonnes, tous feux éteints, mais dans un chemin creux cette fois, et à cent cinquante mètres de la verrerie. On y voyait presque aussi bien qu'en plein jour. Une lune généreuse offrait au moindre caillou son napperon d'ombre.

Bolan fit à pied le chemin qui le séparait de l'usine. Il n'emportait qu'une caisse d'explosifs et son Automag ainsi que quelques chargeurs de réserve. Mais la caisse à elle seule représentait une trentaine de kilos. D'autres armes l'attendaient dans le camion, car l'opération de cette nuit comportait une quatrième phase. Ce qui allait sans doute surprendre pas mal de monde.

Jamais deux sans trois, dit la maxime populaire.

Jamais trois sans quatre, pensait Bolan.

Au bord de la route de Smithton, la verrerie Ferrigno réunissait plusieurs bâtiments. Hangars, enceintes à ciel ouvert où étaient déversées les matières premières entrant dans la composition du verre, fours, au nombre de quatre et d'une contenance de plus de mille tonnes chacun, ateliers de modelage, entrepôts abritant les produits finis, bureaux...

Quand il était venu reconnaître le terrain, la première idée de Bolan avait été de faire sauter les fours. Mais il avait tout de suite compris que c'était impossible. Il aurait mis en danger la vie des ouvriers. À cause de sa production mécanisée et ininterrompue, l'usine

appliquait un horaire continu. Et si elle appartenait indiscutablement à Gian Giovanni Ferrigno, les gens qui y travaillaient n'avaient cependant rien à voir avec la Mafia. Bolan avait alors décidé de supprimer l'un des entrepôts. Le but essentiel de l'opération était de créer une diversion et d'exposer le mafioso. En cassant un entrepôt, il obtiendrait largement l'effet voulu.

La caisse d'explosifs sur l'épaule, il dépassa des montagnes de sable blanc, de sulfate de soude et de potasse. Sous la lune, l'endroit avait un peu l'aspect d'une planète étrangère. Les entrepôts apparurent devant lui. Il posa la caisse d'explosifs, se remit en marche et choisit la plus vaste des constructions.

On y gardait d'imposants panneaux de verre. Des glaces de plusieurs mètres carrés, prêtes à être emballées puis expédiées aux quatre coins du pays et ailleurs dans le monde. Quelques-unes étaient déjà conditionnées pour le transport, prises dans de grands châssis de bois. Bolan referma la porte derrière lui. Pas besoin de lumière. Pénétrant par de larges baies, celle de la lune inondait l'entrepôt.

Il y avait un étage. Là-haut également, des glaces étaient entassées, debout sur leur tranche, appuyées l'une contre l'autre jusqu'à l'extrême bord du plancher. Tout ça faisait beaucoup de verre. Qui casse paie ? Il eut un sourire sans joie. Il allait faire mentir le proverbe.

Il commença à installer les charges de plastic. Mais il n'était pas dans la place depuis trois minutes que le double projecteur d'une paire de phares illumina la grande salle. L'effet fut saisissant. Les vitres réfléchissaient la lumière comme des miroirs. Des milliers d'éclairs jaillirent de tous côtés. Un orage soudain, silencieux. Il ferma les yeux pour éviter l'éblouissement. L'orage cessa brusquement. La voiture avait dû changer de direction.

Dans la rumeur incessante de l'usine, Bolan n'avait pas entendu la voiture. Il grimpa à l'étage, s'approcha d'une fenêtre, vit le véhicule devant les bureaux, au-delà d'une colline de feldspath. Une grosse Dodge noire. Le genre autobus, avec strapontin. Des hommes en descendaient. Huit, compta-t-il. Des types à Ferrigno, impossible de s'y tromper. Il n'y avait vraiment que les nouveaux riches et la plupart des *mafiosi* pour se fringuer de la sorte. Leurs habits, c'était comme un uniforme. Costumes coûteux mais voyants.

La Famille finissait quand même par réagir. Gian Giovanni devait craindre qu'on ne lui démolisse ses précieuses vitres. Il n'avait pas tort.

Bolan, lui, ne se trompait pas de beaucoup : ce n'était pas le Don de Pittsburgh qui avait envoyé l'équipe à la verrerie, mais Guido Nervi. Le meilleur lieutenant de G. G. Ferrigno avait réellement le sens de l'initiative.

Il allait redescendre pour finir le travail, quand il remarqua que les hommes se scindaient en petits groupes. Et deux silhouettes se dirigeaient maintenant vers les entrepôts. Trois minutes de plus, et la baraque sauterait. Dommage. Tirant le Beretta de son étui, Bolan s'accroupit derrière une pile de glaces, tout au bord du plancher.

En bas, la porte s'ouvrit.

— Il doit y avoir un interrupteur, par là, entendit-il.

— Fait bien assez clair, commenta un type.

— Il faut regarder partout. Guido a bien insisté. Tout voir de près.

— C'est tout vu, non ? Y a pas un chat, ici.

— Discute pas, Léo. Trouve-moi plutôt l'interrupteur.

— C'que tu peux être chiant quand tu t'y mets !

Il y eut un déclic. Des tubes fluo s'allumèrent par à-coups. Une clarté froide et laiteuse se répandit dans l'entrepôt. Les deux hommes se tenaient dans l'entrée, raccourcis par la vue plongeante que Bolan avait d'eux. Jeunes, pas cinquante ans à eux deux. Il ne les avait jamais vus. Il releva légèrement le canon du Beretta prolongé par le silencieux.

— Bon. On va jusqu'au bout et on revient, fit la voix du premier type.

— Vas-y, toi. Moi, j't'attends.

— Te fatigue surtout pas !

Un des hommes s'avança jusqu'à la caisse d'explosifs, au milieu du local, s'arrêta net.

— Hé ! Merde !

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Viens voir ça, Léo.

Tramant les pieds, Léo s'approcha. Il donna un petit coup du bout de sa chaussure dans la caisse.

— Touche pas !

— C'que c'est, Frankie ? On dirait... Ouais ! On dirait des paquets d'beurre.

— Des paquets d'beurre ! Connard ! Et ça, là, c'est sans doute le fil pour l'couper, ton beurre ? T'as jamais vu du plastic ? Ni un cordeau pour l'faire péter ?

S'il en voyait pour la première fois, Léo ne devait jamais plus en revoir. La balle tirée par Bolan lui fit sauter la tête. Un magma de sang, de bouts d'os et de morceaux de cervelle gicla sur Frankie, et ce fut lui qui hurla. De saisissement, de terreur ou de dégoût. Il plongea désespérément, alors que le canon du Beretta le cherchait déjà. Un bon réflexe. Mais Frankie ignorait d'où était parti le coup. Simplement, il ne voulait pas perdre sa tête comme Léo.

Bolan visa le petit truand qui roulait sur le sol en jetant partout des regards affolés et sans cesser de gueuler de façon incohérente. Celui-ci

n'avait même pas pensé à prendre son arme. Cette fois, l'Exécuteur toucha sa cible dans la région des reins. Frankie fut plaqué au sol, lança un cri d'agonie. Bolan tira de nouveau et Frankie se tut après un dernier sursaut.

Durant une minute environ, l'Exécuteur demeura immobile derrière la fenêtre, scrutant la nuit. Apparemment, personne n'avait entendu les cris. Il descendit, éteignit la lumière. En trois minutes, comme prévu, il avait placé les charges de plastic. Le cordeau lui donnait trois minutes de plus. Juste le temps de filer en douce. Il l'enflamma, regarda l'heure à sa montre, se figea à cinq pas de la porte.

— Hé ! vous deux ! qu'est-ce que vous foutez ?

À travers la vitre de la porte, Bolan aperçut un mouvement du côté de l'amas de feldspath. Deux silhouettes... trois. Encore une. Il effleura la crosse du Beretta. Une fusillade le coincerait dans l'entrepôt. Il fallait trouver autre chose. Il se précipita dans l'escalier, s'arrêta au bord du plancher, empoigna l'une des glaces et la redressa. C'était incroyablement lourd.

— Frankie !... Léo !... Vous êtes là ? appela un mafioso.

— S'ils y étaient, ils te répondraient, merde ! répliqua une voix dans l'ombre. Tu crois quand même pas qu'ils jouent à se cacher ?

La porte s'ouvrit brusquement. Le battant rebondit contre le mur. Après un court instant, les fluos tremblotèrent une fois de plus.

— Je veux en avoir le cœur net, c'est tout. Et j'veux jeter un petit coup d'œil ici aussi, vu ? Frankie ?... Léo ?... Frank... Nom de Dieu ! Regarde, George ! Mais regarde ça, nom de Dieu !

Bolan fit basculer l'énorme vitre dans le vide. Lentement. Il devait la retenir de toutes ses forces. Environ douze mètres carrés de surface. Et elle fléchissait en son centre, s'arquait comme un panneau de carton. Il crut qu'elle allait se rompre, se prépara à sauter en arrière.

— Venez, vous autres ! lança quelqu'un.

Un bruit de pas. Muscles bandés, Bolan retenait la glace. Le bord tranchant lui entaillait les doigts. Encore quelques secondes, juste quelques secondes.

— Mais nom de Dieu ! ce truc, là, mais c'est...

Il lâcha tout. La glace demeura en équilibre au bord du plancher, puis s'inclina avec une lenteur incroyable.

Ils étaient trois, en bas, à deux pas du corps de Frankie, et ils venaient de découvrir l'une des charges, avec son cordeau qui se consumait en grésillant et en lançant des étincelles.

— Un couteau, nom de Dieu ! Un couteau, quelqu'un ! Passez-moi un couteau, vite ! Faut la couper, c'te mèche !...

Le type qui parlait leva la tête. Un bruit avait dû l'alerter. Il eut le temps de voir la glace s'abattre sur lui, se redressa, les yeux écarquillés, la bouche ouverte sur un cri qui ne devait jamais sortir. Le

panneau de verre le frappa au milieu du corps avec la force d'un couperet de guillotine. Bolan vit nettement le corps de l'homme se diviser. Puis un coin de la vitre toucha le sol, et elle éclata dans un bruit de tonnerre.

D'un coup de pied, il enfonça la porte, passa à l'extérieur. Il lui restait un peu plus d'une minute et il se trouvait à cinq ou six mètres du sol. Il y avait un tas de sable en bas. Il sauta, se reçut en roulé-boulé et se releva pour foncer droit devant lui. Quelqu'un hurla :

— Faut foutre le camp ! Ça va péter d'un instant à l'autre !

Bolan avait presque rejoint le chemin creux où était garé le camion quand le plastic explosa.

Durant un bref instant, une lueur rouge embrasa le ciel, pareille à celle d'un incendie tout de suite éteint. Le camion roulait déjà en cahotant dans les ornières du chemin.

Maintenant, l'Exécuteur avait rendez-vous avec Ma Barker.

Mais elle ne le savait pas. Pas encore.

Margareth Barker était une femme de poids.

À dix-huit ans, elle avait déjà atteint celui de soixante-dix kilos. Elle avait alors un joli visage et un caractère de chien. Trente ans plus tard, elle pesait un peu moins du double. Dans les cent cinquante kilos et tout ce qu'il lui restait de joli dans son joli visage, c'était ses étranges yeux d'ambre clair. Et elle était devenue mauvaise comme une teigne.

Ma Barker ne faisait pas vraiment partie de la Famille Ferrigno. Le Don de Pittsburgh et elle étaient associés. Au début de sa carrière, elle tenait un bordel dans le bas de la ville. Une poigne de fer dans un gant de lard. Chez Ma, les filles se crevaient au turbin. Littéralement.

Un jour, Joe Fratturoso – un homme de G G Ferrigno – avait voulu mettre fin aux activités de Ma Barker. Elle attirait beaucoup trop de monde, aux dépens de Joe qui œuvrait dans la même branche. À la tête d'une équipe de cinq hommes, Joe descendit chez sa concurrente. Il pensait régler l'affaire en deux coups de cuillère à pot, mais il ressortit de chez « Ma » les pieds devant. Ma avait planqué ses filles à la cave et s'était personnellement chargée de recevoir les mecs à coups de riot-gun. Elle maniait les armes comme un vétéran des guerres de gangs.

Et là-dessus, sans attendre que sa colère refroidisse, elle s'était rendue chez Ferrigno. Lui n'était pas encore aussi puissant que maintenant. Ma avait deux balles dans le corps et du sang jusqu'aux cils. Une vision d'épouvante.

Ferrigno avait gardé un masque impassible. Mais ce fut peut-être la seule fois de sa vie qu'il eut vraiment peur. Une montagne de lard ferme s'était appuyée contre son bureau et l'avait dominé de toute sa

masse. Ma ne tenait aucun compte du lourd fusil de chasse aux canons sciés qu'un homme de Ferrigno pointait sur elle. Elle avait apporté un carton à chaussure, qu'elle ouvrit et renversa sur le sous-main du bureau. Le sang n'était pas encore tout à fait coagulé. Il y avait là, sur le buvard, six paires complètes de ce que l'on nomme pudiquement les « attributs de la virilité ».

Après un moment de stupeur, Ferrigno avait fait signe à son garde du corps de baisser les canons du *lupara*. Il venait de découvrir qu'une femme pouvait lui tenir tête, ce que n'avait jamais fait un homme. Il comprenait également que dans certaines circonstances une association pouvait être plus enrichissante que la guerre.

Ces deux-là étaient faits pour s'entendre, et ils s'entendirent à merveille.

Ce fut Ferrigno qui offrit à Ma Barker l'ancien hôtel où elle allait installer définitivement ses pénates et ses filles. Une très vieille maison, grande et digne, datant de l'époque où la route New York-Pittsburgh-Chicago passait par là. Vingt-cinq chambres, confort moderne. Ma devait en faire un berceau de la prostitution.

Dès lors, en effet, elle s'occupa uniquement d'alimenter en filles dociles et belles la chaîne de bordels qui appartenait au Don en sous-main. Elle était devenue pourvoyeuse de chair fraîche et elle devait rapidement faire fortune dans la traite des femmes.

Pour les exercices pratiques, elle employait six hommes qui aimaient ça. Sans doute faudrait-il dire six macs. Pour le reste, elle n'avait besoin de personne. Elle avait coutume de dire qu'elle ne tenait pas un claue mais une école. Et, effectivement, quand une fille sortait de chez Ma, elle avait certainement perdu son âme mais n'avait plus rien à apprendre.

Oui, Ma Barker était vraiment une femme de poids. Et Mack Bolan n'allait pas commettre l'erreur de la sous-estimer.

Ma Barker fourra dans sa bouche une poignée de pâtes de fruits, essuya la paume de sa main au corsage de sa robe de soie rose.

— Amène-la, grogna-t-elle.

Les pâtes de fruits nuisaient à la netteté de son élocution, mais Alberto Montale avait l'habitude. Il inclina la tête, quitta le grand salon, revint deux minutes plus tard en poussant devant lui une fille brune ravissante et terrifiée. Elle portait deux minuscules pièces de tissu qui lui donnaient l'air plus nue que si elle l'avait été.

Tout en continuant de mastiquer ses bonbons, Ma fixa sur elle le regard inexpressif de ses yeux d'ambre clair.

— Approche.

Montale poussa la fille vers Ma. Elle trébucha, manqua de tomber. Ses longs cheveux noirs se balancèrent devant son visage. Ma lui saisit

le poignet et l'attira contre elle. La fille leva son coude libre. Le geste d'un gosse qui s'efforce de parer les coups qui vont pleuvoir.

— Qu'est-ce que j'entends, petite ? Tu fais la dégoûtée, paraît-il ?

La gosse balbutia quelques paroles incompréhensibles.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Parle plus fort, je ne comprends rien à ce que tu dis.

— Je dis qu'il y a des choses que je ne peux pas faire, cria soudain Florence. Et je suis écœurée de ces saloperies !

— Ne hurle pas comme une hystérique, dit sèchement Ma.

Elle sourit, prit une poignée de pâtes de fruits, offrit sa paume ouverte.

— Prends-en un, c'est bon.

Florence obéit, glissa le bonbon entre ses lèvres. Ma fourra le reste dans sa bouche.

— Quel âge as-tu, ma petite Flo ?

— Dix-sept ans.

— Tss, tss, fit Ma. Tu es beaucoup trop jeune pour savoir ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Moi je sais. Et je vais te dire, ma chérie : on peut tout faire, *absolument tout*. Tu m'entends ? *Tout !* Si tu veux réussir dans ce métier, il faut me faire confiance. Il faut être très gentille avec les garçons. Eux font ce que je leur dis. Tu sais, ton métier, c'est pas un métier, c'est un art...

Elle parlait doucement, gentiment. Le doux ronron. La fille se détendait visiblement, baissait la tête. Puis, brusquement, Ma la gifla. Pas très fort. Mais l'avant-bras de la grosse femme pesait lourd. La gosse hurla de surprise, de peur et de douleur, avala le bonbon de travers. À l'endroit du coup, le sang s'était retiré, et une main livide se dessinait sur la joue. Elle n'avait pas bougé, car Ma la tenait solidement par un bras. Puis elle la lâcha en la giflant de nouveau. Et ce coup-là, la petite fila à travers la pièce, renversa un guéridon et se retrouva à quatre pattes sur le tapis, toussant, pleurant, la tête bourdonnante.

Ma se précipitait déjà sur elle, faisant trembler le plancher. Elle la souleva et se mit à la battre méthodiquement. Elle savait exactement jusqu'où elle pouvait aller pour éviter d'abîmer définitivement la marchandise. Une gamine était morte entre ses mains, un jour. Et Ma le regrettait encore aujourd'hui. Pas pour la fille, mais pour la perte sèche.

Quand elle finit par l'abandonner, la gosse était toujours conscience. Écroulée, hoquetante, mais consciente.

— Al !

— Ma ?

— Prends-la. Tout de suite. Ici. Comme tu veux.

Alberto Montale avait failli mourir dans l'incendie d'une boîte de

nuit, à Pittsburgh. Il était alors en mission. C'était lui qui avait flanqué le feu à la boîte, mais il s'y était pris maladroitement. Il avait passé ensuite quatorze mois en clinique, subissant un nombre invraisemblable de greffes de tissus. Son visage mal remodelé avait l'aspect d'un morceau de viande crue. Ses lèvres paraissaient perpétuellement à vif. Il avait un œil de verre, mais pas de paupières pour cet œil-là. Un tic ininterrompu agitait sa joue, du côté où il lui manquait une oreille. On n'avait pas pu lui refaire un nez. Son crâne lisse et rose était garni de quelques touffes de cheveux sans couleur. Une prothèse remplaçait sa main gauche perdue dans les flammes de l'incendie. Un vrai cauchemar.

— Non ! hurla la fille.

Al passa la langue sur ses lèvres rouge vif et défit la ceinture de son pantalon. Ma s'installa confortablement dans un vaste canapé à haut dossier, les pâtes de fruits à portée de la main. Dans ses yeux d'ambre clair habituellement sans expression, une petite lumière venait de s'allumer.

Bolan ouvrit la porte du grand salon. Presque sans bruit. Mais Ma Barker avait l'oreille fine. Furieuse, elle tourna la tête en direction de la porte. On osait entrer chez elle sans frapper !

Découvrant le grand type glacial, elle plongea une main leste vers les pâtes de fruits. Elle n'eut pas le temps de s'emparer du Luger placé à côté de la boîte de friandises. La balle tirée par Bolan pénétra entre les étranges yeux d'ambre et projeta sur le dossier une bouillie rougeâtre. L'automatique valsa sur le plancher et les pâtes de fruits s'éparpillèrent jusqu'au milieu du salon quand le bras de Ma se détendit brusquement. Mû par un ultime réflexe, le corps monstrueux de l'obèse se dressa, toute graisse frémissante, puis retomba lourdement sur le canapé. Un nuage de poussière l'enveloppa aussitôt.

Al venait de se relever comme un ressort, son abominable visage tordu par la peur. Complètement nu, il se jeta sur ses vêtements abandonnés en tas sur le tapis. Ses doigts griffèrent la crosse d'un gros revolver. Le Beretta fit entendre un petit bruit rageur. Nuque percée, front à moitié éclaté, il piqua du nez sur son veston. Il se mit à ruer, soudain, ses jambes s'agitant de plus en plus lentement, exécutant dans la mort une grotesque parodie des gestes de l'amour. Puis se détendit sèchement.

Le Beretta à la main, Bolan se tourna vers la fille allongée sur le tapis, ses longs cheveux noirs étalés autour de la tête. Elle se cacha le visage dans les mains. L'Exécuteur traversa le salon, ramassa au passage deux bouts de tissu, les lui tendit.

— Vos ennuis sont terminés, miss, fit Bolan. Habillez-vous en vitesse.

Elle risqua un œil entre ses doigts, prit machinalement le slip et le

soutien-gorge, redressa la poitrine avec lenteur et s'assit. Bolan avait entendu ses cris, juste avant d'entrer dans la maison. Les autres occupants du claque avaient sans doute l'habitude, et si personne n'avait jugé bon d'intervenir à ce moment-là, ça ne devait normalement pas se produire maintenant.

— Faites vite, conseilla-t-il.

Elle tremblait encore de peur et de dégoût.

— Qui... qui êtes-vous ? bégaya-t-elle en regardant avec horreur les deux cadavres sanguinolents.

CHAPITRE VIII

Son visage était tuméfié, ses joues marbrées. Du sang coulait de ses narines, se mêlant aux larmes. Mais ses yeux brillaient d'espoir.

— Il y a encore quatre hommes dans la maison, fit Bolan. Où se tiennent-ils ?

— Pas quatre. Neuf. Ils sont neuf. Avec Montale, ça faisait dix.

— Non. Les cinq qui gardaient la maison sont morts.

Bouche ouverte, elle le regarda fixement. Puis elle expliqua d'une voix encore mal assurée :

— Kurt, Gino et Harry doivent être dans les chambres, avec les autres filles... Vito est certainement dans la cuisine, en train de se soûler.

— Montrez-moi le chemin.

Sans un mot, elle hocha la tête.

— Et les filles ? Combien êtes-vous ?

— Vingt-deux. Vingt-trois avec moi.

— Vous leur direz de partir immédiatement. La maison va sauter.

Elle finissait de remettre son soutien-gorge, s'arrêta soudain, l'expression incrédule.

— C'est vrai... Vous allez réellement faire sauter la baraque ?

— Dès que vous serez toutes parties. Tout à coup, elle se mit à pleurer. Puis à rire en même temps.

— Mon Dieu ! Oh mon Dieu !... Mais qui êtes-vous ? Et pourquoi faites-vous ça ?

— Venez, dit doucement Bolan.

Il lui prit la main, l'aida à se lever.

— Les cartes ! fit-elle soudain.

— Quelles cartes ?

— On est toutes fichées. Il y a un fichier dans un coffre... Dans la chambre de... de ce gros tas de graisse. Il faut absolument récupérer les cartes.

— Ne vous cassez plus la tête pour ça. Vous allez faire sortir les autres filles quand j'en aurai fini. Vous prendrez les voitures, il y en a dix au garage. Venez maintenant.

— Dites... Heu, je m'appelle Florence... Le regard mort des yeux de Ma Barker était fixé sur eux quand ils quittèrent le salon.

Bolan abattit Vito dans la cuisine. Soûl comme une bourrique, l'homme ne se vit ni ne se sentit mourir. Florence prit la bouteille de whisky qu'il était en train de vider et but à même le goulot. L'alcool coulait sur son menton, mouillait ses seins. Elle s'étrangla, se mit à

tousser et Bolan dut lui arracher la bouteille. Puis il prit la fille par le poignet et l'entraîna dans l'escalier. Elle vomit sur le deuxième palier, silencieusement, pliée en deux.

Elle se tenait à la rampe, s'essuya les lèvres avec le dos de la main.

— Y a deux choses que je ne supporte vraiment pas, chuchota-t-elle, c'est l'alcool et la vue du sang. Mais j'avais besoin de boire un coup. Vous êtes fâché ?

— Trouvez-moi les trois autres, éluda-t-il.

Gino était dans une chambre du premier étage, au lit avec une fille qu'il initiait vraisemblablement. Une gosse blonde et trop pâle, peut-être plus jeune encore que Florence. Et Florence cria :

— Sauve-toi, Mona !

Elle aurait mieux fait de se taire. Gino, trapu et noir de poil, velu comme un singe, comprit immédiatement la situation. Il bondit sur ses pieds en tenant Mona devant lui, se servant d'elle comme d'un bouclier. Ils étaient debout sur le lit, collés l'un à l'autre.

Bolan serrait à deux mains la crosse du Berretta, bras tendus, canon pointé sur le couple.

— Tire, fumier ! grinça Gino. Tu peux tirer ! Mais tire donc ! Tu flingueras cette morue avec moi. C'est sûr, c'est que je plongerai pas tout seul, connard !

Puis il se mit à crier :

— Ma ! Ma !... Hé, Ma !

Il ne montrait que la moitié de son visage derrière celui de Mona. Bolan tira. La balle emporta la joue de Gino et ressortit par sa nuque. Il eut un hoquet bizarre et s'effondra doucement contre le mur. La fille perdit l'équilibre, tomba en avant, rebondit à plat ventre parmi les draps et hurla.

En trois pas, Bolan fut à côté du lit et gifla la fille à la volée. Le hurlement fut cassé net. La laissant en compagnie de la fille brune, Bolan s'élança dans le couloir et s'adossa au mur. Comme il s'y attendait, une porte s'ouvrit brutalement et une silhouette apparut.

— Qu'est-ce qui s passe, ici ? gueula un type à la mine inquiète.

Il vit subitement Bolan, demeura un instant bouche bée. Moins vif d'esprit que Gino.

Bolan pressa la détente de l'automatique. La balle passa entre les lèvres de l'homme et lui fit sauter l'occiput. Il s'affala en arrière, disparut dans la chambre. Un cri strident jaillit de la pièce, en même temps qu'une grande Noire en très petite tenue. Elle avait été aspergée de sang depuis le front jusqu'au nombril et roulait des yeux épouvantés. Elle hurla de plus belle en découvrant Bolan.

D'autres portes s'ouvrirent. Des filles envahirent le couloir, reculèrent précipitamment en l'apercevant. De nouveaux cris appuyèrent les piailllements de la Noire. Florence venait de quitter la

chambre de Mona. En la voyant à côté de Bolan, les filles s'immobilisèrent.

— Tais-toi ! lança Florence à la Noire.

— Il a... il a tué Kurt !

— Où est le dernier ? gronda Bolan.

— Harry ? précisa Florence.

Et dans le silence revenu :

— Qui sait où est Harry ?

Une des filles gloussa nerveusement.

— Sûrement chez Morgana.

Florence leva la tête pour attraper le regard de Bolan.

— C'est au second.

— Montrez-moi, fit Bolan en échangeant le Beretta contre l'impressionnant Automag.

Puis il ajouta :

— Vous avez cinq minutes pour quitter les lieux.

— Vous avez entendu ? insista Florence. Dans cinq minutes, tout va sauter ici. Ma est morte...

Les cris reprirent aussitôt. D'incrédulité, d'excitation, mais aussi de crainte.

— J'veux pas rentrer là-d'dans, dit la grande fille noire devant la porte de sa chambre.

Et elle éclata en sanglots.

Bolan et Florence passèrent au second étage. Quatre filles occupaient le palier, penchées par-dessus la rampe, les yeux écarquillés. Quatre autres s'approchaient sur la pointe des pieds. L'Exécuteur avait l'impression de s'être égaré dans les coulisses d'un *Burlesk*.

Florence leur fit signe de se taire.

— Descendez, souffla-t-elle. Tout va bien, Mona vous expliquera. Harry est bien chez Morgana ?

— Ouais, fit l'une des filles. Il arrête pas de la sauter.

La chambre de Morgana se trouvait au bout du couloir. On entendait grincer les ressorts d'un sommier avec une régularité de métronome. Florence esquissa un geste superflu pour désigner la porte que Bolan ouvrit d'un coup de pied, l'Automag en position de tir.

— La paix, bon Dieu ! fit Harry d'une voix plaintive et sans interrompre ses mouvements.

Allongé sur une rousse aux yeux bleus, il ne tourna même pas la tête. Bolan ne lui permit pas de grimper jusqu'au sommet de son extase. Il l'assomma d'un coup de poing sur la nuque.

Harry était assis tout nu au bord du lit de Ma Barker. Il était roux, comme Morgana, mais il avait deux têtes de moins qu'elle. Pour

compenser, la nature l'avait doté d'un organe sexuel généreusement développé mais qui, à présent, pendait misérablement entre ses cuisses. Un téléphone était posé sur le lit, à côté de lui. Il considéra l'appareil, leva la tête, considéra l'immense automatique brillant dans la main de Bolan, soupira, décrocha le combiné et forma un numéro.

Le lit était à l'image de Ma : énorme, démesuré. En face, la porte tordue et noircie d'un antique coffre-fort était grande ouverte. Le coffre était vide. Dans l'âtre d'une cheminée à foyer ouvert, les fiches tenues depuis vingt-cinq ans par la maquerelle achevaient de brûler. L'argent du coffre, les filles se l'étaient partagé.

Avant de quitter la sordide bâtisse, Florence s'était détournée avec un petit sourire triste.

— Bonne chance ! avait lancé Bolan alors qu'elle descendait les marches du perron.

Elle avait agité la main, puis elle avait pris le volant d'une des voitures.

La rousse s'était approchée de lui :

— Ne lui faites pas de mal, monsieur. Il est gentil... Harry, je veux dire.

Le véhicule piloté par Florence s'éloignait. Morgana était la dernière à quitter la maison. Elle avait poursuivi :

— Il a rien à voir avec ces gens-là, j'vous jure. La grosse l'avait engagé pour ses... à cause de son... enfin, il est plutôt bien équipé, quoi. Mais il travaillait seulement ici, Harry, rien d'autre...

— Vous voulez l'emmener ? avait demandé Bolan avec un mince sourire.

— Avec lui, je pense plus à rien, si vous voyez c'que...

— Je crois. Trouvez-lui un pantalon, si ça lui arrive d'en porter, et rejoignez-nous dans la chambre de la maquerelle.

D'un élan spontané, elle s'était haussée sur la pointe des pieds et l'avait embrassé furtivement avant de s'élancer dans les escaliers.

Puis, Bolan s'était occupé de libérer Harry qu'il avait jeté sur le lit de Ma après lui avoir lié les poignets derrière le dos. Et maintenant, Harry téléphonait à la fonderie Ferrigno, celle que Bolan avait épargnée au milieu de cette nuit qui n'en finissait pas.

— Passez-moi m'sieur Nervi.

Il écouta en fronçant ses sourcils roux, se tourna vers l'Exécuteur, une main sur le micro du téléphone.

— Il est pas là, le Nervi.

— Renseigne-toi. Je veux savoir où il est.

— Où il est ? demanda Harry au téléphone.

Et quatre secondes plus tard :

— Il est à la verrerie, si vous voyez c'que j'veux...

— Je vois. Appelle la verrerie.

Bolan lui donna le numéro ; il le connaissait par cœur. Et Harry appela. Dès qu'il eut Guido Nervi au bout du fil, il récita la leçon qu'il venait d'apprendre :

— M'sieur Nervi ? C'est Harry, ici. Harry de chez Ma. Vous me remettez ?...

Bolan plaça l'écouteur contre son oreille. Une voix désagréable se fit entendre :

— Ouais. Qu'est-ce que tu me veux ?

— C'est au sujet de Ma Barker. Elle vient de mourir...

— C't'une connerie, ou quoi ?

— Pas du tout, m'sieur Nervi. C'est comme je vous dis...

Un grognement retentit à l'autre bout de la ligne. Puis la rousse entra en coup de vent dans la chambre, un bras étiré par une grande valise, un pantalon et une chemise jetés sur l'épaule.

Et Harry enchaînait :

— C'est pas tout... Les autres aussi sont morts... Qui ça ? Ben tout l'monde, j'crois bien. Les filles, et Gino, et Kurt, et Vito... Non, non, j'rigole pas, pas du tout, j'vous assure, faut m'croire. Et puis, c'est pas encore tout, m'sieur Nervi : j'pense qu'la maison va sauter d'une minute à l'autre...

Le coup de feu le fit violemment sursauter. Il lâcha le combiné, se dressa d'un bond à côté du lit. Morgana poussa un hurlement strident. Harry se retourna sans comprendre, ahuri. Bolan pointa de nouveau l'Auto-mag et sa seconde balle fracassa le boîtier du téléphone. La rousse, ne put retenir un autre cri de frayeur.

L'Exécuteur remplaça le gros flingue dans son holster.

— Barrez-vous maintenant, dit-il, ne prenez surtout pas la direction de Pittsburgh.

Il ne dut pas le répéter. Harry enfila son pantalon traversa la chambre comme l'éclair, attrapa le bras de la fille et ils disparurent.

Quelques instants plus tard, Bolan entendit démarrer la voiture.

Il restait une minute avant l'explosion.

Une lueur insoutenable envahit la maison dans le fracas de la déflagration. Les murs de briques parurent s'incurver, comme repoussés de l'intérieur. Des flammes jaillirent presque aussitôt, chassant l'obscurité de la nuit jusqu'au bout du parc, au pied des grands arbres qui se dressaient à une centaine de mètres. Un à un, les murs s'écroulèrent. Le toit avait déjà disparu. Un épicéa isolé et trop proche de la maison s'enflamma spontanément, puis une seconde explosion secoua tout à coup ce qui restait encore de l'ancien hôtel. Et ce fut comme un énorme coup de tisonnier qui relança de plus belle les flammes ronflantes du brasier.

Bolan fit reculer le camion de la voirie d'une quarantaine de mètres

supplémentaires. À travers le pare-brise, la chaleur de l'incendie lui cuisait le visage. Il coupa le moteur. Parmi les armes disposées à côté de lui sur la banquette, il prit deux LAW – Light Antitank Weapon – son P.M.Uzi et un sac de grenades à fragmentation. Il sauta à terre et courut sous les arbres le long du chemin de gravier, jusqu'au portail.

De là, il pouvait observer la route de Pittsburgh à Smithton. Elle passait à moins de deux cents mètres, au bout du chemin.

Si les précisions de l'Exécuteur s'avéraient correctes, la mafia n'allait pas tarder à venir aux nouvelles.

Le pistolet-mitrailleur lui barrait l'estomac. Il portait le sac en bandoulière. Faisant glisser la bretelle d'un des deux LAW, il détacha la goupille qui le maintenait fermé et déploya le lance-roquette d'un coup sec. Un déclic : l'arme était verrouillée.

Le *Light Antitank Weapon M-72 A2* ne peut servir qu'une seule fois. Il est constitué de deux tubes qui s'emboîtent comme les éléments télescopiques d'une longue-vue. Le tube extérieur est en fibre de verre, l'autre en aluminium. La roquette est logée dans le tube en alu. Sa portée efficace s'étend jusqu'à deux cents mètres. Elle est capable de percer un blindage d'acier de vingt-cinq à trente centimètres d'épaisseur.

Autant dire que les voitures qui se présenteraient sur le chemin allaient valser.

Bolan plaça le LAW en position de tir sur l'épaule droite, l'œil à trois doigts du viseur. Il centra le chemin, utilisant la hausse avec sa pastille phosphorescente pour procéder à un essai de pointage à cent soixante-quinze mètres.

S'il effaçait la seconde voiture – et il était certain d'un coup au but –, il aurait vraisemblablement le temps de détruire aussi la première avec l'autre LAW. Pour autant qu'elles ne se suivent pas de trop près. En détruisant le second véhicule, il empêcherait le premier de rebrousser chemin. Peut-être aussi y aurait-il une troisième voiture... Il lui faudrait alors improviser.

Il déposa le bazooka à ses pieds et arma l'autre qu'il garda sur l'épaule.

Adossé à l'un des piliers de briques du portail, il attendait, parfaitement immobile.

Ce ne fut pas long. Des phares éclairèrent bientôt la route, puis s'éteignirent.

Bolan, fit un pas en avant. Il vit les véhicules s'engager l'un derrière l'autre sur le chemin.

Trois voitures.

Guido Nervi était prudent. Il avait décidé de faire une entrée discrète : après avoir éteint les phares, les trois chauffeurs coupèrent

les moteurs et les voitures continuèrent à rouler sur leur lancée. Le chemin descendait légèrement, grimpait ensuite jusqu'au portail. Ils allaient certainement laisser les voitures dans le creux. C'était encore mieux que prévu. Bolan tira vers l'avant le levier de sûreté du LAW, visa et, de trois doigts réunis, pressa la poignée de détente.

Une détonation assourdissante. La lueur fugitive mais intense d'une flamme à l'arrière du bazooka. Le chuintement rauque de l'air au départ du projectile autopropulsé.

Moins de deux secondes après, la roquette explosait en touchant sa cible – la troisième voiture –, libérant une charge de trois cents grammes d'exogène. Le choc souleva le véhicule qui retomba sur le flanc. Un hurlement d'agonie mourut, aussitôt né, et le chemin fut éclairé par un geyser de feu qui jaillit jusqu'à la cime des arbres.

Soudainement, les phares de la première voiture se rallumèrent et Bolan entendit rugir un moteur. Il s'était emparé du second LAW, l'épaulait. La voiture escaladait la pente en patinant, fonçant vers le portail. Dessiné en noir sur le fond rougeoyant des flammes, un buste était penché à l'extérieur. Bolan entrevit les courtes langues de feu qui s'échappaient d'un canon. Il expédia la seconde roquette, lâcha le LAW et plongea dans les broussailles.

Il ne vit pas sauter la voiture de tête, mais il fut certain d'avoir fait mouche tandis qu'il courrait, le visage fouetté par les branches basses. Le Mini-Uzi était prêt à cracher. À travers les buissons, Bolan put apercevoir la voiture du milieu, éclairée par les autres qui flambaient comme des torches. Des hommes s'en éjectaient en braillant des imprécations. La première giclée de plomb les fit tourner follement. Il épuisa le chargeur de l'Uzi à vingt pas de la voiture ; ensuite, il tira deux grenades du sac, les dégoupilla et les lança sous la voiture avant de se jeter à plat ventre, bras repliés sur la nuque. À la double explosion des grenades succéda celle du réservoir. Dans un ouragan de feu, la voiture se disloqua comme un jouet.

Puis, subitement, et hormis les grognements avides des flammes dévorantes, ce fut le silence.

L'Automag au poing, Bolan se releva, fit rapidement le tour du terrain. Le feu commençait à s'attaquer aux arbustes bordant le chemin. Seul signe de vie, une forme humaine se tordait sur le sol. L'homme était à demi carbonisé. Des sons inintelligibles s'échappaient d'un trou noir qui devait être sa bouche. Il lui donna le coup de grâce, cependant qu'une épouvantable odeur de barbecue emplissait l'air. Machinalement, il glissa un nouveau chargeur dans le magasin du P.M. et du regard, il évalua la place que lui laissaient les carcasses sur le chemin. Ça irait. Il pourrait passer avec le camion. En poussant un peu. Et en roulant vite, à cause du feu.

Il se dirigea vers le portail.

CHAPITRE IX

Tout en conduisant, Bolan pensait à la suite de son plan. Il fallait que tout soit bouclé en une semaine. Presser les gros bonnets de la Mafia, les pousser à bout. Ensuite, ils réagiraient exactement comme il s'y attendait.

Un autocollant représentant une fille dans une position suggestive décorait le pare-brise du camion. Ça le fit penser à Julie Marshall. Vous devez m'aider, avait-elle dit. Peut-être qu'il serait en mesure de le faire, et peut-être pas. Peut-être aussi était-elle autre chose que l'enfant unique et gâtée d'un politicien douteux. C'était en tout cas une affaire à suivre.

Il ralentit. Depuis un bon moment, le paysage avait changé. Il avait largement quitté, la zone industrielle de Pittsburgh. Il braqua, freina et arrêta le camion.

Les hautes grilles étaient fermées. Tout au bout du parc, au-delà d'une immense pelouse, Bolan découvrit le manoir de Gian Giovanni Ferrigno baignant joliment dans le clair de luné.

Une image de conte de fées.

Il avait laissé tourner le moteur du camion. Du poing, il frappa deux fois la commande de l'avertisseur. Les coups de klaxon trouèrent lugubrement le profond silence de la campagne. Il attendit encore un peu, puis il alluma les grands phares, ouvrit la portière, klaxonna encore deux fois.

De l'autre côté de la grille, un homme apparut. Bolan reconnut Luciano Pires, l'un des quatre gardiens appartenant à la Famille. Ébloui par la lumière, il clignait des yeux comme un hibou au grand soleil, en pantalon et chemise, cheveux ébouriffés. La crosse d'un revolver dépassait de sa ceinture. Bolan se laissa glisser à terre, passa derrière le camion et, de là, courut silencieusement jusqu'au mur protégeant la propriété.

— Coupe ce moteur et éteins tes phares, lança Pires plaçant sa main en écran devant ses yeux.

Entre les grilles et le mur, à droite, s'élevait la conciergerie, petite construction d'un étage. Une porte donnait sur la route, ainsi qu'une fenêtre basse. À l'intérieur, la pièce était éclairée et vide.

— Nom de Dieu ! à quoi tu t'amuses ? brailla le mafioso ébloui par les phares.

Avec la crosse de l'Automag, Bolan brisa une vitre pour ouvrir la fenêtre et sauta dans la pièce. Par une autre fenêtre d'où l'on pouvait surveiller la grille, il revit Pires. L'homme tournait la tête vers la

conciergerie. Il n'était pas très fûté mais il devait commencer à comprendre l'anomalie de la situation.

— Gio ! beugla-t-il. Frankie ! Amenez-vous ! Descendez ! Vite, nom de Dieu !

Il avait enfin empoigné son revolver. Bolan tira avec le Beretta à travers le carreau. Le silencieux assourdit la détonation, mais pas celle du coup de feu tiré presque simultanément par Luciano. Luciano qui était certainement déjà mort quand son doigt se crispa sur la détente du revolver. Le *mafioso* exécuta une pirouette qui le jeta de l'autre côté de l'allée, en dehors du double faisceau des phares.

Des appels venaient d'en haut. Bolan traversa la pièce en trois pas, leva la tête au pied d'un escalier. Il aperçut une silhouette et tira immédiatement. Le type encaissa le projectile en plein front, tomba assis et ce fut sur les fesses qu'il acheva de descendre, rebondissant de marche en marche jusqu'au bas de l'escalier. Bolan s'écarta pour le laisser passer, puis se pencha et empoigna le cadavre qu'il jeta sur son dos comme un sac avant d'escalader les marches quatre à quatre.

Des coups de feu claquèrent au-dessus de sa tête. Il ressentit l'impact des balles qui s'enfonçaient dans son bouclier de chair. Au moment où ses yeux arrivaient à hauteur du palier, il vit les jambes maigres et poilues d'un type en bannière. D'une 9 mm bien ajustée, il cassa proprement un tibia. Gio Alessandrini s'effondra en hurlant de douleur et son arme rebondit sur le plancher. Bolan fit taire l'homme d'une balle dans la bouche, puis se redressa complètement et se débarrassa du cadavre.

Au bout du couloir, un type reculait, bras tendus, paumes offertes, sans même chercher à saisir son arme.

— Non... non !, implorait-il.

Bolan lui délégua un projectile brûlant qui le fit reculer un peu plus vite. Une seconde plus tard, une porte s'ouvrit dans le couloir. La fille qui passa la tête par l'ouverture avait tout le bas du visage barbouillé de rouge à lèvres. Ses yeux cernés de mascara s'agrandirent quand elle vit Bolan tel une apparition fantomatique, debout devant les cadavres. Ses lèvres s'écartèrent, grand trou bordé de rouge. Elle battit précipitamment en retraite et claqua la porte sur elle.

L'Exécuteur passa devant un miroir et se vit un instant en pied. Il y avait effectivement de quoi paniquer : sa combinaison noire était couverte de sang. Celui de Frankie, tout frais, celui de Guido Nervi et de ses hommes – ce qu'il en restait après le travail des roquettes –, et celui des macs de Ma Barker.

— Luciano ! Qu'est-ce qui se passe ? lança quelqu'un d'une voix inquiète.

Une grimace tordit brièvement les lèvres de l'Exécuteur. Il descendit, le Beretta à la main, s'approcha d'une console installée

devant la fenêtre donnant sur la grille. Haut-parleur, micro, téléphones, radio, manette commandant l'ouverture de la grille. De l'index, il fit basculer la manette, regarda s'écarter les battants de la grille dans la lumière crue des phares.

— Luciano ! Qu'est-ce que c'est, ces coups de feu ? Tu es là, Luciano ? Réponds, merde !...

La voix sortait du haut-parleur, légèrement nasillarde ? Bolan se pencha vers le micro.

— Tout va bien, G.G., dit-il sinistrement. Je t'apporte un cadeau.

S'élançant à l'extérieur, il grimpa dans le camion, passa la première et écrasa la pédale de l'accélérateur. Le 30 tonnes bondit, traversa l'allée, roula sur la pelouse, les pneus traçant deux profonds sillons parallèles dans le gazon. Deux sillons parfaitement rectilignes qui allaient s'étendre sur six cents mètres.

Jusqu'au perron du manoir.

Une dizaine de minutes avant que Mack Bolan arrive au manoir, Gian Giovanni se versait un troisième verre de barolo. Il s'interrompit brusquement avec un sursaut qui lui fit renverser quelques gouttes de vin sur le sous-main de son bureau.

Le verre !

Le beau verre en cristal finement taillé ! C'était ça l'idée qui lui trottait par la tête depuis le milieu de la nuit et qu'il n'arrivait pas à saisir.

Le verre : la verrerie !

Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ! Il avait tellement été obnubilé par la pensée des fonderies. Il téléphona immédiatement à Guido. Mais Guido avait quitté la fonderie pour la verrerie, justement. Alors le Don appela la verrerie. Pour apprendre qu'il y avait eu du grabuge là-bas, mais qu'on avait limité les dégâts et que Guido s'était rendu chez Ma Barker. Enfin, G.G. forma le numéro de Ma Barker. Et ce fut comme s'il avait tenté d'avoir la Vierge Marie au bout du fil.

— Vieille pute ! s'exclama-t-il en raccrochant rageusement.

Le coup de feu le paralysa. Durant trois ou quatre secondes, il demeura figé, transformé en statue, le regard fixe, tout le corps tendu. Un coup de feu, ici, *chez lui* ! Il se précipita à la fenêtre. Ça venait de la conciergerie. Alors, il vit les phares, tout au bout du jardin, à l'emplacement de la grille, lui sembla-t-il. Leur lumière le frappait en plein dans les yeux.

D'autres détonations éclatèrent.

Ferrigno se raidit de nouveau, mâchoires serrées, menton pointé vers le sommet des arbres. Il se pencha sur son bureau et appela Luciano Pires. Il dut attendre. On ne lui répondit qu'au bout d'une ou deux minutes. Et ce n'était pas la voix de Luciano qu'il entendit, ni

celle d'aucun des gardiens.

Je t'apporte un cadeau, murmura la voix.

Sans savoir pourquoi, G.G. Ferrigno frissonna. Puis il réagit, ouvrit un tiroir d'où il sortit un automatique Walter PK et retourna à la fenêtre. Le rugissement d'un moteur s'élevait maintenant. Un camion fonçait tout droit vers la maison à travers la pelouse. Quel était l'enfant de salaud qui se permettait... ? Il fronça les sourcils. Est-ce que ce n'était pas un camion de la voirie ?

Le Don quitta son bureau en claquant la porte avec une rare violence. Dans sa chambre, Eisa, sa femme, avait quitté brusquement le lit et s'élançait vers la fenêtre.

Et sur son lit à lui, Mario Costa, le *consigliere* de G.G., se dressa aussi.

Bolan pesa de tout son poids sur la pédale de freins. Le camion s'immobilisa en pivotant au milieu d'un massif d'hortensias. Une haie épaisse séparait la pelouse de l'allée, puis du perron. Les phares du 30 tonnes éclairaient l'entrée de la gentilhommière. Il sauta parmi les fleurs et s'élança en direction du garage. Il emportait trois charges de plastic. Grâce à la haie d'hortensias, on ne pouvait le voir depuis la maison.

Dans l'escalier, Don Giovanni Ferrigno croisa Mario. La seule chose qu'il n'aimait pas chez Mario, c'était ses pyjamas. Est-ce qu'un homme, un vrai, pouvait décentement porter des pyjamas fleuris ?

— Que se passe-t-il, Don Ferrigno ?

— Je te le demande !

— Faut-il faire venir les hommes ?

— Réveille Curzio !

Curzio Colpi gardait la maison. Vingt hommes environ, directement sous ses ordres, résidaient en permanence au domaine, prêts à intervenir au moindre signe de leur *caporegime*. Mais eux logeaient dans une dépendance du manoir, à bonne distance, tandis que Curzio dormait près de son maître. Un merveilleux chien de garde, Curzio. Un géant de plus de deux mètres. Et une fine gâchette. Il n'avait qu'un défaut : avec l'âge, il devenait sourd. Un chien de garde qui entend mal est-il encore un chien de garde ? pensa le Don.

Il était seul dans le grand hall du rez-de-chaussée. Il ouvrit la porte d'entrée, leva Pavant-bras pour protéger ses yeux de la lumière. Le moteur du camion s'était arrêté. Le silence était pesant, tout à coup.

— Qui est là ? cria Ferrigno.

Sa voix lui parut ridiculement faible. Il se sentit subitement vieux et vulnérable et il détesta cette impression. Mais le Walter ne tremblait pas dans sa main.

Bolan se glissa dans le garage. Une quinzaine de voitures y dormaient sans se serrer. Il découvrit la pompe à essence au premier coup d'œil, plantée près de l'entrée. Sans se soucier du bruit, il fit glisser la lourde plaque métallique qui donnait accès à la cuve de visite de la citerne. Ce fut là qu'il installa deux des trois charges de plastic, munie chacune d'un cordeau très court. Il travaillait soigneusement, sans se presser.

Curzio venait de rejoindre le Don qui demanda :

— Tu as entendu ça ?

— Quoi ?

— Une sorte de raclement. Un bruit de ferraille, il me semble.

— Non, j'ai rien entendu.

— Et les coups de feu ? Tu ne les avais pas entendus non plus, les coups de feu ?

— J'roupillais.

— Doux Jésus ! grommela le Don en grimaçant.

Curzio devenait vraiment dur d'oreille. Pourtant, sa présence était rassurante. Le géant avait passé un pantalon, rien qu'un pantalon. Pour la première fois, Gian Giovanni remarqua la toison gris fer qui recouvrait le formidable poitrail. Nous vieillissons tous, se dit-il, nostalgique. Il avait connu Curzio Colpi pendant la guerre. C'était à cette époque qu'il avait établi les bases de son pouvoir et de sa fortune, grâce au trafic des bons d'essence. Une mine d'or, les bons d'essence. Le Don soupira. Mon Dieu, que c'était loin déjà !

— Je ne crois pas qu'il y ait encore quelqu'un dans le camion, Curzio. Eteins-moi donc ces phares.

Ferrigno entendit la voix d'Eisa, depuis la fenêtre de leur chambre, geignarde. Agacé, il quitta le perron tandis que Curzio s'enfonçait parmi les hortensias pour grimper dans la cabine du camion. Le Don leva la tête vers la façade. Des rectangles de lumière apparaissaient çà et là. Des fenêtres s'ouvraient. On se penchait.

— Pépé !, lança une voix enfantine.

Ferrigno agita les bras, comme pour chasser des oiseaux trop familiers.

— Ce n'est rien, cria-t-il. Juste une plaisanterie, une stupide plaisanterie. Vous feriez mieux de dormir. Recouchez-vous tous.

— G G ! se lamenta Eisa, je veux savoir...

— Puisque je te dis que ce n'est rien !

Irrité, le Don se détourna en cachant son pistolet. Les phares du camion s'éteignirent. La voix de Curzio s'éleva :

— Y a personne, ici !

Mario Costa apparut sur le perron dans son ridicule pyjama fleuri. Ferrigno reporta sur lui sa mauvaise humeur :

— File à la conciergerie, Mario ! Je veux savoir ce qui s'est passé là-bas.

— On ne pourrait pas envoyer Curzio ? proposa Mario, les bras frileusement refermés sur son maigre torse.

— Tu n'as pas compris ce que je t'ai dit ? caqueta hargneusement Ferrigno.

Dans le garage, Mack Bolan ouvrit la portière d'une longue Bentley gris argent. Une S 2, une bête de race, la voiture personnelle et amoureusement choyée de Gian Giovanni Ferrigno. Un trousseau de clefs était accroché au tableau de bord. Il déposa sur le siège avant la dernière charge de plastic et alla ouvrir l'une des larges portes basculantes du garage. Puis il alluma les cordeaux des charges explosives installées dans la cuve de visite de la citerne de carburant, retourna à la voiture et prit place au volant.

— Il y a quelqu'un au garage, observa Ferrigno en entendant claquer la portière de la Bentley.

— J'vais voir, fit Curzio.

Il avait tiré de sa ceinture un Police Python qui semblait tout petit dans sa terrible pogne. Il atteignit la porte ouverte du garage à l'instant où Bolan mettait le contact et emballait le moteur à grands coups d'accélérateur.

Peut-être Curzio aurait-il tiré tout de suite si l'Exécuteur n'avait choisi d'emprunter la voiture préférée du Don. Oui, sans aucun doute, il aurait tiré immédiatement. Mais il hésita. Le moteur Rolls-Royce de la Bentley tournait à plein régime et la voiture fit soudain un bond en avant. C'est seulement alors que Curzio se décida à utiliser son arme. Mais la Bentley était déjà sur lui. La balle de .357 Magnum se perdit dans le ciel après avoir traversé le toit du garage. Curzio fut brutalement soulevé de terre, retomba devant la voiture, et Bolan sentit les pneus passer deux fois sur le grand corps étendu.

Le Don avait assisté à la scène. Il glapit et s'élança dans l'allée, le pan de sa robe de chambre flottant derrière lui.

— G G ! cria Eisa d'une voix aiguë, dis-nous ce qui se passe, à la fin !

Ferrigno s'arrêta pile, fit volte-face et brandit le poing en direction de la fenêtre.

— Mais fous-moi la paix, nom de Dieu ! hurla-t-il. Fous-moi la paix !

Et il reprit sa course. La Bentley était passé comme un obus à quelque distance de lui. Il s'agenouilla à côté de Curzio dont les yeux morts semblaient vouloir se détacher de sa tête.

Soudain ivre de rage, il brandit son poing en direction de la Bentley

qui s'éloignait.

— Enfant de salaud de pute ! clama-t-il d'une voix suraiguë.

Puis sa voix se cassa ; il émit un borborygme et sentit sa rage se vriller dans sa poitrine, comme un fer rouge.

Bolan alluma les phares de la Bentley. La conciergerie surgit devant lui ainsi que la route entre les grilles ouvertes. Un petit homme en pyjama à fleurs sortait de la conciergerie. Il reconnut Mario Costa.

Il ralentit pour aborder la route, tourna doucement et accéléra jusqu'à 90 km/h.

Puis il maintint une vitesse raisonnable tandis qu'il roulait dans la nuit vers Pittsburgh.

À petites enjambées, le souffle court, Mario Costa courait le long de l'allée en direction du manoir. Il aurait pu traverser la pelouse mais n'y songea même pas. La force de l'habitude. Et l'émotion. Dieu du ciel ! Quand il annoncerait au Don que les quatre gardiens avaient été descendus !... Puis il y eut dans son dos une détonation titanesque et un souffle d'une extrême violence le coucha à terre. Il se releva douloureusement et quand il atteignit la maison, Eisa était sur le perron, ainsi que les autres, tous les autres, qui étaient descendus et sortis eux aussi. Même Rico était là. Cinq ans, noiraud, les cheveux bouclés, des yeux noirs et brillants. Le petit-fils préféré du Don. Tout ce monde en robe de chambre, chemise de nuit, pyjama. Et tous parlaient en même temps. Mario eut l'impression de surgir au beau milieu d'une garden-party qui se serait déroulée dans un asile psychiatrique.

À présent, des flammes voraces jaillissaient du garage.

— G G ! appelait Eisa avec des sanglots dans la voix. G G , où es-tu ?

— Ici !

Gian Giovanni se relevait parmi les hortensias. Le souffle de l'explosion l'avait également projeté dans la haie. Il se tâta. Rien de cassé, semblait-il. Légèrement choqué, sans plus. Le corps de Curzio l'avait protégé. Le géant avait tenu jusqu'au bout son rôle de chien de garde. Jambes molles, Ferrigno se mit en marche vers la maison. Une nouvelle explosion le fit sursauter. La quatrième, depuis que le garage brûlait.

Je t'apporte un cadeau... avait chuinté la voix du salaud dans l'interphone. Cette voix ! Il était certain de l'avoir déjà entendue par le passé. La rage au cœur, les cordes vocales nouées, le *Don* assistait impuissant à l'incendie qui dévastait sa propriété.

— Curzio est mort, marmonna-t-il.

— Les autres aussi, à la conciergerie, glissa Mario Costa.

— Il faut appeler les fire-men, déclara quelqu'un.

— Je viens d'avoir la caserne au téléphone, dit un autre type. Ils n'ont plus une seule voiture. Toutes les équipes sont sur la brèche, à Pittsburgh. Pareil pour celles de Covington. Il paraît que ça chauffe, en ville.

— Ici aussi ! brama Ferrigno.

— Heureusement qu'il n'y a pas de vent, prononça maladroitement un de ses hommes.

Il faillit le gifler, se retint de justesse.

Un hurlement les figea :

— *Rico !*

C'était Maria, mère du gosse et belle-fille de Ferrigno. Ils suivirent la direction de son regard épouvanté, découvrirent Rico, près du camion. Le gosse souriait en leur rendant leurs regards. Rico couvert de sang, de la tête aux pieds. Avec un cri d'agonie, Maria se jeta sur lui, l'arracha du sol, ne mit que quelques instants pour s'apercevoir que le même n'avait rien, pas l'ombre d'une blessure. Elle n'arrivait pas à en croire ses yeux.

— Mais d'où sors-tu ? Dis à maman d'où tu viens, Rico.

De l'index, le gosse désigna le camion. Le Don et Mario échangèrent un regard.

— Rentrez tous, cracha Ferrigno.

Le ton de sa voix n'admettait aucun commentaire. Trente secondes plus tard, le perron était désert. Ferrigno et Costa s'approchèrent du camion. Mario voulut grimper dans la cabine.

— À l'arrière, dit le Don.

S'il y avait eu quelque chose de suspect dans la cabine, Curzio le lui aurait dit. Ils firent le tour du camion en se frayant un passage à travers les hortensias.

— Monte voir, Mario.

Mario se hissa dans la benne en s'aidant du marchepied. Il y avait une sorte de pressoir destiné à serrer les ordures au fond du camion, une grande et lourde plaque métallique mobile. Et devant elle... Jésus-Christ ! Mario ouvrit des yeux exorbités, se signa. Avec la lune, il y voyait presque aussi bien qu'en plein jour. Il imagina le petit Rico jouant au milieu de tout ça. Son pied glissa dans quelque chose de mou. Ce qui restait de son dîner de la veille lui remonta à la gorge. Réprimant la nausée, il dégringola du camion, tourna le dos au Don et se pencha pour vomir dans les hortensias, le corps secoué de violents spasmes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Ferrigno. Qu'est-ce que tu as, Mario ? Qu'est-ce que tu as vu ? Mario ! Tu es malade ?

— C'est plein de corps... bégaya Costa en s'essuyant les lèvres à la manche de son pyjama fleuri.

D'un ton pitoyable, il poursuivit :

— Des cadavres, c'est tout ce qu'il y a là-dedans, Don Ferrigno. J'ai vu la tête de Guido Nervi, rien que sa tête. Oh ! Seigneur... Et les autres... Ils sont bien une quinzaine, là-dedans. C'est... ça ressemble tout à fait à un abattoir.

Et il se remit à vomir, tout agité par de longs hoquets convulsifs. Le Don serra les poings. À nouveau, la voix horrible retentit dans sa tête :

Je t'apporte un cadeau.

Guido Nervi, son meilleur lieutenant. Lui et ses hommes, ramassés comme des ordures par un camion de la voirie. Ferrigno serra les dents.

On devait retrouver sa Bentley le lendemain, non loin de l'aéroport de Cleveland. Ce qui restait de la Bentley, car elle avait été plastiquée.

Et ce fut le lendemain seulement qu'il apprit la mort de Ma Barker.

Et le lendemain aussi, le Don de Pittsburgh reçut un coup de téléphone de son ami et complice de longue date, Don Giuseppe Belloncini, l'un des nouveaux *capi* de New York.

CHAPITRE X

Deux joggers. L'un en survêtement bleu, l'autre en rouge.

Le sentier qu'ils suivaient contournait un étang habité par des cygnes noirs. Des rayons de soleil perçaient le feuillage des arbres et allumaient parfois un éclair sur la surface paisible de l'eau.

Les deux joggers allaient bientôt se croiser.

Folco Venturi ne les quittait pas des yeux. Adossé au tronc rugueux d'un mélèze, il avait sur le sentier une vue parfaite. Il ôta ses lunettes solaires pour en nettoyer les verres. Il pensait à son frère, et ça le rendait malade. On n'avait pas retrouvé la médaille de la Vierge qu'Enzo, comme lui, portait au cou.

Giuseppe Belloncini ralentit la cadence de sa course en apercevant le banc rustique, lieu du rendez-vous. Il ne manquait jamais sa séance matinale de jogging. Trois mille mètres. Une passion, disait-on. Une nécessité, disait-il. Ça et le tir à l'arc. Pour le tir à l'arc, il devrait trouver un autre club, maintenant. Il s'arrêta à hauteur du banc. Le coureur en survêtement rouge était encore à une trentaine de mètres. Il l'entendait souffler. Lui respirait tout à fait normalement. L'autre courait avec lourdeur.

Jackson Nesbit soufflait en effet. Comme un phoque. Il était trempé de sueur. Il se laissa tomber sur le banc, s'épongea le visage avec sa serviette et jeta un regard envieux à Belloncini, grand, maigre, sec, aussi frais que s'il venait de descendre de voiture. Et aussi distingué que Nesbit se sentait ordinaire.

— Drôle d'idée, fit ce dernier en guise de bonjour.

— Quoi donc ?

De la main, Nesbit eut un geste rond et las qui englobait les arbres, l'étang, le Don et lui-même.

— Tout ça. Et votre jogging.

— Vous vouliez un coin tranquille et discret.

— Pas besoin de courir pour en trouver ! Mais c'est vrai que je ne pouvais pas parler au téléphone. Trop long.

— Je vous écoute.

— Laissez-moi respirer. Vous avez quel âge ?

— Soixante-dix.

— Chapeau !... Heu, vous avez l'argent ?

— Cinq mille, comme convenu.

— Ça les vaut.

— Je l'espère, capitaine. Nous vous payons déjà trois mille dollars par mois.

— Vous y gagnez, non ? répliqua le flic marron d'un ton hargneux. Bon, je commence par le massacre chez Petrilli. D'après les traces, c'est un type seul qui a fait le coup. Il s'est introduit chez votre gars par le toit.

— Comment ça ? fit Belloncini.

— Tout simplement en prenant l'ascenseur puis l'escalier qu'utilisent les techniciens du service d'entretien. Il est impossible d'accéder aux 27^e et 28^e niveaux autrement que par l'ascenseur privé de Petrilli.

Nesbit s'interrompit pour allumer une cigarette, toussa et poursuivit :

— Bon, le voilà chez Petrilli. Il a descendu quelques types avec des balles à chemise d'acier. Vous savez pourquoi, n'est-ce pas ? Avec de pareilles balles, le corps ne tressaute pas sous l'impact. C'est donc infiniment plus discret. On peut tuer en silence. À condition de le faire d'un seul coup, bien sûr... Ce qui dénote une technique bien particulière.

Un des cygnes s'envolait en poussant un cri bref, rauque et métallique. Ils suivirent l'oiseau du regard. Traçant sur l'eau un long sillage, le cygne se posait à l'autre bout de l'étang. À cent mètres du banc, Folco Venturi fit jouer lentement le Buntline Spécial dans son holster et s'adossa de nouveau au tronc du mélèze.

Le policier véreux reprit :

— Après, il a continué le travail au pistolet-mitrailleur. Mais vous savez déjà cela.

— Continuez.

— Bon. Le coffre-fort, chez Petrilli... Le gars l'a fait sauter après l'avoir ouvert. Je dis bien *après*. Curieux, non ?

— Intéressant. ;

— Ce qui veut-dire qu'il en connaissait la combinaison.

— J'avais compris, fit Belloncini.

— Ensuite, les meurtres au Guggenheim Muséum, on pense que c'est lui aussi. À cause de la manière et parce que le tueur était seul également. C'était pratiquement signé.

Nesbit tira sur sa cigarette, ménagea son effet avant d'enchaîner :

— Des témoins ont vu le tueur.

— Vraiment ?

— On présume du moins qu'il s'agit de notre homme. Mais ne vous excitez pas. Tout ce qu'ils ont vu, c'est un technicien qui faisait mine de réparer un ascenseur en mangeant un sandwich. C'est marrant, hein ? Les témoins sont parfaitement capables de décrire le sandwich, mais rien que le sandwich ! Par contre, je suis arrivé à certaines déductions... Une question de *modus operandi* et d'armement utilisé. D'après les douilles retrouvées sur place, nous sommes certains que

deux armes spécifiques ont été employées en plus d'un P.M. : un Beretta 9 mm et un Automag...Ça ne vous rappelle rien ?

Belloncini resta muet. Le regard braqué sur la surface du lac, il paraissait plongé dans des souvenirs douloureux. Nesbit lâcha lentement en martelant ses mots :

— Il n'y a pas de doute à avoir là-dessus. Aucun autre homme n'aurait pu réaliser ce qui a été fait en si peu de temps. Et avec autant d'efficacité. Nous avons affaire à Mack Bolan.

Tout d'abord, le Don resta immobile. Ses yeux fixaient toujours un point immatériel à la surface du lac. Puis il eut un sursaut, comme s'il manquait d'air. Ensuite, il redevint inerte, comme absent, étranger à son interlocuteur.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ? fit Nesbit.

Bien sûr, Belloncini avait entendu. Il marmonna quelques mots qui avaient un goût de fiel, se leva de son banc comme un automate et commença à marcher lentement dans l'allée.

Dès qu'il fut arrivé à son domicile, Giuseppe Belloncini descendit directement à la cave. Il n'avait pas encore quitté son survêtement bleu.

— Michael, grinça-t-il avec un mauvais sourire, tu n'as vraiment rien d'intéressant à me dire ?

Michael Shapiro, le second de Vito Petrilli, se tordit le cou pour regarder le Don. Il était étendu sur le dos à même le sol, bras écartelés, poignets attachés à des canalisations d'eau. Il n'avait pas été maltraité davantage. Il était en excellente santé, mais il crevait de frousse. On l'avait ramassé près d'Atlantic City, où il se planquait. « Où je prenais des vacances », prétendait-il. C'était désolant : un homme qui appartenait à la Mafia et qui s'était imaginé pouvoir échapper à l'Omerta ! Il se disait donc en vacances, d'accord avec Petrilli, et il n'en démordait pas. Comment pouvait-on être aussi stupide ? se demandait le Don.

— Don Giuseppe, dit Shapiro, je vous ai dit toute la vérité, je le jure.

— Vito et toi étiez seuls à connaître la combinaison du coffre. Le coffre a été ouvert normalement et c'est seulement *après* qu'on l'a fait sauter. Pour faire croire qu'il avait été forcé. Je parle très sérieusement, maintenant : à qui as-tu révélé la combinaison ?

— Don Giuseppe, je vous jure que...

— Folco. Ton couteau.

Un bowie-knife que Folco portait dans une gaine à l'intérieur du pantalon, au creux des reins. La lame étincela à la lumière de la lampe électrique.

— Michael, reprit le Don d'une voix douce, Folco ne te tuera

pas tout de suite. Tu connais cela, n'est-ce pas ? Ça peut durer longtemps, très, très longtemps. Je ne peux vraiment pas comprendre pourquoi tu t'obstines à nous cacher l'identité d'un homme qui a fait tant de tort à la Famille et qui continuera si on ne l'en empêche pas. Je ne peux vraiment pas comprendre cela, Michael.

— Mais je vous jure que je ne le connais pas, Don Giuseppe ! cria Shapiro.

— Ne crie pas. Pas maintenant. Tu crieras plus tard. Coupe-lui d'abord les doigts, Folco. Puis les oreilles. Ensuite, on verra.

— Don Giuseppe ! Je vous en prie, Don Giuseppe. Ce type se tenait presque tout le temps derrière moi. C'est comme ça que ça s'est passé, Don Giuseppe. Je vous le jure. Je l'ai à peine vu.

— Laisse-le, Folco. Continue, Michael...

— Il m'a coincé à la sortie d'une boîte. Je suis monté dans ma voiture et il m'a assommé. Je vous jure que c'est la pure vérité, Don Giuseppe.

— Continue.

— Quand je suis revenu à moi, j'étais attaché dans une caravane. On roulait.

— Continue.

— J'ai été obligé de lui révéler la combinaison du coffre, Don Giuseppe. Il m'a forcé. Il allait me faire boire de l'acide. De l'acide, Don Giuseppe ! Oh ! mon Dieu.

— Dieu aura certainement pitié de toi, Michael... La suite !

— J'ai dû lui donner la combinaison et tout lui expliquer à propos de l'immeuble. Tout, Don Giuseppe. La disposition des pièces, l'emplacement des portes, des escaliers, le nombre d'ascenseurs. Comment fonctionnait le système de surveillance. Tout, quoi.

— Tout ? couina le Don.

— Il voulait tout savoir, avec les détails. L'heure à laquelle rentrait Vito. Qui l'accompagnait. Où se tenaient les hommes. Combien ils étaient. Leurs noms. Enfin, tout, absolument tout. J'étais obligé, Don Giuseppe, je ne pouvais pas faire autrement, je vous jure.

— Tu peux le décrire, Michael ?

— Don Giuseppe, je vous l'ai dit et c'est vrai : je ne l'ai pas vraiment vu, je veux dire comme je vous vois. Il se tenait constamment dans l'ombre. J'ai juste vu qu'il était grand et costaud.

— Et sa voix, Michael ?

— Il parlait bas, très bas. Il chuchotait presque. Ce type était effrayant. C'était... c'était comme la Mort en personne.

— Il était grand, tu dis ?

— Très grand, oui. Don Giuseppe, même si j'avais refusé de parler, il m'aurait eu par la torture, vous comprenez ?

— Je comprends, Michael. Mais tu n'as pas pensé que personne ne

peut parler avec de l'acide dans la bouche et dans le ventre, pauvre couille ?

Michael écarquilla les yeux. Non, il n'avait pas pensé à ça. Il regarda du côté de Folco. Folco avait rengainé son couteau. Il respira.

— Tu es certain que tu ne sais rien d'autre au sujet de cet homme, Michael ?

— Certain, Don Giuseppe. Je vous ai dit tout ce que je sais... Sur la Madone...

— Je te crois, Michael. Et je te remercie. Folco !

— Don Giuseppe ?

Michael sourit. Il ne put s'empêcher de sourire. Le Don allait dire : « Délie-le, Folco. Libère notre ami Michael. Il en a vu de dures, mais tout est rentré dans l'ordre, maintenant. »

Mais ce ne fut pas ce qu'entendit Michael.

— Tue-le, Folco, dit le Don. Proprement. Ne le fais pas souffrir. Ensuite, débarrasse-toi de son corps. Fais ça maintenant.

Et le Don quitta la cave qui retentissait déjà de hurlements de désespoir et de terreur.

Giuseppe Belloncini était d'assez méchante humeur. Les événements le forçaient à mettre lui-même la main à la pâte ! Une chose pareille ne lui était plus arrivée depuis... depuis trente-cinq ans ? Au moins.

Il se serait bien passé, par exemple, de devoir faire éliminer Michael Shapiro dans sa propre maison. Mais il était obligé d'agir rapidement et discrètement.

À rencontre de la plupart des *capi*, Giuseppe Belloncini n'entretenait pas une armée de soldats chez lui. Un petit *regime* de six hommes suffisait amplement à assurer sa protection et celle du domaine. Et il se passait parfois des semaines sans qu'il aperçoive les gardiens. Folco s'occupait de ça.

Sans famille, sans proches – cas rare, sinon unique dans la « profession » –, Giuseppe ne prêtait guère le flanc aux pressions violentes. Quant à ses affaires, elles se traitaient principalement à New York même, et toujours par personnes interposées. De plus – et c'était peut-être là la seule explication réellement éclairante –, la particularité de sa vie sentimentale et sexuelle l'obligeait à un maximum de discrétion. Sa vie privée, Giuseppe Belloncini la vivait dans l'ombre. Si bien qu'elle était un exemple pour tous ceux qui le connaissaient. Et un mystère. Sauf pour Folco et Enzo, naturellement. Et seulement pour Folco, désormais. Le Don soupira. Folco et lui regrettaient beaucoup Enzo.

Il prit une douche et s'habilla. Sa mauvaise humeur s'était dissipée. Il allait passer à l'action.

Jusqu'à présent, il était sans doute le seul à avoir compris ce qui se passait. Le seul à savoir à présent avec certitude où l'Exécuteur voulait en venir. Ce qui s'était passé et ce qui n'allait pas manquer de se passer encore faisait partie d'un plan qui lui apparaissait aussi clairement que s'il en avait été lui-même l'artisan. Aux questions qu'il s'était posées, il connaissait maintenant les réponses. Il comprenait pourquoi l'Exécuteur s'était attaqué à des sous-fifres comme Vito Petrilli et Charley Maranzano, ou comme Willie Masseria, à Détroit. C'était très simple, évident. La Mafia était comme un mur. Au sommet du mur, il y avait les *capi*. En s'en prenant aux *capi*, l'Exécuteur n'aurait pas abattu le mur. Alors, il supprimait des briques ici et là, et il allait continuer jusqu'à ce que le mur s'effondre. Mais avant que le mur ne s'écroule complètement, les *capi* réagiraient. Ils devaient réagir. Et l'Exécuteur avait certainement prévu cela aussi. Comment réagiraient les *capi* ? En se réunissant pour discuter des mesures à prendre en vue de sauvegarder le mur. À ce moment-là, l'Exécuteur frapperait un coup décisif. Du moins devait-il certainement le penser. C'était sa technique. Il aurait ainsi ébranlé très sérieusement le mur et éliminé tous les *capi* d'un seul coup.

Comment pouvait-on contrer l'Exécuteur ? Belloncini sourit en se posant la question. Et son sourire s'accrut légèrement quand il se donna la réponse : en jouant le jeu de l'Exécuteur et en lui faisant croire que les *capi* étaient tombés dans son piège.

Il appela Détroit.

— Dominick, dit-il, il faut absolument que nous nous voyions. Pas seulement toi et moi, mais tous les *capi* qui marchent avec nous.

— Tu veux réunir la *Commissione* ? s'étonna Dominick Valachi, le Don de Détroit.

— J'ai dit ceux qui sont avec nous. De notre côté. Je ne peux pas t'en dire plus par téléphone. Sache seulement que nous ne sommes qu'aux premiers jours de nos tracas. Toi et moi ne serons pas les seuls à être touchés.

— Tu es devenu devin ? plaisanta tristement Valachi. Giuseppe, nous sommes les seuls, toi et moi, à avoir subi des, heu... tracas. Les autres ne verront probablement pas l'intérêt qu'il pourrait y avoir à réunir la *Commissione*. Tu connais le proverbe : « Si ça va mal chez lui c'est que ça va bien chez moi... »

— Ils ne tarderont pas à le voir, leur intérêt, tu peux me croire.

— Je crois que tu ne me dis pas tout, fit Valachi.

— Pas au téléphone. Fais-moi confiance, Dominick. Je suis sûr que dans très peu de temps tu me donneras raison. Et les autres aussi. Je compte d'ailleurs sur toi pour m'aider à les convaincre de l'utilité de cette réunion. D'ici là, je t'envoierai un messenger.

Ils raccrochèrent après les adieux d'usage. Belloncini réfléchit

quelques instants avant de former un autre numéro.

— Comment allez-vous, sénateur ! lança-t-il d'un ton obséquieux.

— Je ne suis pas encore sénateur, fit remarquer Cyrus D. Marshall.

— Pour moi, cher ami, c'est comme si vous l'étiez déjà.

— J'aimerais que les électeurs en pensent autant ! répliqua le politicien.

— Ils le pensent, ils le pensent, faites-leur confiance. J'aimerais vous voir le plus rapidement possible.

— Quand voulez-vous ? demanda un peu sèchement Cyrus. Nous nous sommes déjà vus hier soir.

— J'ai un grand service à vous demander, Cyrus...

Ils se virent le soir même chez le politicien. Après quelques paroles de politesse, ils quittèrent la maison et firent quelques pas dans un parc laissé à l'abandon depuis que le candidat sénateur avait perdu sa femme, deux ans plus tôt.

Joli temps. Soirée calme et tiède. Un Belloncini charmant. Cyrus se sentait détendu. Autre chose que la veille où le chef mafioso s'était montré sec et dur : « Je veux savoir ce que votre fille faisait chez Petrilli. Si vous ne pouvez pas lui tirer les vers du nez vous-même, nous nous en chargerons. » Et voilà que ce soir il avait affaire à un Belloncini tout sucre, tout miel. Le solliciteur est toujours en position d'infériorité, pensa Cyrus. S'agissant de Belloncini, il se trompait, évidemment. Même s'il y mettait parfois des formes, comme maintenant, Belloncini prenait toujours ce qu'il lui fallait quand il le lui fallait.

Cyrus avait allumé un cigare. La fumée bleutée montait tout droit sous les arbres. Belloncini toussota.

— Je compte inviter quelques amis prochainement, commença-t-il. Probablement dans le courant de la semaine prochaine. Nous serions une quinzaine, peut-être un peu plus. Ce sont des gens pour qui j'ai beaucoup d'estime. En sorte que je ne veux pas les loger à l'hôtel. Ils méritent beaucoup mieux. Je veux qu'ils sentent combien je tiens à leur faire honneur, vous comprenez ?

— Heu... oui, mais je ne vois pas très bien ce que vous attendez exactement de moi.

— Me permettriez-vous de recevoir mes amis chez vous ?

Estomaqué, Cyrus ne sut que répondre.

— Je vous le demande au nom de notre amitié. Ce serait pour deux jours, pas davantage. Deux jours et une nuit, pour être précis.

— Je...

— Bien sûr, vous n'êtes pas équipé pour recevoir autant de monde. Je sais bien que depuis la mort de votre épouse... Mais je me chargerai de tout, bien entendu. Alors ?

— Eh bien...

— Savez-vous pourquoi j'ai pensé à vous ? Par amitié, comme je viens de vous le dire, mais aussi pour vous-même. Car vous seriez des nôtres, bien entendu.

— Je ne sais pas si...

— Vous aurez l'occasion de rencontrer des hommes influents qui pourront certainement vous être utiles par la suite. C'est une occasion unique pour vous, croyez-moi. Alors ? C'est entendu ? Je peux compter sur vous ?

Le Don quitta la maison un quart d'heure plus tard. Il était ravi de la manière dont il avait mené cette affaire. Rondement. Et, pour un peu, c'était Marshall qui le remerciait !

Folco n'était pas encore rentré. Folco était en mission. Giuseppe consulta sa montre. En ce moment, Michael Shapiro devait faire des bulles au fond de l'Hudson, enchaîné à la carcasse d'un juke-box. Pauvre Michael. Il avait certainement dû se dire que l'Exécuteur ne lui avait pas fait un cadeau en lui laissant la vie sauve.

En attendant le retour de Folco, Giuseppe se fit couler un bain très chaud et très parfumé. Les muscles délicieusement relâchés, il laissa vagabonder ses pensées.

Il revit l'expression d'abord incrédule, puis soulagée, de Marshall quand ils avaient parlé de Julie. « Oubliez cette histoire », avait dit Giuseppe. Et il avait ajouté : « Je regrette de vous avoir mis le couteau sur la gorge, hier, mais j'étais à cran, ne m'en veuillez pas. » Il ne regrettait rien du tout, évidemment, ça n'était pas son genre. D'autant moins que Folco et lui avaient mis la main, entre-temps, sur un gars de Petrilli qui, pour son bonheur, n'était pas dans l'immeuble au moment de la tuerie. Le gars était au courant de tout à propos de Julie Marshall.

Elle aimait un petit pisseur de copie, Philip Garrett. Garrett s'était mis dans la tête d'écrire une série d'articles sur la Mafia et particulièrement sur le secteur de Petrilli qui avait appris la chose et chargé un de ses hommes de liquider le journaliste. Sans nouvelles de lui, la jeune femme s'était mise à sa recherche ; elle avait ainsi réussi à remonter la filière jusqu'à Petrilli dont Garrett avait dû lui parler. Alors elle s'était mis dans la tête de faire du gringue à Vito, espérant sans doute le faire parler. Et Vito, comme elle était bien roulée, avait profité de l'occasion...

Julie Marshall était vraisemblablement au courant des relations existant entre son père et lui, Giuseppe. Elle n'était pas idiote et risquait même de devenir gênante. Elle devait donc disparaître. Ça arrive tous les jours. Mais il ne fallait rien précipiter. On s'occuperait de ce problème après la réunion de la *Commissione*.

Giuseppe fit la grimace. Les femmes étaient prêtes à faire n'importe quoi pour un gars qu'elles avaient dans la peau. Femelles ! La moue de

Giuseppe se mua en sourire léger. Elle ne se serait pas donnée tant de mal, Julie Marshall, si elle avait pu savoir que Garrett reposait lui aussi, comme Michael, au fond de l'Hudson. Combien de juke-box parsemaient-ils le fond du fleuve ? Il devait y avoir là de quoi ouvrir un commerce !

Il dressa l'oreille. Une porte s'ouvrait dans la maison.

— Folco ?

— C'est moi !

Il apparut à la porte de la salle de bains, enleva ses lunettes, sourit.

— C'est fait ? demanda Giuseppe.

— Ouais. Terminé.

Quand ils étaient seuls, et s'il le vouvoyait toujours, Folco ne lui donnait cependant pas du « Don Giuseppe ».

— Parfait. Tu es irremplaçable, mon petit. L'eau est juste bonne pour toi. Tu viens me savonner le dos ?

— Seulement le dos ?

Giuseppe Belloncini se mit à rire doucement.

CHAPITRE XI

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'incendie qui avait ravagé la belle demeure de Gian Giovanni Ferrigno.

Il ne faisait à présent plus aucun doute pour les chefs de la Mafia que Mack Bolan était passé successivement par New York, Détroit et Pittsburgh. Il suffisait de compter les morts. On pouvait suivre l'itinéraire sanglant de l'Exécuteur grâce aux cadavres qu'il abandonnait derrière lui.

Folco Venturi regagna sa chambre. Il était 1 heure du matin. Le Don dormait. Folco allait en faire autant.

Dans trente-deux heures aurait lieu l'assemblée extraordinaire de la *Commissione*. Folco l'attendait avec impatience. D'une manière simple et lumineuse, le Don lui avait expliqué dans les grandes lignes ce qui allait se passer : On allait prendre l'Exécuteur en retournant contre lui ses propres méthodes d'approche.

Falco espérait venger son frère en tuant l'Exécuteur.

Mais pourquoi ? avait-il demandé au Don. Pourquoi la *Commissione* devait-elle se réunir chez Marshall, ce politicien pourri ? Alors le Don lui avait rappelé l'épisode d'Apalachin. Apalachin est un petit hameau de l'État de New York. C'est à Apalachin qu'eut lieu le plus grand rassemblement de *capi* de toute l'histoire de la *Cosa Nostra*. Ça se passait en 1957, juste après la mort d'Albert Anastasia. Plus de vingt-cinq Familles étaient représentées, des plus grandes aux plus petites. Il y avait une bonne centaine d'hommes. Malheureusement, un sous-officier de police, un fouineur de petit sergent de merde, interrompit la réunion en provoquant l'arrestation d'une soixantaine de ses participants. Les autres réussirent à s'enfuir. Parmi les *capi* emmenés pour être interrogés figurait Vito Genovese. Tu comprends bien, avait dit le Don à Folco, que je ne tiens pas à être responsable d'un nouvel Apalachin. La police ne viendra jamais fourrer son nez chez un futur sénateur. Et, une fois de plus, Folco avait applaudi. Le Don était vraiment génial.

En s'endormant cette nuit-là, Folco pensait à tout ça. Et il rêva de l'Exécuteur cette nuit-là aussi. Le même rêve. Il tenait l'Exécuteur au bout du canon de son Buntline. Ce qu'il y avait d'excitant dans ce rêve, c'était que Folco ne devait pas recharger l'arme. Il pouvait tirer autant qu'il le voulait, et il jouissait chaque fois qu'une balle s'enfonçait dans le corps du salaud. Ce qu'il y avait de contrariant, par contre, c'était que les balles ne gênaient pas du tout l'Exécuteur. Ce fumier se marrait. Folco en avait des sueurs. L'impression

d'impuissance qu'il ressentait était très décourageante.

Donc, une fois de plus, il fit ce même rêve qui commençait bien et s'en allait toujours de travers. Cette fois-là, il se réveilla. Sa lampe de chevet était allumée à la tête du lit. Et, à l'inverse du rêve, c'était sur lui qu'on braquait un immense flingue.

Le cœur de Folco fit un saut, comme s'il avait cherché à s'échapper de sa poitrine.

— Tu cries et tu meurs, dit doucement le grand salaud qui le tenait en joue.

Curieusement, Folco avait tout de suite compris que c'était *lui*. L'Exécuteur. Curieusement, il ne se sentait pas très étonné. Peut-être avait-il toujours su que ça devait fatalement arriver.

Assis sur une chaise à côté du lit, à deux pas de Folco, Bolan attendit que les yeux du petit truand cessent de papilloter. Le regard de Folco s'arrêta sur le Buntline, posé sur la tablette fixée au lit. Ses yeux se rétrécirent quand il remarqua les cartouches à côté du Colt.

— Il est déchargé, fit remarquer Bolan. Tu restes couché et tu ne bouges pas. On va parler.

— Tu peux me descendre tout de suite et tu parleras tout seul, je t'emmerde, cracha le mafioso.

Folco n'était pas idiot, ni froussard. Il savait qu'il allait mourir. C'était inévitable. Mais il gueulerait d'abord, pour avertir le Don. Il ouvrit la bouche pour crier.

Avec deux doigts, Bolan venait de pêcher la médaille d'Enzo dans une poche de son anorak. Il la lança sur la poitrine dénudée de Folco. Celui-ci referma les doigts sur la Vierge Marie. Il referma la bouche aussi. En grognant, il se redressa pour sauter à la gorge de l'Exécuteur.

Bolan eut un geste de joueur de tennis. Mais ce n'était pas une raquette qu'il tenait à la main. Le canon de l'Automag frappa Folco sur le côté de la mâchoire. Il retomba sur le lit à plat dos. L'impact lui avait fait sauter au moins deux dents et il avait plein de sang dans la bouche. Déchirée à la commissure des lèvres, sa bouche s'était agrandie. Les larmes, la haine et le désir de tuer faisaient briller ses yeux. Il tenait à vivre, brusquement. Encore un peu. Juste le temps qu'il lui fallait pour faire la peau à ce salaud.

Et c'était exactement ce que Bolan avait voulu.

— Parle-moi de Julie Marshall, cracha-t-il.

Folco serrait dans son poing la médaille d'Enzo. Le Don disait souvent que la colère empêche de réfléchir. Il avait raison, comme toujours. Enzo et Folco, quand le premier vivait encore, portaient la même médaille, les mêmes vêtements, les mêmes lunettes solaires. Ils dormaient dans le même lit car ils partageaient les mêmes goûts, et ils utilisaient le même revolver. Le Colt Buntline qui se trouvait sur la tablette avait appartenu à Enzo, et se trouvait là depuis sa mort. Celui

de Folco était caché sous son oreiller. La colère, disait également le Don, comme l'alcool, amoindrit les réflexes.

Maintenant, Folco avait vraiment envie de vivre, et même de survivre. Il se redressa en s'appuyant sur les coudes et sa main gauche rampa sous l'oreiller.

— Julie Marshall ? fit-il.

Bolan restait impassible. Folco sentit qu'il devait parler pour retenir son attention, ou pour la détourner. Il parla.

— Petrilli a fait dessouder son mec, Philip Garrett, un petit con de journaliste qui cherchait des crosses à Vito...

Sa main rencontra le long canon du Buntline. Il fallait encore empoigner la crosse et armer le chien.

— Ce type voulait écrire plein de trucs sur nous autres, mais il faisait trop de fautes d'orthographe, et Vito n'a pas aimé. Alors la morue...

Voilà ! Il avait le feu bien en main. Nom de Dieu ! Il allait y arriver et ce fumier n'y comprendrait rien. « Il est déchargé », qu'il avait dit ! Pauvre connard ! Alors, c'était ça, l'Exécuteur !

— ... et elle lui a fait le coup du charme, à Vito, espérant qu'il lui apprendrait quelque chose à propos de son jules, la conne !

Il parlait de plus en plus rapidement. Du calme, du calme, s'exhortait-il. Mais il n'arrivait plus à rester tout à fait maître de lui. Un coup de pouce en douceur. Il avait réussi à faire basculer le chien sans bruit.

— La pisseuse savait pas et sait toujours pas qu'elle le reverra jamais, son mec. Vaut mieux, d'ailleurs ! Car tu sais où il est, le Garrett ? Sur le cul, au fond de l'Hudson. Et toi, cria-t-il soudain, hors de lui, toi, fumier, tu as tué mon frère, bougre d'enfant de salaud !

Il pressa la détente du Colt pour tirer à travers l'oreiller. Le percuteur fit un bruit ridicule.

— J'ai déchargé celui-là aussi, dit Bolan en faisant jaillir le Beretta dans sa main gauche.

Il tira une seule balle silencieuse entre les deux yeux de Folco.

Ensuite, il essuya tant bien que mal les taches de sang et de matière cervicale, avec le drap dans lequel il roula le corps du mafioso. Il prit également le couvre-lit pour l'envelopper, car le drap s'imbibait de sang. Puis il éparpilla des vêtements pour dissimuler les dégâts qui subsistaient et jeta un dernier coup d'œil autour de lui. Tout ce qu'on pouvait remarquer dans la chambre, c'est que Folco était désordonné et absent.

Bolan appela Julie Marshall dans la soirée, la veille du jour où la *Commissione* devait se réunir.

— Allô ? fit-elle.

— C'est moi, dit-il simplement.

Il avait tout de suite reconnu sa voix rauque, légèrement voilée. Il y eut une ou deux secondes de silence, puis :

— Oh ! c'est *vous* !

— Je vous ai entendue dire que vous aviez besoin d'aide. Vous vous souvenez ?

— Parfaitement, répondit-elle sur ses gardes.

— Je vous téléphone au sujet de Garrett.

Elle resta silencieuse un instant, puis dit très vite :

— Où est-il ? Que lui est-il arrivé ?...

— Il s'est fait coincer par des types de la Mafia, à Sacramento...

— Mais que faisait-il en Californie ?

— Laissez-moi parler. Ses jours ne sont pas en danger. Ce qu'il faisait là-bas, je n'en sais rien. Il était sans doute sur une piste intéressante pour ses articles. Toujours est-il qu'on l'a tabassé... assez sévèrement.

— Vous ne me cachez rien ?

— Mais non.

— Ne me cachez pas la vérité. Écoutez, je vous en prie, est-ce que... est-ce qu'il est mort ?

Bolan grimaça. Il retint un soupir d'écœurement et dit :

— Calmez-vous. Je vous dit qu'il est vivant.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas appelée ?

— Parce qu'il est encore incapable de parler.

— C'est grave ?

Il lui faudra trois ou quatre semaines pour être sur pied. Mais je pense qu'il se rétablira beaucoup plus vite quand vous serez auprès de lui.

Elle rit aussi, pour la première fois.

— Mon Dieu ! vous ne pouvez pas savoir ce que ça me fait. J'ai envie de hurler de joie. Seigneur !

— Oui, dit Bolan en s'insultant mentalement. Je pensais bien que ça vous ferait ce genre d'effet.

— L'hôpital ! Donnez-moi le nom de l'hôpital... Sacramento, n'est-ce pas ?

— À Sacramento, oui. Il est dans une clinique privée. La clinique du docteur Lawford. Vous ne la trouverez pas dans l'annuaire. Écoutez-moi bien, maintenant. Il y a un vol pour Sacramento dans une heure trente. Le vol 39, à l'aéroport Kennedy. Vous avez tout juste le temps de l'attraper. Un assistant du docteur Lawford vous attendra à l'arrivée. Je lui ai donné votre nom, il vous attend. Ça vous va ?

Il y eut un silence. Puis la voix de Julie Marshall, très basse, vibrante :

— Vous avez fait ça...

— Ne croyez pas un mot de ce qu'on dit de moi. Je suis un saint-bernard avec une mauvaise réputation.

— Comment vous dire merci ?

— Vous venez de le dire. Partez tout de suite.

— Attendez...

Il entendit le bruit d'un baiser, raccrocha doucement et remonta dans la camionnette. Le véhicule stationnait à six cents mètres de la propriété Marshall. La jeune femme devait forcément passer à proximité. Il pensait que ce qu'il venait de faire était plutôt moche, mais elle comprendrait par la suite. Il lui fallait un moyen pour l'éloigner des lieux de son attaque.

Il aperçut la voiture de la jeune femme dans le rétroviseur, une douzaine de minutes après qu'il eut raccroché. Une petite Fiat 127 Sport. Julie Marshall était pressée. Elle roulait très vite. Bolan entrevit l'éclat doré de sa chevelure quand la voiture passa en trombe à hauteur de la sienne.

Il démarra. Il lui restait une nuit pour mettre au point l'ultime phase de son opération.

— Ça se présente bien, déclara Dominick Valachi avec conviction.

À lui seul, étalant son lard d'un accoudoir à l'autre, il occupait l'un des deux canapés suspendus installés sur la terrasse de la maison.

Gian Giovanni Ferrigno occupait tout seul le second canapé, frère jumeau du précédent. Quatre hommes comme le Don de Pittsburgh auraient pu y prendre place sans se serrer.

— C'est vrai, appuya G G. Félicitations, Giuseppe !

Giuseppe Belloncini inclina la tête en souriant. Debout, il observait l'assistance. Les six capi qui avaient accepté le principe de la réunion étaient venus avec leurs *consiglieri* et une suite de gardes du corps, c'était la coutume. On faisait confiance, mais pas trop.

Et il y avait aussi les « soldats », ceux qui étaient destinés à assurer la sécurité de la conférence, à transformer les lieux en place forte. En tout, une centaine d'hommes.

Belloncini trempa délicatement les lèvres dans son barolo, un excellent castiglione offert par Ferrigno pour la circonstance. Ce dernier en avait fait déposer vingt caisses à l'office. Beau geste, car on le disait très près de ses sous. Mais l'atmosphère était à la détente, à la confiance. Dans l'adversité, les Familles se serraient les coudes. Ce qui n'arrivait pas si souvent. On avait même pu régler quelques problèmes de cuisine intérieure. Le petit différent qui opposait la Famille Croce à la Famille Betti à propos des docks de Brooklyn, par exemple, semblait aplani. Provisoirement, en tout cas, et certainement pendant la durée de la réunion. Dommage que les autres capi aient cru devoir décliner l'invitation...

Mais en définitive, comme venait de le souligner Valachi, la réunion était un succès. Si l'on ne parlait guère de l'Exécuteur, c'était parce que chacun jouait le jeu jusqu'au bout. Le piège qu'avait tendu Giuseppe, avec la complicité de ses pairs, nécessitait une certaine mise en scène. On était ici pour parler entre hommes d'affaires, non pour jouer à la guerre. Cet aspect-là de la question était entre les mains des *capiregime*, et entre celles de leurs soldats. Et quand tout serait terminé, les grands *capi* accorderaient un coup d'œil au corps de l'ennemi jeté à leurs pieds, et diraient peut-être dédaigneusement : « C'était ça, l'Exécuteur ? » avant de retourner à leurs affaires.

Une seule ombre au tableau pour Giuseppe : Folco avait disparu et restait introuvable. Mais ce n'était pas un problème majeur. En la circonstance, le Don pourrait s'en passer.

Un avertissement de Gian Giovanni coupa le fil de ses réflexions :

— Attention ! dit G G à voix basse, voici l'homme dont le pays a besoin !

Et Dominick, sur le même ton, parodia :

— Mais dites-moi, dites-moi je vous prie, *comment* allons-nous gagner la Troisième Guerre mondiale ?

Le barolo n'était pas étranger à leur gaieté. Giuseppe s'excusa auprès d'eux avec un sourire complice et s'avança à la rencontre de Cyrus Marshall.

— Je dois absolument vous parler, dit le candidat sénateur sur un ton tendu.

Toujours souriant, Belloncini l'entraîna en direction de la piscine brillamment éclairée depuis que le soleil s'était couché. Il avait un geste amical pour chaque homme qu'il croisait. Mario Costa, le *consigliere* de Ferrigno, leur barra le passage, un sourire jusqu'aux oreilles.

— Sénateur, que pensez-vous de...

— Je ne suis pas encore sénateur, dit sèchement Cyrus.

— C'est seulement une question de temps, dit Giuseppe.

— Sénateur, reprit Costa, nullement démonté, à votre avis, Reagan relancera-t-il la fabrication de la bombe à neutrons ?

— Certainement pas, dit Cyrus. Je suis sûr que...

— Une autre fois, intervint Giuseppe, une autre fois, Mario.

Et il passa un bras sous celui de Cyrus pour l'entraîner au-delà de la piscine, dans un coin tranquille.

— Mon ami, dit le Don, je vous sens... préoccupé.

— Giuseppe, vous m'avez trompé. Vous aviez parlé d'une quinzaine d'invités. Ils sont plus de quarante ! Sans compter ceux qui sont dehors.

— Seuls six d'entre eux ont de l'importance à mes yeux, Cyrus. Seuls ceux-là pourront d'ailleurs vous être utiles à l'occasion. Les

autres ne comptent pas.

— Mais ils sont là !

— Ignorez-les.

— Et dans le parc, Giuseppe.

Il les avait fait venir séparément, par petits groupes, de sorte que l'importance de leur nombre n'avait pu éveiller la curiosité. Les meilleurs soldats de chaque Famille, durs, efficaces, bien entraînés et armés jusqu'aux dents. L'Exécuteur n'avait aucune chance de s'en tirer, cette fois. Il était attendu. Il ne franchirait même pas la moitié de la distance qui séparait l'entrée du domaine de la maison.

— Soixante-dix ! gémit Cyrus. Et ces armes, Giuseppe, ces armes ! Des fusils, des mitraillettes...

— Armes de dissuasion, expliqua Belloncini. Que faites-vous de la sécurité ? Quand vous circulez au cours de vos campagnes, le faites-vous sans vos gardes du corps ? Mes amis risquent leur vie chaque jour en raison même de leur importance. Plus on est haut placé, plus on est exposé au fanatisme des fauteurs de trouble. Voyez l'attentat contre Reagan. Croyez-moi, Cyrus, les douze hommes qui sont ici sous votre toit sont aussi précieux qu'une douzaine de présidents.

— Giuseppe ! vous me cachez quelque chose.

— Mais pas du tout, pas du tout ! s'exclama Belloncini avec un large sourire.

Il pensait que Cyrus Marshall commençait sérieusement à l'emmerder. Juste à ce moment, un des gardes inclina respectueusement la tête en interrompant les deux hommes.

— Don Belloncini, je vous prie d'm'excuser : c'est le téléphone. Dans le grand salon. Le type dit que c'est personnel.

Giuseppe Belloncini tapota le bras de Cyrus.

— Cessez donc de vous faire inutilement du mauvais sang, Cyrus. Détendez-vous et prenez un verre de barolo. Vous m'excusez ?...

Il s'éloignait déjà. Cyrus n'en revenait pas. Qui était chez qui ? En tout cas, lui ne se sentait plus du tout chez lui ! Son regard glissa sur la pelouse impeccable, les haies fraîchement taillées, la profusion de fleurs, la piscine curée, les nouveaux lampadaires qui éloignaient le crépuscule. Il avait vraiment l'impression étrange d'être ailleurs. En trois jours Belloncini avait réussi à faire transformer en paradis le domaine laissé jusqu'alors à l'abandon. En trois jours et avec quelques milliers de dollars.

Cyrus haussa les épaules. Belloncini avait raison. Pourquoi s'inquiétait-il ? Demain, tous seraient partis. Et après tout, cette irruption dans sa vie ne lui aurait apporté que des avantages. Il pouvait envisager maintenant de donner ici des réceptions qui ne manqueraient pas de rehausser son image de marque. Où servait-on ce barolo ?

Dans le grand salon, Giuseppe s'empara du téléphone.

— Belloncini, annonça-t-il.

— Don Belloncini, c'est Italo, ici. J'vous appelle de la maison.

Italo, le chef de son petit *regime* de gardiens.

— Je t'écoute.

— On a retrouvé m'sieur Venturi.

Giuseppe se raidit.

— *Retrouvé* ? Que veux-tu dire, Italo ?

— Vous devinerez jamais, Don Belloncini. Il était dans le congélateur. Incroyable, hein ? Remarquez, on l'aurait jamais deviné non plus si un gars avait pas téléphoné pour nous prévenir. M'sieur Venturi, a reçu une balle dans la tête. C'est pas beau !

Giuseppe raccrocha sèchement.

Il ne sursauta même pas quand l'explosion fit sauter toutes les fenêtres du salon. Le téléphone se trouvait dans une sorte d'alcôve, si bien que les débris de verre n'atteignirent pas le Don. Il quitta précipitamment l'endroit et s'approcha des fenêtres dont il ne restait que les châssis. Quelque chose brûlait devant la maison. Les flammes grandissaient à vue d'œil. Il y avait eu des voitures à cet endroit. Des hommes criaient, couraient. Une seconde explosion déchira l'air, plus loin, peut-être du côté de la piscine.

— Giuseppe ! hurla quelqu'un.

C'était Valachi, hagard. Il s'empara du bras de Belloncini, se mit à le secouer.

— Qu'est-ce que c'est, Giuseppe ? C'est pas lui, dis ? C'est pas l'Exécuteur, hein ? Tu avais dit qu'on ne risquait rien. Réponds Giuseppe, nom de Dieu, répond !

Belloncini remua les lèvres. Valachi se pencha vers lui.

— Quoi ? Quoi ? hurla-t-il. Qu'est-ce que tu dis ?

— Folco..., répéta Belloncini dans un murmure.

Son visage était ravagé de larmes. Dominick Valachi jura de plus belle, le repoussa brutalement et fonça dans la maison en bousculant tout sur son passage.

— La cave ? gueulait le Don de Détroit. Où est la cave dans cette foutue taule de merde ?

Bolan avait tiré les six roquettes en direction de la maison. Au jugé. Par-dessus les bosquets et entre les arbres. La précision du tir était accessoire. Ce qui comptait avant tout, c'était l'effet de panique que les fusées devaient provoquer là-bas.

Il lâcha l'étui du dernier LAW, se laissa tomber à l'intérieur du Sherman dont le moteur ronflait puissamment, referma la tourelle et reprit place à l'avant sur le siège de pilotage.

Il était temps. Des balles fouettaient le blindage du char d'assaut dans un bruit de grêle. Les soldats de la *Cosa Nostra* reprenaient du poil de la bête. La tête de ces types quand le tank avait renversé la grande grille fermant le portail du domaine Marshall !

Quatre voitures étaient censées bloquer l'entrée. Le Sherman les avait aplaties comme de vulgaires boîtes de carton et la première réaction des soldats avait été de battre en retraite.

Prenant appui d'une épaule contre le rembourrage de toile prévu à cet effet, il écrasa de tout son poids la pédale commandant l'embrayage, actionna simultanément les deux leviers et engagea la marche avant. Les roues tournèrent et entraînèrent les chenilles, tandis que le moteur rugissait sous l'effort. Le char s'ébranla en se dandinant sur ses suspensions à boggies.

Par l'étroite ouverture ménagée dans l'acier, Bolan surveillait le terrain devant lui. La nuit était tombée, maintenant. Tout ce qu'il pouvait voir, c'était des buissons et des troncs d'arbres. Le Sherman pouvait monter à 50 km/h. Il le laissa prendre de la vitesse. Des balles s'écrasaient par instants sur la carapace de l'énorme caisse d'acier. Une grenade éclata à hauteur de la tourelle. Bolan rentra machinalement la tête entre les épaules. Dommage que le canon du char ait été démilitarisé... En revanche, il emmenait plusieurs caisses de munitions pour les mitrailleuses dont il avait pu vérifier l'état de marche.

Il plissa soudain les paupières. Le char franchissait un dernier écran d'arbustes qu'il écrasait de ses trente tonnes. Des flammes trouaient la nuit, droit devant. Mais ce n'était pas la maison qui brûlait. Au pied d'une vaste terrasse parsemée de corps sans vie, des carcasses de voitures étaient livrées au feu.

Bolan dut se tenir aux mains courantes. Le Sherman escaladait la terrasse, s'enfonçant dans un vacarme épouvantable à l'intérieur de la maison. Il crut entendre un bref hurlement. Il bloqua l'une des chenilles pour forcer le Sherman à pivoter, puis le lança de nouveau en avant. Le tank sortit du grand salon dans le fracas des portes-fenêtres arrachées et broyées.

Dans l'obscurité de la cave, Valachi se laissa tomber lourdement sur le sol. Il sentait trembler ses joues. Avec un peu de chance, personne ne le traquerait jusqu'ici.

Bolan la pute ? avait dit en riant Belloncini, mais c'est comme s'il était déjà mort, comme s'il n'avait jamais existé.

Valachi se mordit nerveusement les lèvres. Tout ça n'était pas réel ! Ce n'était qu'un cauchemar !

Cyrus Marschall, lui, n'essaya pas de comprendre. Sa première pensée fut pour Julie. Ils ne se parlaient plus depuis des semaines, depuis qu'il l'avait sommée en pure perte de rompre avec ce

journaliste, Garrett. Peut-être qu'il n'aurait pas dû demander à Belloncini de le débarrasser de ce gêneur ? D'un autre côté, ce Garrett n'avait pas besoin de fourrer son nez partout.

À l'explosion de la première roquette, Cyrus venait de boire ses premières gorgées de barolo. Il s'étrangla, lâcha son verre et se précipita dans la maison. Il ne vit pas Belloncini dans l'alcôve réservée au téléphone, grimpa les escaliers en butant sur les marches. Julie n'était pas dans sa chambre. Cyrus respira. Mais il pensa ensuite qu'elle pouvait se tenir dans une des autres pièces de l'étage, et il courut partout, ouvrant les portes et appela sa fille. Dans son propre bureau, il renversa maladroitement le contenu d'un carton et se piqua aux épingles des badges qui s'échappèrent de la boîte – *I Like Cyrus !* Et, par la fenêtre, il vit alors le Sherman qui fonçait sur la maison. Il se demanda s'il ne rêvait pas. Puis une partie importante de l'étage s'écroula, et Cyrus avec elle. Il se retrouva plus ou moins assis sur un monceau de décombres ; il ne pouvait plus bouger, pas même crier, quelque chose en lui était foutu. Le bassin, peut-être, ou la colonne vertébrale. Il mit une heure pour mourir. Ça ne lui parut pas long car il n'éprouvait aucune douleur. Il se sentait curieusement flotter au-dessus de son corps.

Giuseppe Belloncini avait vu lui aussi le Sherman en approche. Il ramassa le P.M. d'un soldat qui s'était enfui en passant par la maison et marcha résolument sur cette machine infernale avec l'intention naïve de l'anéantir. Il tira toutes les balles du chargeur, entendit quelqu'un hurler comme un damné sans se rendre compte que c'était lui-même. Une des chenilles passa sur son corps et fit gicler Giuseppe Belloncini dans toutes les directions.

Bolan immobilisa le tank sans couper le moteur. Il passa dans la tourelle mobile et mit l'une des deux mitrailleuses en batterie. Tandis que la tourelle pivotait, il vida une caisse de balles. La bande d'alimentation se déroulait sans heurt. Il arrosa systématiquement tout ce qui l'entourait. Maison, arbres, haies, tables, canapés suspendus... Et bien sûr, aussi, les corps qui ne bougeaient plus et ceux qui bougeaient encore. Quand il arriva au bout de la bande, il rechargea la mitrailleuse avant d'ouvrir la tourelle et jeta un coup d'œil au-dehors.

Un silence oppressant régnait sur la place. Bolan inspecta les alentours dans un rayon de trois cent soixante degrés. Il avait encore un quart d'heure devant lui, peut-être un peu plus d'un quart d'heure. Au début de la soirée, il avait fait sauter deux pylônes supportant des lignes à haute tension. C'était avant de s'emparer du Sherman. En ce moment, la police devait être très occupée. L'un des pylônes se trouvait à l'est de Richbrook, l'autre à l'ouest. Mais ça ne voulait pas dire qu'il avait toute la nuit devant lui. On allait sans doute faire appel

au S.W.A.T., le *Spécial Weapons and Tactical Team*, ou même l'armée. Ce qui était sûr, c'est qu'il n'allait pas les attendre.

Il embraya et fit accomplir un demi-tour au Sherman, laissant derrière lui la propriété transformée en un charnier d'où s'échappaient encore quelques gémissements. Il avait gagné cette bataille, mais il pensait que ce ne serait qu'une rémission.

Bolan savait que c'était inéluctable. Il ne connaissait que trop bien la psychologie de la mafia. De nouveaux *capi* surviendraient là où il avait liquidé les anciens. Le cancer réapparaîtrait, sous une autre forme mais tout aussi nuisible, déguisé sous le couvert de la respectabilité et de l'honorabilité.

Mais il serait là pour le combattre à nouveau. Jusqu'au bout de ses forces.

FIN